6
6-d
26

~~III 49.~~
2
A.VIII.29.

5.6.26

Digitized by Google

Rétorique

RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

A L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES.

BIBLIOTECA NA
ROMA

Digitized by Google

RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

A L'USAGE

DES JEUNES DEMOISELLES.

Avec des exemples tirés, pour la plupart, de nos meilleurs Orateurs et Poëtes modernes.

DERNIÈRE ÉDITION,

corrigée et augmentée.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A LYON,

Chez J. Ayné, Libraire, rue Mercière, N° 11.

1807.

PRÉFACE

ROMA
VITTORIO EMANUELE

LA Rhétorique a deux objets : elle apprend à composer d'excellens Ouvrages ; elle apprend à les goûter. Le goût, cette heureuse faculté de l'ame qui n'est souvent chez les hommes que le fruit de l'étude et du travail, la Nature l'a libéralement accordé aux femmes.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Tous les jours leur ignorance aimable,
A la honte du Grec et du Latin, fait voir
Combien au cabinet le monde est préférable,
Et le sentiment au savoir.

Pour peu que cet instinct délicat soit perfectionné par la lecture des bons Livres, il acquiert bientôt chez les femmes une espèce d'infaillibilité à laquelle notre sexe n'atteint que bien rarement. Mais ce goût

est un apanage trop noble pour se borner à sentir la finesse d'une Epigramme, l'agrément d'un Conte, la délicatesse d'un Madrigal : il faut l'étendre à tout ; et l'appliquer aux objets les plus grands et les plus distingués ; il faut l'accoutumer à s'attendrir dans la Tragédie, à s'élever dans le Poëme Epique, à goûter des raisons solides dans un Plaidoyer, des vérités consolantes ou terribles dans un Sermon. Ainsi donc, sans prétendre ouvrir aux femmes la carrière du Barreau ou de la Chaire, que nous leur avons prudemment fermée, on peut leur proposer sur tous ces genres des réflexions et des exemples, soit pour former le goût naissant des jeunes personnes, soit pour flatter le goût déjà formé des autres.

Il est certain que l'usage, toujours respectable par sa tyrannie, a interdit aux femmes les ouvrages qui supposent une Profession. Les hommes se sont arrogé le droit exclusif de paroître dans les Ecoles, dans les Tribunaux, etc. comme celui de s'entretuer suivant de certains principes. On voit peu d'exemples de Professions savantes exercées par les femmes. Ceux qu'on pourroit citer, sont au nombre de ces singularités historiques qui ne tirent pas à conséquence.

Hypacie, Platonicienne illustre, donna des leçons publiques de Philosophie dans Alexandrie.

Une Athénienne, nommée Agnodice, se déguisa en homme pour

exercer la Médecine. Ses succès inspirèrent de la jalousie aux Médecins ses confrères, qui, ayant bien observé sa conduite, l'accusèrent en Justice réglée de s'introduire chez les femmes pour les corrompre. Le coupable fut même convaincu; ce qui arrive quelquefois à des Innocens: celui-ci en fut pourtant quitte pour avouer son sexe. Les Médecins furent un peu surpris. Les femmes intervinrent au procès. L'Aréopage rendit un Arrêt, qui permit aux femmes d'exercer la Médecine.

Mais à l'égard des Ouvrages qui ne supposent que des talens, les femmes doivent-elles se borner au plaisir de les lire et les goûter? La bienséance leur défend-elle d'avoir

publiquement de l'esprit, de le cultiver, d'en faire éclore les fruits, d'enrichir le Théâtre et la République Littéraire ? Est-ce un tort pour elles d'acquérir des graces de plus, et de nouveaux moyens de charmer, de joindre l'art de penser à l'art de plaire, d'embellir les talens, d'en être embellies, de remplir leurs têtes d'idées comme leurs cœurs de sentimens ; de se ménager du moins la ressource consolante des connoissances et des lumières pour cet âge où la beauté perd son empire, où l'esprit seul conserve le sien, où tout manque aux femmes frivoles, où ces vains amusemens qu'on honore assez faussement du nom de plaisirs, ne sont plus même de saison ? Il faut renvoyer quiconque trouvera cette

question douteuse à l'Epître Dédicatoire d'Alzire, où elle est décidée en faveur des femmes avec autant de solidité que d'agrément.

On voit dans tous les temps des traces de ce préjugé gothique qui condamne les femmes à l'obscurité, à l'ignorance et à la paresse, ou à la circulation fatigante des plaisirs frivoles ; et on voit aussi dans tous les temps des femmes courageuses secouer noblement ce joug importun, voler à l'immortalité, et forcer les hommes à les admirer ou à les envier.

Bien des gens refusent à Homère la gloire de l'invention, pour la donner à une femme. Ils disent qu'Hélène, fille de Musée, écrivit

la Guerre de Troye, et qu'Homère a emprunté d'elle le sujet de l'Iliade. On a vu des Impératrices, des Reines, une Eudoxie, une Anne Comnène, cultiver les arts avec succès : la célèbre Elisabeth, Reine d'Angleterre, traduire les Tragédies de Sophocle ; et sa Rivale infortunée, Marie Stuart, réciter au Louvre, en présence de toute la Cour, une Oraison Latine qu'elle avoit faite.

C'est ainsi que dans les siècles les plus polis, la barbarie ne perd jamais tous ses priviléges et perce toujours par quelque endroit.

Mais, dit-on, Philaminte, Armande et Bélise, dans la Comédie des Femmes Savantes, sont parfaitement ridicules. Sans doute.

Mais Trissotin et Vadius le sont encore bien davantage. Que conclure de là ? Faut-il que la suite d'un excès nous précipite dans un autre ? Faut-il être ignorant, parce que les pédans sont sots ; ou prodigue, parce que les avares sont odieux ?

Fuyons tous les excès, évitons tous les ridicules, sur-tout celui d'en voir où il n'y en a pas, et de blâmer ce qu'il faut louer. Aimons tous les Arts, respectons ceux qui les cultivent avec succès, de quelque sexe et de quelque condition qu'ils puissent être ; sachons les admirer, et tâchons de les imiter.

RHÉTORIQUE

RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

A l'usage des jeunes Demoiselles :

Avec des exemples tirés pour la plupart de nos meilleurs Orateurs et poëtes modernes.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Rhétorique.

LA Rhétorique est la science de la parole, ou l'art de parler de chaque chose d'une manière convenable. L'objet de la Rhétorique est de nous tracer les routes qui mènent à l'Eloquence. Ces routes sont innombrables comme les allées d'un labyrinthe : il est aisé et dangereux de les confondre ; la Rhétorique apprend à les distinguer.

Le mot Eloquence, pris dans une signification générale, s'applique à tout ; il n'y a point de sujet qui n'en soit susceptible. Un Conte, un Madrigal, une Epigramme, a

son éloquence particulière, aussi-bien qu'un Plaidoyer et qu'une Tragédie. Ainsi le caractère de l'éloquence se varie à l'infini, suivant les différens sujets qu'elle traite.

Cette nécessité de varier l'éloquence selon les différens sujets, est si étendue, que tous les sujets d'une même espèce ne doivent pas être traités de la même manière, et exigent différens genres d'éloquence. Ainsi le style de Brutus n'est pas celui de Zaïre, et celui de Zaïre n'est pas celui d'Œdipe; mais les nuances imperceptibles qui distinguent ces différens styles ne peuvent être aperçues que par le goût. La Rhétorique ne peut pas les indiquer, ou du moins elle ne peut les indiquer que d'une manière bien vague; elle se repose de ce soin sur le goût; c'est son emploi et son triomphe.

La Rhétorique ne fournit que des préceptes et des exemples généraux; mais cet instinct heureux, ce discernement fin, ce sentiment exquis qu'on appelle goût, se forme par ces préceptes et par ces exemples; il s'accoutume au vrai et au beau; sa pénétration dans la suite fait le reste, et introduit naturellement toutes ces distinctions délicates que l'art peut indiquer.

Ainsi la Rhétorique rapporte la multitude infinie des styles à trois genres principaux; le sublime, le simple et le tempéré. Le goût subdivise ces trois styles selon les circonstances différentes des lieux, des temps et des personnes.

Il apprend au Magistrat à mettre dans ses

discours la gravité de son état ; au Poëte à se défier des saillies de son imagination ; au Prédicateur, à ne point mettre à la place des vérités saintes dont il doit être l'organe, les écarts peu judicieux d'un enthousiasme déréglé, ou les transports fougueux d'une déclamation excessive : il avertit l'Orateur du barreau de ne dire que ce qu'il faut, mais de dire tout ce qu'il faut, et de ne rien omettre de ce qui peut instruire ou persuader ses Juges : il enseigne au Fabuliste à peindre avec les couleurs les plus simples tout ce que la nature a de plus naïf ; à l'Historien, au Conteur, à mettre de l'expression dans ses tableaux, de l'intérêt dans sa narration, de l'agrément dans ses épisodes ; au Dissertateur, à éviter les bavardages et le pédantisme : il dit au Philosophe qui veut éclairer les hommes et rendre ses découvertes utiles : Dépouillez le faste savant, humanisez votre style, point de Grec, point de Latin, si vous parlez à des Français ; il n'est point de sciences obscures, mais il en est d'abstraites ; mettez-les à la portée de l'intelligence la plus foible ; que les difficultés s'aplanissent sous votre plume ; et qu'on puisse s'applaudir, après vous avoir lu, d'avoir acquis à si bon marché des connoissances utiles et agréables auxquelles on croyoit devoir renoncer.

C'est ce même goût qui inspire à l'homme du monde les bonnes plaisanteries, la vivacité maligne de l'Epigramme, la finesse du Madrigal, la mollesse ingénieuse de la Chan-

son, le badinage élégant, la noble aisance, la légéreté naïve et féconde du style épistolaire; enfin les graces variées d'une conversation tantôt enjouée, tantôt sérieuse, toujours amusante et intéressante.

On voit quelle est l'union intime et nécessaire de l'art et du goût: la Rhétorique forme le goût, le goût inspire ce que la Rhétorique ne peut enseigner. Le goût marcheroit en aveugle et s'égareroit sans les préceptes qui dirigent sa course; les préceptes sans le goût seroient comme le grain semé sur des pierres; les ouvrages excellens ne sont jamais produits que par un concert heureux de la nature et de l'art.

Il ne sera pas étranger à mon sujet d'examiner ici quel fondement peut avoir un reproche assez général qu'on fait à notre siècle: le goût, dit-on, se pervertit; on s'écarte de la nature; chacun veut avoir de l'esprit, et en avoir sans cesse; tous nos ouvrages à la mode sont de froids recueils de bons mots, et d'Epigrammes sans solidité, sans consistance, pareils à des éclairs qui brillent à chaque instant dans une nuit profonde, et disparoissent aussitôt sans qu'il en reste aucune trace: de tout cela on conclut que le siècle de Louis XIV ayant été pour nous le siècle d'Auguste, et le temps marqué pour le triomphe des beaux Arts, nous touchons au moment de cette révolution fatale que le goût éprouva à Rome, lorsque Senèque et Pline, par une délicatesse recherchée dans les pensées et dans

l'expression, corrompirent l'éloquence que Ciceron et César avoient perfectionnée.

Des Censeurs plus misanthropes vont même jusqu'à prétendre que c'en est déjà fait, que tout est perdu, et que le mal est presque sans remède : mille Auteurs périodiques protestent que leur noble intention est d'arrêter, s'il se peut, le cours de ce torrent, qui va peut-être à force de politesse, nous ramener la barbarie. Le célèbre Abbé Desfontaines a combattu toute sa vie par des Epigrammes ce goût excessif pour l'Epigramme. La savante Madame Dacier a fait un bon livre des causes de la corruption du goût ; mais ne seroit-il pas arrivé à Madame Dacier de trouver la cause d'un effet qui n'existoit point ?

Bien des gens fort censés disent que toutes ces menaces et toutes ces prédictions fondés sur l'exemple des Romains ne les effraient point du tout. 1.° Parce qu'en supposant toutes choses égales, on ne peut jamais conclure bien sûrement d'un événement à un autre ; l'expérience nous montrant tous les jours des effets contraires produits par les mêmes causes, et les mêmes effets produits par des causes toutes différentes.

2.° Ils n'osent douter que Senèque et Pline aient en effet corrompu l'Eloquence Romaine. Ils disent que des Auteurs pleins de sens et d'agrément, dont les ouvrages se lisent avec autant d'utilité que de plaisir, ne peuvent leur paroître des corrupteurs

de goût ; et qu'enfin ils ne reconnoissent de goût corrompu, que celui qui produit des ouvrages ridicules ou ennuyeux. Si pourtant la censure ne tombe que sur quelques endroits trop emphatiques des tragédies de Senèque, ils les abandonnent d'aussi bon cœur que certains vers de Ciceron.

3.° Ce grand reproche de dépravation de goût leur est extrêmement suspect : ils disent que c'est un de ces propos universels de tous les temps et de tous les lieux, quelquefois vrais, quelquefois faux, toujours répétés au hasard et sans examen. Le monde ne leur paroît point avoir changé depuis près de dix-huit cents ans qu'Horace a assuré que la perversité avoit toujours été et iroit toujours en croissant. Une soif insatiable des richesses, un mépris grossier pour le mérite et les talens, une dépravation générale du goût, sont, disent-ils, trois reproches que la mauvaise humeur des Misanthropes a toujours faits au siècle et au climat dans lesquels ils ont eu le malheur de vivre. Enfin, ils conviennent que trop souvent les guerres, les ravages, les désolations détruisant les asiles des Muses, ont élevé le trône de la barbarie sur les ruines des arts : mais ils assurent que par-tout où les arts peuvent être cultivés en paix, ils ne peuvent qu'être perfectionnés.

Je n'entreprendrai pas de décider si leurs raisons sont bonnes ou mauvaises, je les rapporte ; qu'on en juge. Mais voici quelques exemples que la Rhétorique peut citer,

et quelques réflexions qu'elle peut faire au sujet de l'esprit.

Constance, fils de Constantin, alloit combattre Vetranion, qui lui disputoit l'Empire: les armées étoient en présence et prêtes à s'attaquer; mais les deux concurrens aimèrent mieux remettre la décision de cette grande affaire au jugement, qu'aux armes de leurs Soldats. Constance et Vetranion montèrent sur le même trône, et s'assirent à côté l'un de l'autre, revêtus des ornemens impériaux, mais désarmés; leurs Soldats rangés autour d'eux, tenoient l'épée nue à la main, écoutant attentivement. Constance parla avec tant de force et tant de dignité, que les troupes emportées par son éloquence, le proclamèrent seul Empereur, et obligèrent Vetranion de descendre du trône, de dépouiller la pourpre et de la porter à Constance.

L'éloquence de l'Orateur Marc-Antoine, aïeul du Triumvir, avoit arrêté et fléchi les meurtriers envoyés par Marius: la férocité de ces assassins étoit désarmée, lorsqu'Annius leur Chef, qui étoit resté à la porte de la maison, entra dans la chambre d'Antoine et lui coupa la tête de sa propre main.

M. de Voltaire a fait une heureuse application de cette aventure au célèbre Amiral de Coligny, et il met dans la bouche de ce grand homme un discours pathétique et touchant.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers, surpris, sont saisis de respect:

Une force inconnue a suspendu leur rage.
» Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;
» Et de mon sang glacé, souillez ces cheveux blancs
» Que le sort des combats respecta quarante ans.
» Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne :
» Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne :
» J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes :
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puissant, par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte tout indigné, qu'on diffère son crime :

. . . . . .

Et bientôt dans le flanc, ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.

Ciceron plaidoit pour Ligarius ; il s'agissoit d'obtenir de César la grace de cet homme. Tout autre que Ciceron ne l'eût pas entrepris : César tenoit dans sa main la sentence de proscription, et ne vouloit pas même entendre l'Orateur ; cependant il y consentit en disant : *Ecoutons Ciceron ; mon parti est pris, il n'en sera ni plus ni moins.* Ciceron parla, et son éloquence triompha de cette résolution. Il ne nia point le crime, il ne justifia point le coupable ; mais il sut si bien profiter du penchant que César avoit naturellement à la clémence, que le Dictateur attendri laissa tomber le papier qu'il tenoit dans sa main, et s'écria :

Tu l'emportes, Ciceron ! César ne peut te résister.

Voilà sans doute des effets bien admirables de la force de l'Eloquence : mais si, au lieu des mouvemens pathétiques dont l'oraison pour Ligarius est animée ; au lieu de la générosité héroïque et touchante qui brille dans le discours de Coligny ; au lieu de la véhémence et de la noblesse que Marc-Antoine et Constance durent mettre dans leurs harangues, ils eussent substitué les pensées fines, les Epigrammes, l'esprit après lequel on reproche à notre siècle de courir, Constance étoit peut-être détrôné, Ligarius certainement proscrit, Marc-Antoine et Coligny n'auroient pas suspendu un seul moment la fureur de leurs assassins.

C'est donc abuser l'esprit, que de l'employer dans les occasions et dans les sujets qui demandent du pathétique et de la sublimité.

Que ce qu'on appelle esprit soit donc banni du Poëme épique et de l'Ode, parce que l'un et l'autre sont consacrés au sublime ; qu'il le soit de la Tragédie, dont les ornemens doivent être le pathétique, le touchant, le terrible ; qu'il le soit sur-tout de la Chaire. L'Epigramme s'allie mal avec la sainteté des vérités éternelles, avec la gravité de l'instruction morale : usons-en sobrement au barreau où elle pourroit souvent être déplacée, mais où la nature plaisante de certaines causes permet quelquefois de

l'admettre, et prodiguons-la dans les détails de la Comédie où elle est absolument nécessaire; dans les fables, dans les contes, dans les tableaux critiques des mœurs, dans les madrigaux, dans les lettres, dans mille petits morceaux de Poésie légère, etc. Blâmons le grand Corneille d'avoir semé dans ses sublimes Tragédies tant de pensées fines et fausses, tant de petites fleurs qui même n'auroient point été trop agréables dans les ouvrages les moins sérieux: rions du bizarre entassement de pointes et d'équivoques qui forme le ridicule Poëme de la Magdeleine. Plaignons le Pere Le Moine d'avoir voulu mettre tant d'esprit dans son Poëme épique de S. Louis: mais sachons gré à M. de Fontenelle d'en avoir tant mis en effet dans ses Mondes et dans ses Pastorales, et à M. de Voltaire d'avoir assaisonné tant de charmantes bagatelles de traits si ingénieux, de plaisanteries si fines, d'un badinage si noble, si léger, si élégant; sachons estimer cet art si fin et si délicat, avec lequel M. de Marivaux nous développe, nous analyse jusqu'aux nuances les plus imperceptibles de nos idées et de nos sentimens.

Il en est de l'esprit dans l'Eloquence, comme des passions dans la Morale; les étouffer, les anéantir, seroit une chose aussi inutile qu'impossible; savoir les régler, les vaincre, les contenir dans leurs bornes légitimes, est tout ce qu'il faut.

Au reste, ce reproche si souvent fait aux auteurs de ce siècle, de courir après l'es-

prit, ne viendroit-il pas de ce que des gens qui en ont fort peu, avec beaucoup de jalousie, leur font un crime d'avoir mis tant d'esprit où il en falloit, et de n'en avoir point mis où il n'en falloit pas ? C'est ce que je n'ai garde de décider. Seulement j'ose croire en mon particulier que notre excellent Poëte Epique, nos bons auteurs Dramatiques, nos grands Orateurs de la Chaire et du Barreau ne courent pas tant après l'esprit, que Corneille ; et pas plus que les Racine, les Bossuet, les Bourdaloue, etc. et que si l'on veut donner quelque fondement à ce reproche, il faut ne le faire tomber que sur nos mauvais Orateurs et nos mauvais Poëtes.

La Rhétorique n'a pas beaucoup de préceptes pour les ouvrages de simple agrément : il est bien difficile d'enseigner aux hommes par principes à avoir de l'esprit : on ne peut que leur donner des exemples ; et c'est ce que nous ferons à l'article du style simple, auquel tous les petits ouvrages se rapportent, et quelquefois encore dans l'énumération de certaines figures qui ne sont pas uniquement consacrées au grand et au pathétique.

Les leçons de la Rhétorique ont principalement pour objet les ouvrages sérieux, les grands discours, dans lesquels il est question de persuader, d'instruire ou de toucher, et qui sont seuls susceptibles de ce qu'on appelle proprement éloquence.

Pour pouvoir produire tous ces grands effets, il faut commencer par plaire ; c'est

le puissant ressort qui fait mouvoir toute la machine de l'esprit et du cœur humain.

On parvient à plaire par les graces insinuantes d'un exorde modeste, par l'élégance soutenue d'un style vif et plein de pensées, par une variété sage, sur-tout par un égard infini pour les bienséances, et par une attention scrupuleuse à observer tout ce qui convient aux temps, aux lieux, aux personnes, aux conjonctures et aux situations.

L'orateur honnête homme ne doit jamais s'écarter du vrai. Si quelques-uns abusent de leurs talens pour revêtir le mensonge des couleurs de la vérité, c'est un désordre qui vient de leur propre fonds, et qui ne doit point être imputé à l'éloquence.

Je n'examinerai point s'il seroit fort à désirer que les hommes aimassent la vérité pour elle-même, jusqu'au point de fouler aux pieds tous les ornemens dont elle peut être parée : cela pourroit être ainsi, si tout étoit vérité mathématique, et géométriquement prouvée. Archimède, étant au bain, découvre un moyen physique et sûr de connoître la quantité d'argent mêlé dans la couronne d'Hiéron, il s'élance du bain transporté de joie; il court tout nu à son laboratoire, criant, *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* Les vérités mathématiques portent avec elles la preuve de leur certitude. D'ailleurs elles sont abstraites, peu connues; elles coûtent à acquérir; elles distinguent du commun des hommes ceux qui ont pu s'élever jusqu'à elles. Cette certitude d'être parvenu à la

vérité, ces difficultés vaincues pour y parvenir, ces distinctions si flatteuses pour l'amour-propre, tiennent lieu aux Mathématiciens des plaisirs que l'éloquence seule peut procurer aux autres, en répandant de l'éclat sur des vérités moins lumineuses, et de la noblesse sur des vérités plus communes.

CHAPITRE II.

Des parties de la Rhétorique.

LES Rhéteurs, tant anciens que modernes, ont divisé et subdivisé la Rhétorique en autant de parties qu'il leur a plu. Pour nous, usant du même droit, nous la diviserons en quatre parties pour une plus grande commodité.

Premièrement, il faut chercher et trouver des raisons propres à convaincre : c'est l'affaire de l'*Invention*.

Secondement, mais ces raisons entassées les unes sur les autres, accumulées sans discernement, et jetées au hasard sans choix et sans goût accableroient plutôt l'esprit qu'elles ne l'instruiroient : Il faut donc les rédiger dans un certain ordre méthodique, et les disposer dans les parties d'un discours juste et régulier, c'est ce qu'on nomme *la Disposition*.

Troisièmement, il faut exprimer ces raisons avec ornement et avec esprit, leur donner un tour heureux qui frappe et qui surprenne, faire usage des figures qui naissent du fond du sujet, remuer les passions, toucher les cœurs, c'est ce que fait l'*Eloquence*.

Quatrièmement enfin, si l'on veut qu'un beau discours produise tous ces effets, il faut le prononcer avec grace et avec force; c'est ce que l'on appelle l'*Eloquence du geste et de la voix.*

Revenons à l'Invention, qui est l'art de trouver les raisons convaincantes. Pour nous conformer à l'usage, et pour avoir quelque chose à dire sur cette partie de la Rhétorique, nous sommes obligés de toucher un peu les principaux lieux oratoires.

CHAPITRE III.

Des Lieux oratoires intérieurs.

LES lieux Oratoires sont des espèces d'arsenaux qui fournissent à l'Eloquence les armes dont elle a besoin; ce sont des sources publiques dans lesquelles on peut puiser pour chaque sujet les argumens qui lui conviennent. Cette méthode a sa commodité : les grands Orateurs dédaignent de s'en servir; les médiocres ne sont pas fâchés de trouver cette ressource.

Les lieux oratoires sont ou intérieurs, qui naissent du fond même du sujet; ou extérieurs, qui, sans être absolument étrangers au sujet, n'y ont qu'un rapport indirect et peu marqué. Les principaux lieux intérieurs (car nous nous garderons bien de les détailler tous), sont la définition, l'énumération des parties, la similitude, la différence et les circonstances.

SECTION PREMIÈRE.

De la Définition.

LA définition est un discours propre à faire concevoir la chose telle qu'elle est; et en donner une idée claire, juste et distincte. L'art ici consiste à ne point omettre légérement des traits essentiels qui caractérisent la chose qu'on veut définir, et à ne point insister aussi sur des circonstances inutiles. Voici des exemples.

Définition d'une Armée, dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne, par Fléchier.

« Qu'est-ce qu'une Armée? C'est un corps » animé d'une infinité de passions différentes » qu'un homme habile fait mouvoir pour » la défense de la Patrie; c'est une troupe » d'hommes armés qui suivent aveuglément » les ordres d'un Chef dont ils ne savent pas » les intentions; c'est une multitude d'ames, » pour la plupart viles et mercenaires, qui, » sans songer à leur propre réputation, tra- » vaillent à celle des Rois et des Conqué- » rans; c'est un assemblage confus de liber- » tins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de » lâches qu'il faut mener au combat, de té- » méraires qu'il faut retenir, d'impatiens » qu'il faut accoutumer à la constance. »

Définition de la vraie et de la fausse valeur dans la même Oraison funèbre.

« Son courage qui n'agissoit qu'avec peine » dans les malheurs de sa Patrie, sembla

» s'échauffer dans les Guerres étrangères,
» et l'on vit redoubler sa valeur. »

Fausse valeur.

« N'entendez pas, par ce mot, Mes-
» sieurs, une hardiesse vaine, indiscrette,
» emportée, qui cherche le danger pour le
» danger même, qui s'expose sans fruit, qui
» n'a pour but que la réputation et les vains
» applaudissemens des hommes. »

Vraie valeur.

« Je parle d'une hardiesse sage et réglée,
» qui s'anime à la vue des ennemis, qui,
» dans le péril même, pourvoit à tout et
» prend tous ses avantages; mais qui se me-
» sure avec ses forces, qui entreprend les
» choses difficiles, et ne tente pas les im-
» possibles, qui n'abandonne rien au hasard
» de ce qui peut être conduit par la vertu;
» capable enfin de tout oser, quand le con-
» seil est inutile, et prête à mourir dans la
» victoire, ou à survivre à son malheur en
» accomplissant ses devoirs.

Définition de la vraie et de la fausse piété dans la comédie de l'Imposteur.

Fausse Dévotion.

Rien n'est plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux :
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré :
Ces gens, qui par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,

Et veulent acheter crédit et dignités,
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune;
Qui brûlans et prians demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel le fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré :
De ce faux caractère on en voit trop paroître.

Vraie Piété.

Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcimadas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un soin extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Définition de l'Histoire.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, Guerriers, simples Citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

Définition de la Raison humaine.

Vil atôme importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe, et nie encor sa chûte;
Qui nous dit : je suis libre, en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.

Définition de la Cour.

Je définis la cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître :
Peuple caméléon, peuple singe du Maître.

Définition d'un Intendant.

Un intendant ! Qu'est-ce que cette chose,
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,

Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit.
Donc par raison bien et duement déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eût, étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Dans la Fable de Tircis et d'Amarante, que l'amour est naïvement défini!

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante:
Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique,
Croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique,
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur!
Amarante aussitôt réplique
Comment l'appellez-vous ce mal? Quel est son nom?
L'Amour. Ce mot est beau: donnez-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître. Que sent-on?
Des peines près de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux et fade: on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une Forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage?
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux;
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un Berger du Village,
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir:
On soupire à son souvenir:
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant:
Oh! Oh! C'est là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'est pas nouveau; je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,

Quand la Belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Les énigmes et logogriphes se rapportent à la définition ; ils n'en diffèrent que par la forme mystérieuse dans laquelle ils sont enveloppés. Dans l'Enigme, on définit la chose par ses propriétés essentielles. Dans le Logogriphe, on la définit par le nombre des lettres qui composent son nom, et par l'assemblage de tous les mots qui peuvent s'y trouver. Dans l'un et dans l'autre on laisse deviner la chose. J'en donnerois des exemples, si les Journaux et les Mercures n'en fournissoient pas assez tous les mois.

La définition demande beaucoup de jugement, une grande attention au sujet, qui veut être peint avec des couleurs qui lui soient propres et qui le distinguent de tout autre.

Il y a une autre espèce de définition moins exacte et moins scrupuleuse que celle-ci ; on l'appelle Description : nous en parlerons au Traité des Figures.

La Fable de Tircis et d'Amarante, que nous venons de rapporter, tient autant de la Description, que de la simple Définition. La Poésie en général, et même l'Eloquence, décrivent plus qu'elles ne définissent. Une définition rigoureuse en vers est une espèce de phénomène. Telle est, par exemple,

celle que contiennent ces deux vers, où un de nos Mysteres est exprimé avec une précision si heureuse.

La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

SECTION II.

De l'énumération des Parties.

L'ÉNUMÉRATION consiste à parcourir diverses circonstances qui conviennent à une chose. Venons aux exemples. M. de Fénélon fait un beau dénombrement de tous les monstres qui environnoient le trône de Pluton dans les enfers.

« Aux pieds de ce trône étoit la mort » pâle et dévorante avec sa faulx tranchante » qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle » voloient les noirs soucis, les cruelles dé- » fiances, les vengeances toutes dégoûtan- » tes de sang, et couvertes de plaies; les » haines injustes, l'avarice qui se ronge elle- » même; le désespoir qui se déchire de ses » propres mains; l'ambition forcenée qui » renverse tout; la trahison qui veut se re- » paître de sang, et qui ne peut jouir des » maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son » venin mortel autour d'elle, et qui se » tourne en rage dans l'impuissance où elle » est de nuire; l'impiété qui se creuse elle- » même un abyme sans fond où elle se » précipite sans espérances; les spectres » hideux, les fantômes qui représentent les

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

» morts pour épouvanter les vivans ; les » songes affreux, les insomnies aussi cruel- » les que les tristes songes. Toutes ces ima- » ges funestes environnoient le fier Pluton, » et remplissoient le Palais où il habite. »

Dans la Henriade, S. Louis transporte Henri IV en esprit aux enfers.

Là, gît la sombre Envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans :
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçut Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire;
La Foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus ;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin père de tous les crimes.

La critique n'a pas épargné même ce beau morceau. On a dit que M. de Voltaire donnoit à tous ces êtres métaphysiques des sentimens et des attributs qui ne leur conviennent que sur la terre, et nullement dans les Enfers. Pour mieux faire sentir ce défaut, on a cité un morceau analogue de l'Énéide, qui contient une liste des Suppôts du trône de Pluton. Virgile met dans ce Catalogue la Vieillesse, la Faim et la Pauvreté ; il donne à la Vieillesse l'épithète de *triste*, à la Pauvreté celle de *honteuse*, et à la Faim celle de *mauvaise conseillère*. Or je demande si c'est dans les Enfers que la

Vieillesse est triste, qu'on a la foiblesse de rougir de la pauvreté, et que la faim donne des conseils pernicieux. Il faut donc reconnoître que M. de Voltaire a été en droit, aussi bien que Virgile et que M. de Fenelon, de peindre les passions, les vices, etc. avec les couleurs qui leur sont propres et que nous leur connoissons ; il a pu et dû donner à l'Ambition les trônes où elle aspire, les tombeaux où elle précipite ses ennemis, et où elle se précipite quelquefois elle-même, les esclaves dont elle aime à se voir entourée. Il est inutile de dire que le jour ne peut pas blesser les yeux de l'Envie, parce qu'il n'y a point de jour dans les Enfers, et que si elle aime les morts, elle ne doit pas être triste, puisqu'ils sont tous devant ses yeux.

Tel est à-peu-près l'esprit de discernement et d'équité qui règne dans tous les critiques, qu'un zèle indiscret pour la gloire des anciens, ou peut-être une secrète jalousie de la gloire des modernes, a fait éclore contre la Henriade.

Dans la Tragédie de Phèdre, Hypolite parle ainsi à Théramène, son Gouverneur.

Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon ame attentive à ta voix
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits ;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide ;
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procruste, Cercyon, et Scirron et Sinnis,

Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte et reçue en cent lieux,
Hélène à ses parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés;
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ses injustices,
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices,
Tu sais comme à regret, écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours:
Heureux! si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.

Harpagon, désespéré de la perte de sa cassette, s'en prend à tout l'Univers, et veut mettre tout à feu et à sang.

« Allons vîte, des Commissaires, des » Archers, des Prévôts, des Juges, des » gênes, des potences, et des bourreaux. Je » veux faire pendre tout le monde: et si je » ne retrouve mon argent, je me pendrai » moi-même après. »

M. Bossuet dans l'Oraison funèbre de la Reine de la Grande-Bretagne:

« Vous verrez, Chrétiens, dans une seule » vie, toutes les extrêmités des choses hu- » maines: la félicité sans bornes aussi-bien » que les misères; une longue et paisible » jouissance d'une des plus belles Couronnes » de l'Univers; tout ce que peuvent donner » de plus glorieux la naissance et la gran- » deur, accumulé sur une tête, qui ensuite » est exposée à tous les outrages de la for- » tune; la bonne cause d'abord suivie de

bon

» bon succès, et depuis, des retours sou-
» dains, des changemens inouis ; la rébel-
» lion long-temps retenue, à la fin tout-à-
» fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les
» Lois abolies, la Majesté violée par des
» attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpa-
» tion et la tyrannie sous le nom de liberté ;
» une Reine fugitive qui ne trouve aucune
» retraite dans trois Royaumes, et à qui sa
» propre Patrie n'est plus qu'un triste lieu
» d'exil ; neuf voyages sur Mer entrepris par
» une Princesse, malgré les tempêtes ;
» l'Océan étonné de se voir traversé tant de
» fois en des appareils si divers et pour des
» causes si différentes ; un Trône indigne-
» ment renversé et miraculeusement réta-
» bli. »

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres à Madame de Grignan.

" Je vous assure, ma chère enfant, que
» je songe à vous continuellement, et je
» sens tous les jours ce que vous me dites
» une fois qu'il ne falloit point appuyer sur
» les pensées : si l'on ne glissoit pas dessus,
» on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire,
» moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui
» ne me blesse le cœur : toute votre cham-
» bre me tue ; j'y ai fait mettre un paravent
» tout au milieu, pour rompre un peu la
» vue : une fenêtre sur ce degré, par où je
» vous vis monter dans le carosse de d'Hac-
» queville, et par où je vous rappelai ;
» je me fais peur quand je pense combien
» alors j'étois capable de me jeter par la

» fenêtre; car je suis folle quelquefois : ce » cabinet où je vous embrassai sans savoir » ce que je faisois ; ces Capucins où j'allois » entendre la Messe : ces larmes qui tom- » boient de mes yeux à terre comme si c'eût » été de l'eau qu'on eût répandue. Sainte » Marie *, Madame de la Fayette ; mon » retour dans cette Maison ; votre apparte- » ment ; la nuit et le lendemain, et votre » première lettre, et toutes les autres, et » encore tous les jours, et tous les entre- » tiens de ceux qui entrent dans mes senti- » mens ; ce pauvre d'Hacqueville est le » premier ; je n'oublierai jamais la pitié » qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en » reviens, il faut glisser sur tout cela, et » se bien garder de s'abandonner à ses pen- » sées et aux mouvemens de son cœur. »

Rousseau a bien peint les différens états de l'Homme :

Que l'Homme est bien durant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs ;
Un pédant porteur de tristesse ;
Des livres de toutes couleurs ;
Des châtimens de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état ;
Des créanciers, une maîtresse,
L[illegible] tourmentent comme un forçat.

* Couvent du fauxbourg Saint-Germain.

Dans l'âge mûr, autre combat ;
L'ambition le sollicite ;
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille ; tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiégent sa caducité.

Bérénice, toute occupée de Titus, en parle ainsi à sa confidente.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur !
Tes yeux ne sont-ils pas tous pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces Aigles, ces Faisceaux, ce peuple, cette Armée,
Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat :
Cette pourpre, cet or qui rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards ;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi !
Parle. Peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître !

L'effet de l'Enumération est de rassembler devant les yeux, et de former un tout frappant de plusieurs objets épars, dont l'imagination s'occuperoit à peine si elle ne les voyoit ainsi ramassés et réunis en un seul corps de tableau.

Toute la règle que l'on peut prescrire sur l'Énumération, est de ne descendre dans aucun détail frivole, bas et ennuyeux,

comme font Chicaneau et la Comtesse, dans la Comédie de Racine. C'est le ridicule ordinaire des Plaideurs, que Racine a joué avec la gaieté la plus ingénieuse.

L'Énumération est d'un grand usage dans l'exposition du sujet et dans la récapitulation.

SECTION III.

De la Similitude.

LA Similitude est un rapport de convenance qui se trouve entre deux objets que l'on compare ensemble.

EXEMPLES.

Dans Télémaque, c'est lui-même qui parle: « A peine avois-je ainsi parlé, que ma » douleur s'adoucissoit, et que mon cœur » enivré d'une folle passion secouoit presque » toute pudeur; puis je me voyois plongé » dans un abîme de remords: pendant ce » trouble, je courois errant çà et là dans » le sacré bocage: semblable à une Biche » qu'un Chasseur a blessée, elle court au » travers des vastes forêts pour soulager » sa douleur, mais la flèche qui l'a percée » dans le flanc la suit par-tout, elle porte » par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi » je courois en vain pour m'oublier moi- » même, et rien n'adoucissoit la plaie de » mon cœur. »

Dans le même Ouvrage, le jeune Idamante, victime du vœu indiscret d'Idomenée son père, est comparé à un Lys que le soc de la charrue a coupé.

« Tel qu'un beau Lys au milieu des » champs, coupé dans sa racine par le tran- » chant de la charrue, languit et ne se sou- » tient plus, il n'avoit point encore perdu » cette vive blancheur et cet éclat qui char- » ment les yeux; mais la terre ne le nourrit » plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils » d'Idomenée, comme une jeune et tendre » fleur, est cruellement moissonné dès son » premier âge. »

M. Bossuet, dans l'Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre, fait cette comparaison admirable.

« Comme une colonne, dont la masse » solide paroît le plus ferme appui d'un » Temple ruineux, lorsque ce grand Edifice » qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'a- » battre; ainsi la Reine se montre le ferme » soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir » long-temps porté le faix, elle n'est pas » même courbée sous sa chute. »

M. Freron, dans son Ode sur la bataille de Fontenoy, compare la Flandre (destinée à être si souvent le théâtre de la guerre) avec ce fameux Promethée dont les entrailles toujours renaissantes sont toujours dévorées par un Vautour.

De meurtres affamé, le Démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles :
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour :
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide Vautour.

Il compare ensuite l'Armée Françoise

répandue dans la Flandre, avec le débordement du Nil qui fertilise les campagnes en les inondant.

Que dis-je ? contre toi quand Louis se déclare,
Sensible à tes malheurs, sa bonté les répare :
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil, franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Paraphrase du Psaume I.er, par Godeau.

Comme sur les bord des ruisseaux,
Un grand arbre planté des mains de la nature,
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruit, tous les ans, enrichit ses rameaux
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde, etc.

Dans la Henriade, Chant VIII.

Essex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un Palmier sourcilleux,
A nos Ormes touffus mêlant sa tête altière,
Etale les beauté de sa tige étrangère :
Son casque étinceloit des feux les plus brillans,
Qu'étaloient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage ou plutôt sa tendresse.

Dans le même Poëme, au même Chant.

D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier Lion qu'un Maure a su domter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et semble menacer même en obéissant.

Tout le monde sait que le mérite des comparaisons ne peut consister que dans leur exactitude et dans leur noblesse.

La similitude n'est au fond qu'une comparaison et une comparaison n'est qu'une figure. Cependant les Rhéteurs, en plaçant la Similitude parmi les lieux Oratoires, lui donnent une signification plus étendue que celle d'une simple comparaison ; ils entendent que l'Orateur, en s'occupant du sujet qu'il veut traiter, doit examiner tous les rapports dont il peut être susceptible. Cette réflexion s'applique aussi à la Section suivante ; car les rapports peuvent être d'opposition comme de ressemblance.

SECTION IV.

De la Différence.

LA dissimilitude ou différence n'est rien autre chose qu'une certaine contrariété qui se rencontre entre deux objets comparés, soit que l'on compare ensemble deux objets actuellement différens, soit que l'on compare l'état présent d'un seul objet avec son état passé.

EXEMPLE.

Dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, par Bossuet :

« Les Prêtres et les Religieux, zélés et » infatigables Pasteurs de ce troupeau affli- » gé, qui vivoient en Angleterre, pauvres, » errans, travestis, desquels aussi le monde » n'étoit pas digne, venoient reprendre avec » joie les marques glorieuses de leur profes-

» sion dans la Chapelle de la Reine : et l'E-
» glise désolée, qui autrefois pouvoit à peine
» gémir librement et pleurer sa gloire pas-
» sée, faisoit retentir hautement les Canti-
» ques de Sion dans une terre étrangère.
» Ainsi la pieuse Reine consoloit la capti-
» vité des Fidèles, et relevoit leur espé-
» rance. »

Racine dans le premier Chœur de la Tragédie d'Esther.

Déplorable Sion ! Qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques aux Cieux élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée.

Le prophète Jérémie peint d'une manière également forte et touchante l'affreuse désolation de cette Jérusalem, autrefois si brillante.

« Comment cette Ville, autrefois si pleine
» de peuple, est-elle maintenant, si soli-
» taire ? Celle qui étoit si grande entre les
» Nations est devenue comme veuve : la
» Reine des provinces a été assujettie au
» tribut.

» Elle ne cesse point de pleurer pendant
» la nuit, et ses joues sont trempées de ses
» larmes. De tous ceux qui l'aimoient, il
» n'y en a pas un qui la console : tous ses
» amis l'ont traitée avec perfidie, et sont
» devenus ses ennemis. . . . . .

» Comment le Seigneur a-t-il couvert de
» ténèbres dans sa fureur la fille de Sion ?
» Comment a-t-il fait tomber du ciel en
» terre la fille d'Israël qui étoit si éclatante,
» et ne s'est-il pas souvenu au jour de sa
» colère de celle où il avoit mis son mar-
» chepied ? . . . . . .
» Les chemins qui conduisent à Sion sont
» dans les pleurs, parce qu'il n'y a plus
» personne qui vienne à ses solennités :
» toutes ses portes sont désolées ; ses Prê-
» tres ne font que gémir : ses Vierges sont
» dans la douleur, et elle est plongée dans
» l'amertume.

» Ses ennemis la dominent ; ceux qui la
» haïssoient sont dans la prospérité, parce
» que le Seigneur l'a affligée à cause de ses
» iniquités : ses petits enfans ont été emme-
» nés captifs devant l'ennemi qui les chas-
» soit.

« Tout ce que la fille de Sion avoit de
» beau lui a été enlevé : ses princes sont
» devenus comme des béliers qui ne trou-
» vent point de pâturage, et ils ont marché,
» destitués de force, devant l'ennemi qui
» les poursuivoit.

» Jérusalem, en ces jours de son afflic-
» tion, s'est souvenue de ses prévarications
» et de tout ce qu'elle avoit eu dans les
» siècles passés de plus désirable : elle s'en
» est souvenue lorsque son Peuple tomboit
» sous la main ennemie, sans qu'il y eût
» personne pour la secourir : ses ennemis

» l'ont vue et ils se sont moqués de ses jours » de repos.

» Jérusalem a commis un grand péché ; » c'est pourquoi elle est devenue errante et » vagabonde ; tous ceux qui l'honoroient » l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son » ignominie, et elle a tourné son visage » en arrière en gémissant.

» Tout son peuple est dans les gémisse- » mens, et cherche du pain : ils ont donné » tout ce qu'ils avoient de plus précieux » pour trouver de quoi soutenir leur vie. » Voyez, Seigneur, et considérez l'avilis- » sement où je suis réduite. . . . . » Mes entrailles sont émues, mon cœur est » renversé dans moi-même, parce que je » porte la peine de ma révolte : l'épée tue » mes enfans au-dehors, et je ne vois au- » dedans qu'une image de la mort. . . . .

» Considérez, Seigneur, quel est le peu- » ple que vous avez traité de cette sorte. » Est-il donc possible que les mères soient » réduites à manger le fruit de leurs entrail- » les, à manger des petits enfans qu'elles » emmaillottoient ? Est-il possible que les » Prêtres et les Prophètes soient tués dans » le Sanctuaire même du Seigneur ?

» Les enfans et les vieillards sont étendus » mort sur la terre le long des rues ; mes » vierges et mes jeunes hommes sont tom- » bés sous l'épée : vous les avez tués au jour » de votre fureur ; vous les avez égorgés » sans en épargner aucun.

» Vous avez fait venir des gens comme en

» un jour solennel, pour m'épouvanter de » toutes parts; il ne s'est trouvé personne » qui pût s'échapper, et qui fût excepté » dans ce jour de la fureur du Seigneur. »

Discours de Satan à Belzebuth, dans le Paradis perdu de Milton.

« Es-tu ce Chérubin qui protégeoit les » autres à l'ombre de ses ailes? Es-tu cet » Ange dont l'éclat éblouissoit les Cieux? » Mais que tu lui ressembles peu! Naguère » une ligue mutuelle, une union de pensées » et de desseins, la même espérance et les » mêmes périls t'ont joint avec moi dans » une entreprise glorieuse. Hélas! la misère » nous unit aujourd'hui: tu vois dans quel » abîme et de quelle hauteur nous sommes » tombés. La foudre a rompu nos légions. » Cruelles armes dont la force nous étoit » inconnue! »

Dans la Tragedie de la mort de César! Antoine se jette à genoux auprès du corps sanglant de ce Héros, et s'écrie, en s'adressant aux Romains :

Du plus grand des Romains voilà ce qui nous reste;
Voilà ce Dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoroient à genoux;
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la terre,
Qui devoit enchaîner Babylone à son char:
Amis, en cet état connoissez-vous César?

Dans la même tragédie, Brutus pleure sur la décadence de la liberté Romaine.

Quelle bassesse, ô Ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste Patrie!

Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois, toi mon sang, toi Brutus!
Quels restes, justes Dieux, de la grandeur Romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.

Dans la Tragedie d'Alzire, Zamore compare ainsi la clémence d'Alvarès avec la barbarie de Gusman et des Espagnols :

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelqu'étincelle;
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé;
Mais, autant que ton ame est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature.

Mithridate avoue sa défaite au Gouverneur de Nymphée, en se servant avec beaucoup de noblesse, de la dissimilitude.

MITHRIDATE *à Arbate.*

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenoit entr'elle et moi l'Univers incertain.
Je suis vaincu.

Cette plainte si touchante de Marianne sur son sort appartient à la dissimilitude, par la comparaison de ses espérances passées avec ses malheurs présens.

Voilà donc, juste Dieu! quelle est ma destinée.
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui sembloit promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours :
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie.
O naissance! ô jeunesse! et toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,

Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sur ce trône coupable un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon Frère;
Mon Epoux à mes yeux a massacré mon Père;
Par ce cruel Epoux condamnée à périr,
Ma vertu me restoit, on ose la flétrir.

Clitemnestre, en parlant d'Iphigénie, qui doit être sacrifiée.

Et moi, qui l'amenoit triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sur ses pas on les avoit semés.

Madame Deshoulières, en divers endroits de ses poésies, se plaint de la décadence des sentimens parmi les jeunes gens.

De leurs déréglemens historiens fidelles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit, à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'est point pour eux que sont faites les lois,
Tant ils ont du mépris pour elles!
Daignent-ils nous rendre visite,
Les plus ombrageux des époux
N'en sauroient devenir jaloux.
Ce n'est point pour notre mérite,
Leurs yeux n'en trouvent point en nous:
Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte,
Se dire que d'un vin qui les charmera tous,
On a fait une heureuse et sûre découverte;
Se montrer quelques billets doux,
Et se donner des rendez-vous.
Si par hasard quelqu'un d'entr'eux s'avise
D'avoir des sentimens tendres, respectueux,
Tout le reste s'en formalise:

Il n'est, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui fasse, horreurs qu'on ne lui dise;
Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.
Où sont ces cœurs galans? où sont ces ames fières!
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Bussis,
Les Guises et les Bassompières?
S'il reste encor quelques soucis
Lorsque de l'Acheron on a traversé l'onde,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui se passe en ce monde!
. . . . . .
. . . . . .
Dans plus d'un réduit agréable,
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une superbe Cour
Avoit de galant et d'aimable;
L'esprit, le respect et l'amour
Y répandoient sur-tout un suc inexplicable;
Les innocens plaisirs par qui le plus long jour
Plus vîte qu'un moment s'écoule,
Tous les soirs s'y trouvoient en foule;
Et les transports et les désirs,
Sans le secours de l'espérance,
A ce qu'on dit, prenoient naissance
Au milieu de tous ces plaisirs.
Cet heureux temps n'est plus, un autre a pris sa place:
Les jeunes gens portent l'audace
Jusques à la brutalité.

Si madame Deshoulières revivoit aujourd'hui, adouciroit-elle l'amertume de ses plaintes?

C'est dommage qu'en général la versification de cette Elégie, soit un peu trop molle et trop lâche; les mœurs s'y trouvent peintes avec force et avec vérité; le tableau contrastant de la galanterie de nos pères,

a tout l'agrément capable de la faire regretter.

J'ajouterai encore un exemple, moins pour éclaircir la matière, que pour mettre un beau modèle de plus devant les yeux.

HIPPOLYTE *à Aricie.*

Moi qui, contre l'Amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté,
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame si superbe est enfin dépendante:
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Présente je vous fuis, absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit:
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite:
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche et ne me trouve plus:
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune,
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

La différence dont nous parlons ici a quelque rapport avec la figure nommée *Antithèse*, comme la similitude avec la comparaison et avec la figure appelée *Parallèle*. Nous traiterons de ces figures dans la suite.

SECTION V.

Des Circonstances.

LES circonstances sont d'un très-grand usage dans l'Art Oratoire; elles exposent le véritable état des choses; ce sont elles qui distinguent, qui caractérisent, qui rendent méprisables ou héroïques, vertueuses ou criminelles, les actions des hommes.

Médée embrasant le palais de Creüse, égorgeant ses propres enfans aux yeux de Jason leur père, est sans doute une femme impitoyable, une mère dénaturée, mais le désespoir qui la dévore, son amour violent pour un perfide qu'elle a rendu possesseur de la Toison d'or, pour qui elle a abandonné son père et sa patrie, à qui elle a sacrifié son honneur, immolé Pélias et Absyrte son propre frère; la honte de se voir préférer une rivale; les mouvemens d'amour, de haine, de crainte, de jalousie et de rage, qui la déchirent; toutes ces circonstances modifient son action. Ses crimes passés semblent excuser ses crimes présens, (si cependant un crime peut en excuser un autre.)

Oreste paroît inexcusable de lever un bras parricide sur Clitemnestre sa mère; mais elle-même s'étoit souillée du sang d'Agamemnon. C'est la piété qui rend Oreste impie; il venge un père; et sur qui? sur une mère. Ovide ose douter s'il fit un crime ou une action de piété.

Progné, plongeant le couteau dans le sein du jeune Ithis son fils, semble révolter la nature ; mais l'outrage sanglant que Térée vient de faire à sa sœur Philomèle, à son père Pandion, à elle-même, l'occupe vivement, et lui ferme les yeux à tout autre objet : elle ne voit plus son fils dans Ithis, elle n'y voit que le fils de Térée. Le silence de sa sœur plus fort que les cris et les larmes de cet enfant, détermine son bras : c'est Philomèle qui immole Ithis par les mains de Progné : son crime envisagé de cette manière, reçoit quelque excuse ; mais Ovide lui rend toute son horreur par les circonstances ingénieuses qu'il y ajoute. Cet enfant innocent qui ne s'atttend point à son malheur, entre, salue sa mère avec un air enjoué, s'approche d'elle, lui tend ses petits bras, se jette à son cou, l'embrasse, lui fait mille caresses enfantines. Progné ne peut soutenir ce spectacle ; elle s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, sa colère se désarme, sa fureur l'abandonne ; elle alloit céder. Pourquoi faut-il qu'elle rappelle sa férocité ?

D'un autre côté, le suicide chez les Païens étoit quelquefois regardé comme une action héroïque ; la mort de Caton l'illustra autant que sa fille : mais Néron réduit aux dernières extrémités, devenu l'objet de l'exécration publique, poursuivi par une armée victorieuse que la vengeance anime, déclaré ennemi du Sénat et du peuple Romain, et comme tel, condamné aux

tourmens les plus cruels et les plus ignominieux, Néron est-il un héros, même parmi les partisans du suicide, lorsque, pour dérober sa tête à l'infamie qui le menace, il est obligé d'emprunter une main étrangère pour pousser la sienne ? Ces exemples font voir combien les circonstances servent à caractériser les choses : donnons-en d'autres qui fassent voir la manière de tirer parti de ces circonstances.

ZAMORE, *dans Alzire.*

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les Cieux
De plus grand, en effet, qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa Patrie,
Mais périr sans vengeance, expirer par les mains
De ces Brigands d'Europe, et de ces assassins,
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces Tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

Cet exemple indique bien sensiblement l'usage des circonstances.

Philoctete à Télémaque.

« Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa » Patrie, comme le seul homme qui puisse » venger la Grece, et puis l'abandonner » dans cette île déserte pendant son som- » meil, car ce fut pendant mon sommeil » que les Grecs partirent. Jugez quelle fut » ma surprise, et combien je versai de lar-

» mes à mon réveil, quand je vis les vais-
» seaux fendre les ondes. Hélas! cherchant
» de tous côtés dans cette île sauvage et
» horrible, je n'y trouvai que la douleur.

» En effet, il n'y a ni port, ni commerce,
» ni hospitalité, ni homme qui y aborde vo-
» lontairement; on n'y voit que les malheu-
» reux que les tempêtes y ont jetés, et on
» n'y peut espérer de société que par des
» naufrages: encore même ceux qui venoient
» en ce lieu, n'osoient me prendre pour me
» ramener : ils craignoient la colère des
» Dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans
» je souffrois la douleur, la faim; je nour-
» rissois une plaie qui me dévoroit; l'espé-
» rance même étoit éteinte dans mon cœur.»

Combien les horreurs d'une si effroyable solitude ne doivent-elles pas aigrir ses maux et sa douleur!

Dans le Psaume 55, il semble que le Roi Prophète nous représente dans Absalon l'ingratitude des pécheurs.

« C'est vous, ingrat! qui me combattez,
» vous qui n'étiez qu'un cœur avec moi, qui
» conduisiez mes Troupes, et qui étiez
» mon intime ami; vous preniez à ma table
» une nourriture délicieuse, et vous mar-
» chiez avec moi dans la maison de Dieu,
» sans avoir d'autre volonté que la mienne.»

Dans la Tragédie de Bajazet, Roxane mesure l'ingratitude de ce Prince sur les témoignages d'amour qu'elle lui avoit donnés. Tu m'as pu trahir si cruellement, dit-elle,

Moi, qui de ce haut rang qui me rendoit si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la prémière

Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés ;
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes !

Mithridate diminue la honte de sa défaite par ce détail éloquent des circonstances dont elle avoit été accompagnée.

Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage ;
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous mêmes, contre nous tournant nos propres armes;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste !
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

Dans la première Tragédie de M. de Crébillon, Idomenée, pour excuser l'indiscrétion de son vœu, fait une vive peinture des dangers qui le lui avoient arraché :

Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue ;
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée,
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin ?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même...

Pour appaiser les Dieux, je priai... je promis...
Non, je ne promis rien; Dieux cruels! J'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur et dicta la promesse :
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.

Dans la *Mort de César*, Antoine parle ainsi aux Romains de ce Héros.

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus !... Où suis-je ? ô Ciel ? O crime ! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; et mes sens interdits.....
Brutus ?... Son assassin... Ce monstre étoit son fils.

On sent combien ces circonstances redoublent l'horreur de l'assassinat commis par ces farouches Républicains.

La Mécanique générale de ces lieux oratoires consiste à donner, par le moyen de la définition, une idée exacte de l'objet de son discours, à en bien distribuer toutes les parties par le moyen de l'énumération, à examiner et faire valoir tous les rapports et toutes les contrariétés qui peuvent se rencontrer entre le sujet qu'on traite, et quelque autre sujet; enfin à insister sur les circonstances qui caractérisent ce sujet, et le distinguent de tout autre.

CHAPITRE IV.

Des Lieux Oratoires extérieurs.

ON les appelle extérieurs, parce que ce sont des secours que l'Orateur puise hors

de son sujet ; tels sont pour l'Orateur de la chaire, l'Ecriture-Sainte, les Conciles, l'Histoire Ecclésiastique, les Pères de l'Eglise, etc. Pour l'orateur du Barreau, les Lois, les Coutumes, les Arrêts, les Ordonnances, etc. Pour le Dissertateur, les Autorités qui peuvent appuyer son opinion. Pour tous les autres genres d'Eloquence, les lieux Oratoires extérieurs se réduisent à la seule Imitation.

De l'Imitation.

L'Imitation est l'art de faire des larcins adroits à de bons Auteurs. L'Imitation est bien différente du Plagiat : elle orne, elle embellit, elle marque de son sceau particulier tout ce qu'elle emprunte : elle se l'approprie, elle en fait sa conquête légitime. Le Plagiat n'est qu'un vol honteux.

Les bons Auteurs vous fournissent des pensées et des expressions. Si vous prenez les pensées, enrichissez-les, perfectionnez-les s'il est possible, et sur-tout produisez-les sous des expressions nouvelles et qui vous soient propres. Si vous vous accommodez des expressions, qu'elles vous servent à faire d'heureuses allusions, des applications ingénieuses, etc. Il y a encore une autre manière d'imiter plus générale que ces deux-ci, et dans laquelle il entre plus d'art. C'est lorsque l'on prend tellement le génie, le style et le caractère d'un Auteur, et que l'on se transforme, pour ainsi dire, tellement en lui, que l'imitateur et le modèle semblent n'être plus qu'un même Ecrivain,

quoiqu'on ne puisse désigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Au reste, quelque manière d'imiter que vous adoptiez, tâchez de surpasser vos modèles, de les égaler du moins: soyez original même en imitant. C'est ainsi que Despreaux a imité Horace et Juvenal.

Voici quelques exemples de la manière d'imiter.

Horace avoit dit, en parlant de la mort:

« La mort frappe également aux superbes » Palais des Rois, et aux humbles chaumiè- » res des Pauvres. »

Voyez avec quelle grace Malherbe a rendu cette pensée, comme il l'a enrichie en l'amplifiant:

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Horace avoit dit:

« L'argent, tel qu'un Roi puissant, dis- » pense toutes les faveurs; il fait trouver » une femme pourvue d'une riche dot; il » donne du crédit dans le monde, des amis, » de la naissance même, et de la beauté à » ceux qui n'en ont pas. Soyez opulent, la » douce éloquence coulera de vos lèvres, » les graces prendront soin de vous orner. »

Boileau a encore enchéri sur Horace :

Quiconque est riche, est tout ; sans sagesse il est sage ;
Il a, sans rien savoir, la science en partage ;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang :
Il est aimé des Grands, il est chéri des Belles :
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté ;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Horace avoit représenté la Terre entière soumise au pouvoir de César, excepté l'ame inflexible de Caton ; Corneille embellit la même idée dans la bouche d'Emilie, qui parle d'Auguste.

Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un Roi hors du trône, et donner ses Etats,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde :
Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir.

Chez le même Corneille, Cassiope s'offrant pour victime aux Dieux, à la place d'Andromède sa fille, emploie les tours vifs et pressés que la douleur et le danger inspirent dans Virgile à Nisus, lorsqu'il s'offre aux coups des Rutules pour sauver son cher Euryale.

Me voici, qui seule ai fait le crime,
Me voici, justes Dieux, prenez votre victime ;
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.

Corneille avoit dit, en style un peu trop négligé :

Par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats ;

Chaque

Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité
Sème dans l'Univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Persans veulent des Souverains,
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

M. de Voltaire a su donner un tour plus noble et incomparablement plus poétique au même fond d'idées.

Chaque Etat a ses loix
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs Rois, et même de leurs Prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses Souverains, mais jamais absolus:
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partageons le poids de sa grandeur suprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut soumis lui-même.

Voici encore deux morceaux, dont l'un paroît imité de l'autre. Pompée dit à Sertorius:

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les Peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'Amour.

Axiane dit à Alexandre qui est son ennemi, comme Pompée l'est de Sertorius:

Ah! Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus, dont l'éclat aigrit mon désespoir!

N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie ?

Psaume trente-sixième :

« J'ai vu l'impie élevé comme les Cèdres » du Liban ; j'ai passé, il n'étoit déjà plus ; » je l'ai cherché, je n'ai pas même trouvé » la place où il étoit. »

Racine, Tragédie d'Esther :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au Cèdre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux :
Il sembloit, à son gré, gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Le même Racine a été très-bien imité par M. de Voltaire. Voici les passages de l'un et de l'autre :

ESTHER *à Elise.*

Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puissantes ;
Il fait que tout prospère aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le Roi parut frappé.

Voltaire, dans le Poëme de la Henriade :

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.

Ces exemples suffisent pour faire voir de quelle manière on peut imiter. Quant à ceux qu'il faut imiter, ils sont assez annon-

cés par leur réputation. Il ne s'agit pas de donner ici un catalogue d'Auteurs et de Livres, encore moins d'apprécier en détail les uns et les autres. Ce seroit la matière d'un grand et difficile ouvrage. Les personnes qui ne veulent que se former le goût, ne doivent pas tout lire, et doivent même se borner d'abord aux livres excellens, afin de se mettre en état de lire ensuite les autres sans danger. Rien ne contribueroit davantage à rendre le goût flottant et incertain, que le mélange des ouvrages médiocres et des excellens, à un âge où leur différence ne se feroit pas assez sentir. Il faudroit d'abord ne lire que des Auteurs choisis, des Auteurs classiques, tels que les Bossuet, les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon, pour l'éloquence de la Chaire; les Cochin pour celle du Barreau; les Corneille, les Racine, les Crébillon, les Voltaire pour la Tragédie; les Molière, les Regnard pour la Comédie; la Henriade pour l'Epopée; Télémaque pour le genre du Roman Poétique; Rousseau pour la Poésie lyrique; La Fontaine pour la Fable; Boileau pour y trouver les préceptes, et un modèle de presque tous les genres; Madame Deshoulières pour l'Idylle Philosophique; Voltaire, Bernard, de Saint-Lambert pour les pièces fugitives.

Pour le style épistolaire, nous n'avons point de meilleur modèle que Madame de Sévigné. C'est la mère des graces et des sentimens; ses narrations sont vives, ses

tableaux animés, son enjouement noble, ses plaisanteries agréables, ses réflexions solides, son imagination variée, brillante et féconde; personne ne peint plus vivement; on voit tout ce qu'elle dit. J'avoue que je ne souscris point du tout au sentiment de quelques Censeurs, qui condamnent les fréquens témoignages de cette violente tendresse pour sa fille, qui éclate dans toutes ses lettres, et qui est exprimée par les termes les plus forts et les plus passionnés: cette tendresse pour une fille aimable est si juste, l'absence doit si naturellement la redoubler, qu'il me semble qu'on ne tarde guère à se mettre à la place de Madame de Sévigné, et à aimer Madame de Grignan presqu'autant qu'elle-même. Bien loin de blâmer ce sentiment si légitime et si naturel, j'admire au contraire cette abondance, cette prodigieuse variété de tours ingénieux dont elle se sert pour l'exprimer: dire les mêmes choses d'une façon toujours si différente, n'est-ce pas dire des choses nouvelles?

« Mon cœur, ou à droite, ou à gauche » (dit-elle à cette chère fille), est tout plein » de vous. Si vous me demandez ce que je » sens dans ce carrosse charmant, je pense » à ma chère enfant; je m'entretiens de la » tendre amitié que j'ai pour elle, de celle » qu'elle a pour moi.... de la Providence » qui nous sépare.... de la tristesse que j'en » ai... C'est sur ces séparations si terribles » que je ne suis pas soumise comme je de- » vrois; je regrette ce que je passe de ma vie

» sans vous, et j'en précipite le reste pour » vous retrouver, comme si j'avois bien du » temps à perdre

» Enfin, ma chère fille, vous ne voulez » pas que je pleure de vous voir à mille » lieues de moi : vous ne sauriez cependant » empêcher que cet ordre de la Providence » ne me soit bien dur et bien sensible : je » ne m'accoutumerai de long-temps à cet » éloignement! je ne veux point vous don- » ner un mauvais exemple, ni ébranler votre » courage par le récit de mes foiblesses, » conservez toute votre raison : jouissez de » la grandeur de votre ame pendant que je » m'aiderai, comme je pourrai, de toute la » tendresse de la mienne.

» Me voici dans un lieu, ma fille, qui » est le lieu du monde où j'ai pleuré le jour » de votre départ le plus abondamment et le » plus amérement; la pensée m'en fait encore » tressaillir..... Ma chère enfant, je n'en » puis plus ; votre souvenir me tue en mille » occasions. J'ai pensé mourir dans ce jar- » din où je vous ai vue mille fois : je ne » veux point vous dire en quel état je suis ; » vous avez une vertu sévère qui n'entre » point dans la foiblesse humaine. Il y a des » jours, des heures, des momens où je ne » suis pas la maîtresse; je suis foible, et ne » me pique point de ne l'être pas.

» Hélas ! ma chère enfant, il y a plus » d'un an que je ne vous ai vue : je sens vive- » ment cette absence, et vous, ma fille, » n'y pensez-vous point quelquefois un petit » moment ?

» Je ne vous parle point aujourd'hui de » ma tendresse ; c'est que je ne vous aime » pas.

» Adieu, mon enfant : je vous défie de » pouvoir comprendre combien je vous aime.

» Je m'en vais dans un lieu où je pen- » serai à vous sans cesse, et peut-être trop » tendrement. Il est bien difficile que je re- » voie ce lieu, ce jardin, ces allées, ce petit » pont, cette avenue, cette prairie, ce » moulin, cette petite vue, cette forêt, » sans penser à ma très-chère enfant.

» Adieu, ma chère enfant, vous dirai-je » que je vous aime ? Il me semble que c'est » une chose inutile. Vous le croyez assuré- » ment.

»Je fonds en larmes en lisant vos Lettres ; » il semble que mon cœur veuille se fendre » par la moitié, il semble que vous m'écri- » viez des injures, ou que vous soyez ma- » lade, ou qu'il vous soit arrivé quelque » accident : et c'est tout le contraire ; vous » m'aimez, ma chère enfant, et vous me le » dites d'une manière que je ne puis soute- » nir sans des larmes en abondance. Vous » continuez votre voyage sans aucune aven- » ture fâcheuse ; et lorsque j'apprends tout » cela, qui est justement tout ce qui me peut » être le plus agréable, voilà l'état où je suis. » Vous vous amusez donc à penser à moi, » vous en parlez, et vous aimez mieux m'é- » crire vos sentimens que vous n'aimez à » me les dire : de quelque façon qu'ils me » viennent, ils sont reçus avec une ten-

» dresse et une sensibilité qui n'est comprise
» que de ceux qui savent aimer comme je
» fais. Vous me faites sentir pour vous tout
» ce qu'il est possible de sentir de tendresse :
» mais si vous songez à moi, ma chère en-
» fant, soyez assurée aussi que je pense con-
» tinuellement à vous ; c'est ce que les dévots
» appellent une pensée habituelle ; c'est ce
» qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on fai-
» soit son devoir. . . .

» Adieu, ma chère enfant, l'unique pas-
» sion de mon cœur, le plaisir et la douleur
» de ma vie : aimez-moi toujours ; c'est la
» seule chose qui peut me donner de la con-
» solation.

» Vous comprenez bien, ma belle, que
» de la manière dont vous m'écrivez, il faut
» que je pleure en lisant vos Lettres. Joi-
» gnez à la tendresse et à l'inclination natu-
» relle que j'ai pour votre personne, la
» petite circonstance d'être persuadée que
» vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes
» sentimens. Méchante, pourquoi me ca-
» chez-vous quelquefois de si précieux tré-
» sors ? Vous avez peur que je ne meure de
» joie, mais ne craignez-vous point aussi
» que je ne meure du déplaisir de croire
» voir le contraire ? ... Ah ! mon enfant,
» que je voudrois bien vous voir un peu,
» vous entendre, vous embrasser, vous voir
» passer, si c'est trop que le reste ! Hé bien !
» par exemple, voilà de ces pensées aux-
» quelles je ne résiste pas ; je sens qu'il
» m'ennuie de ne vous pas avoir ; cette sé-

» paration me fait une douleur au cœur et
» à l'ame, que je sens comme un mal du
» corps.

» Je vous écris au bout de cette allée som-
» bre que vous aimez, assise sur ce siége
» de mousse, où je vous ai vue quelquefois
» couchée; mais, mon Dieu! où ne vous
» ai-je point vue ici, et de quelle façon tou-
» tes ces pensées me traversent-elles le cœur!
» Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni
» dans la maison, ni dans l'Eglise, ni dans
» le pays, ni dans le jardin, où je ne vous
» aie vue; il n'y en a point qui ne me fasse
» souvenir de quelque chose: de quelque
» manière que ce soit, je vous vois, vous
» m'êtes présente, je pense et repense à
» tout; ma tête et mon esprit se creusent;
» mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher;
» cette chère enfant, que j'aime avec tant
» de passion, est à deux cents lieues de moi,
» je ne l'ai plus: sur cela je pleure sans pou-
» voir m'en empêcher. Voilà qui est bien
» foible; mais pour moi je ne sais point
» être forte contre une tendresse si juste
» et si naturelle. . . . Je vous prie de
» ne point parler de mes foiblesses; mais
» vous devez les aimer, et respecter mes
» larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur
» tout à vous. . . . Adieu, ma chère petite,
» voilà tout ce que vous aurez de Livry. Si
» j'avois eu la force de ne vous y point
» écrire, et de faire un sacrifice à Dieu de
» tout ce que j'y ai senti, cela vaudroit
» mieux que toutes les pénitences du monde:

» mais au lieu d'en faire un bon usage, j'ai » cherché de la consolation à vous en parler. » Ah ! ma fille, que cela est foible et » misérable !

» Ma fille, aimez-moi donc toujours ; » c'est ma vie, c'est mon ame que votre » amitié ; je vous le disois l'autre jour, elle » fait toute ma joie et toutes mes douleurs. » Je vous avoue que le reste de ma vie est » couvert d'ombre et de tristesse ; quand je » songe que je la passerai si souvent éloignée » de vous. »

Je ne conçois point du tout la délicatesse de ceux qui peuvent trouver fade de semblables répétitions.

J'ai pris plaisir à accumuler toutes ces formules de sentiment, pour faire voir en combien de diverses manières une Plume éloquente peut tourner agréablement une même chose ; combien le sentiment est fécond quand il est vrai ; sous combien de formes il sait se reproduire.

Les Lettres Péruviennes (un des plus jolis ouvrages que l'imagination d'une femme ait produits) sont des modèles parfaits de la naïveté la plus ingénieuse, et de cet art singulier que nous venons d'admirer dans Madame de Sévigné, de peindre le sentiment avec la vivacité la plus capable de l'inspirer.

Voilà ces lieux Oratoires dont quelques Rhéteurs font tant de bruit ; et dans lesquels ils font consister toute l'éloquence ; au lieu que ses véritables sources sont l'esprit, le goût, et la connoissance du cœur humain.

Il faut cependant considérer qu'il y a des ouvrages dont l'éloquence particulière doit nécessairement être puisée dans de certaines sources ; un sermon où on ne mettroit en œuvre ni l'Ecriture, ni la Tradition, et dans lequel on substitueroit des traits purement moraux aux vérités évangéliques, ne seroit pas un bon ouvrage dans son espèce ; non plus qu'un Plaidoyer dont les principes et les raisonnemens n'auroient d'autre source qu'une imagination systématique, rebelle à l'autorité des Loix.

Les dissertations sont encore un genre d'ouvrage asservi aux autorités ; il faut donc faire un choix judicieux des plus respectables, ne les point trop accumuler, les placer à propos, les présenter dans le jour le plus favorable à l'opinion qu'on veut faire valoir.

A l'égard de l'imitation, il y a une règle générale à observer, c'est de n'entreprendre jamais de composer, sans avoir bien nourri, bien pénétré son ame de la lecture des meilleurs Auteurs, et sans avoir allumé son feu au flambeau de leur génie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la Disposition.

CE n'est point assez d'avoir, par le secours de l'invention, trouvé des raisons solides et convaincantes ; la force et la beauté du discours consistent moins dans ces raisons, que dans un certain arrangement juste, naturel et régulier de toutes les parties qui le composent. La confusion est plus insupportable dans un discours que par-tout ailleurs. Quelque belles, quelque vives que soient vos pensées, si elles n'ont cette proportion et cette symétrie que demande et qu'inspire la nature, il n'en résultera qu'un chaos rebutant, qu'une masse informe, faite pour choquer et pour déplaire. Il en est d'un discours, comme d'un ouvrage d'architecture ; les raisons, les argumens en sont les matériaux ; il ne suffit pas de les assembler, il faut les placer, et les mettre en œuvre. C'est l'éloquente construction des matériaux qui forme le bel Edifice ; c'est la disposition bien ménagée de toutes les parties de l'Oraison, qui forme le beau discours.

Ces parties d'oraison sont l'Exorde qui renferme la proposition, ensuite la Narration ; la Confirmation qui renferme la réfutation ; enfin, la Péroraison ou conclusion.

C'est la nature elle-même qui a tracé ce plan ; l'art ne fait que lui prêter son secours.

L'ordre naturel demande, 1.° que l'Orateur commence à gagner la bienveillance et l'attention de ses Auditeurs par un exorde qui leur donne une haute ou agréable idée de son sujet et de sa personne même; 2.° qu'il expose ce sujet d'une manière claire, ornée et intéressante; 3.° qu'il confirme par de solides preuves tout ce qu'il a avancé; qu'il réfute tous les argumens qu'on peut lui opposer; qu'il éclaircisse les difficultés principales qu'on lui peut faire; 4.° qu'il accumule sur la fin les figures les plus pathétiques, si son but est de toucher, ou qu'il rassemble avec vivacité tous ses moyens dans une courte récapitulation, pour entraîner l'esprit de ses Juges, si son objet est de persuader.

Cette distribution des parties d'Oraison regarde plus particuliérement, comme on voit, les ouvrages du Barreau, que toute autre espece d'ouvrages. On sent bien en effet que dans un Poëme épique, par exemple, ou dans un Poëme Dramatique, il n'est question ni de confirmation, ni de péroraison; cependant les détails de ces sortes d'ouvrages nous fourniront indifféremment des exemples de toutes les parties d'oraison. Voyons quels sont les devoirs de l'Exorde.

CHAPITRE II.

De l'Exorde.

L'EXORDE est au discours oratoire, ce que la tête est au corps humain; c'est ce

qu'il y a de plus apparent et de plus sensible ; c'est ce que l'Auditeur écoute le plus attentivement ; c'est ce qui le rebute ou qui le rend propice. Souvent, si un exorde est bon, il aveugle l'Auditeur sur les défauts du reste de l'ouvrage ; s'il est mauvais, il entraîne tout l'ouvrage dans sa disgrace, quelque bon que cet ouvrage puisse être d'ailleurs, tant est grande la force des premières impressions, tant est irrévocable le premier jugement que l'esprit humain a porté.

L'exorde en général dont être simple et modeste ; c'est en prenant d'abord un ton soumis et respectueux, que l'Orateur peut s'insinuer par degrés dans les esprits, et s'en rendre ensuite le maître. Un Orateur impétueux, qui débute par des foudres et des éclairs, soulève contre lui l'Auditeur indigné. On ne gagne rien par la violence. Les hommes s'intéressent en général pour la timide foiblesse, qui semble implorer leur appui, et reconnoître en eux une supériorité qui les flatte. Un Orateur qui se présente d'un air modeste et timide est donc bien plus favorablement écouté, que celui qui se présente d'un air assuré et triomphant.

Après la mort d'Achille Ajax prétendit que les armes de ce héros lui étoient dues. Ulysse entra en concurrence avec lui. L'un et l'autre expose ses prétentions en présence des Princes confédérés. Ajax, Guerrier vaillant, mais mauvais Orateur, dit tout ce qu'il faut précisément pour indisposer

l'esprit de ses Juges : il s'emporte, il éclate, il semble leur reprocher les services qu'il leur a rendus, et leur injustice et leur ingratitude.

« Grands Dieux ! s'écrie-t-il, c'est à la » vue de la flotte que nous plaidons, et c'est » un Ulysse qu'on ose mettre en parallèle » avec moi ! Mais ce lâche a-t-il pu tenir » devant Hector, lorsque ce fier Troyen » portoit le feu dans nos vaisseaux ? C'est » moi qui arrêtai ce terrible ennemi, et qui » le repoussai ; c'est à moi qu'on doit la con- » servation de la flotte. » Ce brusque emportement convient fort au caractère violent et furieux d'un soldat farouche, tel qu'Ajax ; mais il étoit bien peu propre assurément à lui rendre ses Juges favorables.

Ulysse n'étoit pas à beaucoup près aussi hardi ni aussi courageux ; mais c'étoit le plus rusé et le plus éloquent de tous les Grecs : il prend d'abord le ton le plus modéré, et les manières les plus engageantes. Il fait paroître un respect infini pour ses Juges, un dévouement entier à la cause commune et une extrême affliction de la perte que les Grecs viennent de faire.

« Illustres Grecs, dit-il, si vos vœux et » les miens eussent été exaucés, ces armes » ne seroient point la matière d'une si triste » contestation ; vous les posséderiez encore, » cher Achille, et nous jouirions du bon- » heur de vous posséder vous-même. Mais » puisqu'un sort fatal nous enlève ce Héros » (poursuit-il en faisant semblant d'essuyer

» ses larmes), qui peut, à juste titre, pré-
» tendre aux armes du grand Achille, que
» celui qui a procuré aux Grecs cet invin-
» cible Guerrier ? »

La comparaison de ces deux exemples fait connoître en quoi consiste l'artifice de l'exorde. Mais cette modération, ce sang froid, ces mouvemens si doux et si adroitement concertés, ne conviennent pas à toutes sortes de sujets. Il est des conjonctures où un mouvement éclatant et impétueux produit un très-bon effet.

Il y a donc deux sortes d'Exorde, le brusque et le tempéré. Le brusque est fait pour les passions véhémentes et pour les grands événemens, L'Orateur agité de pensées tumultueuses éclate tout-à-coup, et saisi ses Auditeurs par un enthousiasme violent et imprévu.

EXEMPLE.

Exorde de la première Catilinaire de Ciceron.

« Jusqu'à quand enfin Catilina, abuse-
» ras-tu de notre patience ? jusqu'à quand
» ta hardiesse effrénée et furieuse bravera-
« t-elle notre juste ressentiment ? Quoi ! ni
» la garde qui veille à la sûreté publique,
» ni la crainte du peuple, ni ton arrêt déjà
» prononcé dans le cœur de tous les gens
» de bien, ni le respect dû à ce lieu sacré,
» ni l'aspect de ces augustes Sénateurs,
» n'ont pu ébranler ton insolente audace !
» Ne vois-tu pas que tes complots perfides
» sont dévoilés ; que la conjuration est dé-
» couverte ; qu'aucun de nous n'ignore ce

» que tu as fait cette nuit et la nuit précé-
» dente ; à quelle coupable assemblée tu as
» présidé ; quelles résolutions plus coupa-
» bles encore y ont été prises ? O temps ! ô
» mœurs ! Le Sénat le sait, le Consul le
» voit, et ce traître respire ! Que dis-je ? il
» respire ! il met dans le Sénat un pied té-
» méraire ; il prend part aux délibérations
» de ce Corps vénérable ; il jette sur chacun
» de nous des regards sanguinaires ; il mar-
» que de l'œil la place où il veut enfoncer
» le poignard ! »

Dans l'Oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Aiguillon :

« Qu'attendez-vous de moi, Messieurs ?
» et quel doit être aujourd'hui mon minis-
» tère ? Je ne viens ni déguiser les foibles-
» ses, ni flatter les grandeurs humaines,
» ni donner à de fausses vertus de fausses
» louanges. Malheur à moi, si j'interrom-
» pois les sacrés mystères pour faire un éloge
» profane, si je mêlois l'esprit du monde à
» une cérémonie de Religion, et si j'attri-
» buois à la force ou à la prudence de la
» chair, ce qui n'est dû qu'à la grace de
» Jesus-Christ. »

Dans la Tragédie d'Alzire, Zamore souffle ainsi l'esprit de vengeance dans le cœur des Américains.

Amis de qui l'audace aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, et croît dans l'infortune,
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Guzman sa détestable vie,

Sans punir, sans trouver cet insolent Vainqueur,
Sans venger mon pays qu'à perdu sa fureur ?
Dieux impuissans ! Dieux vains de nos vastes contrées;
A des Dieux ennemis vous les avez livrées !
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.

ZOPIRE *à Omar, dans Mahomet.*

Eh bien ! après six ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie;
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos Dieux, déserteur de nos loix,
Persécuteur nouveau de cette Cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?

Dans la Tragédie d'Athalie, Joab apostrophe ainsi Mathan :

Où suis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prêtre ?
Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou, qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Exorde du discours de Moloch, dans le Paradis perdu de Milton.

« Armons-nous, déclarons la guerre; » prenons le parti d'agir à force ouverte; » n'employons ni ruse, ni stratagème : c'est » la ressource des lâches. »

Cette espèce d'exorde ne doit être employée qu'avec beaucoup de ménagement, et le plus rarement qu'il est possible : il est à craindre que la suite du discours ne réponde pas à un mouvement si violent;

d'ailleurs, tant de véhémence n'est pas toujours du goût de l'Auditeur.

L'exorde tempéré est d'un usage beaucoup plus universel; en voici des exemples.

Dans l'Oraison funèbre de la Reine de la Grande-Bretagne :

« Celui qui règne dans les Cieux, et de » qui relèvent tous les Empires, à qui seul » appartient la gloire, la majesté et l'indé- » pendance, est aussi le seul qui se glorifie » de faire la loi aux Rois, et de leur don- » ner, quand il lui plaît, de grandes et de » terribles leçons. Soit qu'il élève les Trô- » nes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il com- » munique sa puissance aux Princes, soit » qu'il la retire à lui-même, et ne leur » laisse que leur propre foiblesse, il leur » apprend leurs devoirs d'une manière sou- » veraine et digne de lui. »

Combien cet exorde est imposant dans sa noble tranquillité !

Idomenée commence ainsi l'histoire de ses malheurs, en s'adressant à Mentor et à Télémaque.

« J'avoue que je ne connoissois point en- » core assez l'art de régner, quand je revins » en Crète après le siége de Troye. Vous » savez, chers amis, les malheurs qui » m'ont privé de régner dans cette grande » Ile, puisque vous m'assurez que vous y » avez été depuis que j'en suis parti. Encore » trop heureux, si les coups les plus cruels » de la fortune ont servi à m'instruire et à » me rendre plus modéré ! »

Combien le ton de cet exorde est doux et intéressant, combien il dispose à pardonner les fautes qu'on y avoue !

Exorde du discours de Mithridate à ses Fils.

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste enfin qu'à vous les déclarer.

D'Oreste à Pyrrhus, Tragédie d'Andromaque.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troye.
Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous :
Et vous avez montré par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.

On sent combien cet exorde est adroit et prévenant.

De Fatime à Zaïre.

Je ne m'attendois pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes ;
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devoit guider nos pas.

La douceur de ce début est propre à disposer Zaïre à la confidence que Fatime lui demande.

De Brutus aux Sénateurs assemblés.

Destructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus et vos loix,

Enfin notre ennemi commence à nous connoître.
Ce superbe Toscan, qui ne parloit qu'en Maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre de son Camp les rivages du Tibre,
Respecte le Sénat, et craint un peuple libre.

Ce début respire la fierté Romaine, sans avoir la brusque vivacité que nous avons remarquée dans l'exorde de Cicéron contre Catilina.

De l'Ambassadeur Toscan aux mêmes Sénateurs.

Consuls, et vous, Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces Héros dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire ;
Témoins de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus !

On sent assez quelle différence il y a entre cette seconde espèce d'exorde et la première ; autant l'une est brusque et violente, autant l'autre est douce et modérée : cette dernière est très-propre à rendre l'Auditeur favorable. L'Aréopage l'avoit défendue, tant il en craignoit les dangereuses douceurs.

Racine, dans sa comédie des Plaideurs, a tourné en ridicule les complimens que les Avocats faisoient autrefois à leurs Juges et à leurs Adversaires dans leurs exordes.

L'Intimé commence ainsi son Plaidoyer burlesque.

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les Mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasard,
Je veux dire, la Brigue et l'Eloquence. Car,

D'un côté le crédit du défunt * m'épouvante,
Et de l'autre côté l'Eloquence éclatante
De Maître Petit-Jean m'éblouit. . . . .
. . . . . .
. . . . . Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite Eloquence
Et le susdit crédit ; ce néanmoins, Messieurs,
L'encre de vos bontés nous rassure d'ailleurs :
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie,
Oui devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni. . . .
Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans les Sermons et dans les Plaidoyers, la proposition se trouve toujours renfermée dans l'exorde, c'est-à-dire, que l'exorde contient toujours un tableau abrégé du sujet qui doit être traité dans le corps du discours.

On peut remarquer en passant, que le Poëme Epique a une espèce d'exorde qui lui est particulière. Cet exorde, outre la proposition, renferme encore une invocation ; dans cet ordre :

La proposition précède l'invocation, et l'invocation précède l'exorde proprement dit, ou l'entrée en matière. Un exemple rendra la chose plus sensible.

Exorde de la Henriade.

PROPOSITION.

Je chante ce Héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance ;
Qui, par le malheur même, apprit à gouverner ;
Persécuté long-temps, sut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses Sujets le Vainqueur et le Père.

* Chapon.

INVOCATION.

Je t'implore aujourd'hui, sévère Vérité;
Répands sur mes Ecrits ta force et ta clarté;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre;
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes;
Viens, parle, et s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut, à tes fiers accens, mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna sa tête altière;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

Entrée en matière, ou Exorde proprement dit.

Valois régnoit encore, et ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes:
Ses esprits languissoient par la crainte abattus,
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnoit plus.

On peut regarder les premiers Actes des pièces dramatiques comme leur exorde, puisqu'ils contiennent toujours une exposition du sujet, et une idée des mouvemens qui se préparent.

CHAPITRE III.

De la Narration.

LE talent de narrer est peut-être le plus agréable de tous les talens; mais aussi c'est le plus rare; quoique tout le monde croie

le posséder, et se mêle de l'exercer. Les hommes n'écoutent volontiers que ce qui les amuse, ou ce qui les intéresse. Et il ne suffit pas pour cela que les choses par elles-mêmes méritent d'être écoutées ; il faut encore qu'elles soient exprimées d'une manière amusante et intéressante. Voilà la grande difficulté.

Le style de la narration doit varier selon les différens sujets sur lesquels elle s'exerce ; une Fable de la Fontaine, et un récit de Tragédie ne sont pas écrits du même style. Une vivacité rapide, enjouée ; des épisodes agréables et peu nombreux ; une naïveté, une finesse charmante, voilà ce qui nous attache dans La Fontaine : un style pompeux, harmonieux, plein d'images tendres, touchantes ou sublimes ; voilà ce qui nous enchante dans les récits de Racine et de M. de Voltaire. Le style d'un récit tragique doit être le même que celui du Poëme Epique, parce qu'il est également question, dans l'un et dans l'autre, de peindre avec des couleurs fortes un grand événement, soit heureux, soit malheureux. Voilà pourquoi les récits de Mithridate, d'Iphigénie, de Phèdre, de Marianne, de Mérope, d'Oreste, sont écrits comme la Henriade. Des Censeurs peu éclairés ont blâmé l'éloquence épique de ces récits ; leur raison est, que le style de la Tragédie doit être différent de celui du Poëme épique. Sans doute, lorsque la Tragédie représente les passions en mouvement, elle doit leur faire parler le

langage qui leur est propre ; mais lorsqu'elle raconte les effets produits par le mouvement des passions, comme alors elle fait les fonctions de l'épopée, elle doit en emprunter le style. Cette raison me paroît palpable, et elle est d'une si grande étendue, que dans presque tous les ouvrages, soit en vers, soit en prose, les récits des grands événemens sont écrits en style épique, comme les exemples suivans le font voir.

Dans la Fable des Coqs, on trouve ce petit tableau épique.

Amour ! tu perdis Troye : et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.

Dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« Cent pièces de canon tonnèrent sur elle » à son arrivée, et la maison où elle entra » fut percée de leurs coups. Qu'elle eut » d'assurance dans cet effroyable péril ! Mais » qu'elle eut de clémence pour l'Auteur d'un » si noir attentat ! On l'amena prisonnier » peu de temps après ; elle lui pardonna son » crime, le livrant pour tout supplice à sa » conscience, et à la honte d'avoir entre- » pris sur la vie d'une Princesse si bonne » et si généreuse ; tant elle étoit au-dessus » de la vengeance aussi bien que de la » crainte ! Mais ne la verrons-nous jamais » auprès du Roi, qui souhaite si ardem- » ment son retour ? Elle brûle du même » désir, et déjà je la vois paroître dans un nouvel

» nouvel appareil. Elle marche comme un » Général à la tête d'une armée royale ; elle » assiége et prend d'assaut, en passant, une » place considérable ; elle triomphe, elle » pardonne, tout semble prospérer par sa » présence ; les rebelles étoient consternés.... Mais le terme fatal approchoit : » la Reine tomba en langueur, et tout » l'Etat languit avec elle ; elle se retire à » Excester ; bientôt elle est obligée de sortir » du Royaume. Elle part des ports d'Angleterre, à la vue des vaisseaux des rebelles qui la poursuivoient de si près, » qu'elle entendoit presque tous leurs cris » et toutes leurs menaces insolentes. Voyage » bien différent de celui qu'elle avoit fait » sur la même mer, lorsque venant prendre » possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les » ondes se courber sous elle, et soumettre » toutes leurs vagues à la Dominatrice des » mers ! Maintenant chassée, poursuivie » par ses ennemis implacables qui avoient » eu l'audace de lui faire son procès, tantôt » sauvée, tantôt presque prise, changeant » de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant » pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents, » ni assez de voiles pour favoriser sa fuite » précipitée. »

Dans l'Oraison funèbre du grand Condé :

« A l'heure marquée, il fallut réveiller » d'un profond sommeil cet autre Alexandre. » Le voyez-vous comme il vole, ou à la

» victoire, ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut
» porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit
» animé, on le vit presque en même temps
» pousser l'aile droite des ennemis, soute-
» nir la nôtre ébranlée, rallier les François
» à demi-vaincus, mettre en fuite l'Espa-
» gnol victorieux, porter par-tout la ter-
» reur, et étonner de ses regards étincelans
» ceux qui échappoient à ses coups. Restoit
» cette redoutable Infanterie de l'Armée
» d'Espagne, dont les gros bataillons serrés,
» semblables à autant de tours, mais à des
» tours qui sauroient réparer leurs brèches,
» demeuroient inébranlables au milieu de
» tout le reste en déroute, et lançoient des
» feux de toutes parts. Mais enfin il faut
» céder. C'est en vain qu'à travers des
» bois, avec sa Cavalerie toute fraîche,
» Bek précipite sa marche pour tomber sur
» nos soldats épuisés. Le Prince l'a pré-
» venu : les bataillons enfoncés demandent
» quartier ; mais la victoire va devenir plus
» terrible pour le Duc d'Enghien, que le
» combat. Pendant qu'avec un air assuré il
» s'avance pour recevoir la parole de ces
» braves gens, ceux-ci toujours en garde
» craignent la surprise de quelque nouvelle
» attaque. Leur effroyable décharge met les
» nôtres en furie : on ne voit plus que car-
» nage ; le sang enivre le soldat : mais le
» grand Prince, qui ne put voir égorger ces
» lions comme de timides brebis, calma les
» courages émus, et joignit au plaisir de
» vaincre celui de pardonner. Quel fut alors

» l'étonnement de ces vieilles troupes et de
» leurs braves Officiers, lorsqu'ils virent
» qu'il n'y avoit plus de salut pour eux
» qu'entre les bras du vainqueur ? De quels
» yeux regardèrent-ils le jeune Prince, dont
» la victoire avoit relevé la haute conte-
» nance, à qui la clémence ajoutoit de
» nouvelles graces ? Qu'il eût encore volon-
» tiers sauvé la vie au brave Comte de
» Fontaines ! Mais il se trouva par terre
» parmi ces milliers de morts, dont l'Es-
» pagne sent encore la perte. Elle ne savoit
» pas que le Prince, qui lui fit perdre tant
» de ses vieux Régimens à la journée de
» Rocroy, en devoit achever les restes dans
» les plaines de Lens. Ainsi la première
» victoire fut le gage de beaucoup d'autres.
» Le Prince fléchit le genou, et dans le
» champ de bataille il rend au Dieu des
» armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là
» on célébra Rocroy délivré, les menaces
» d'un redoutable ennemi tournées à sa
» honte, la Régence affermie, la France
» en repos, et un règne qui devoit être si
» beau, commencé par un si heureux pré-
» sage. L'armée commença l'action de grace;
» toute la France suivit; on y élevoit jus-
» qu'au Ciel le coup d'essai du Duc d'En-
» ghien. C'en seroit assez pour illustrer une
» autre vie que la sienne; mais pour lui,
» c'est le premier pas de sa course. »

Dans Télémaque :

« Eléante devoit épouser la jeune Pholoë,
» fille du fleuve Liris; elle avoit été pro-

» par son père à celui qui la délivreroit d'un
» serpent ailé qui étoit né sur le bord du
» fleuve, qui devoit la dévorer dans peu de
» jours, suivant la prédiction d'un Oracle.
» Ce jeune homme, par un excès d'amour,
» se dévoua pour tuer le monstre : il réus-
» sit ; mais il ne put goûter les fruits de sa
» victoire : et pendant que Pholoë, se pré-
» parant à un doux hyménée, attendoit
» impatiemment Cléante, elle apprit qu'il
» avoit suivi Adraste dans les combats, et
» que la Parque avoit tranché cruellement
» ses jours : elle remplit de ses gémissemens
» les bois et les montagnes qui sont auprès
» du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes ;
» elle arracha ses beaux cheveux ; elle ou-
» blia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit
» accoutumé de cueillir, et accusa le Ciel
» d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleu-
» rer nuit et jour, les Dieux touchés de ses
» regrets, et pressés par les prières du
» Fleuve, mirent fin à sa douleur : à force
» de verser des larmes, elle fut tout-à-coup
» changée en Fontaine, qui, coulant dans
» le sein du Fleuve, va joindre ses eaux à
» celles du Dieu son père : mais l'eau de
» cette Fontaine est encore amère ; l'herbe
» du rivage ne fleurit jamais, et sur ses
» tristes bords, on ne trouve d'autre om-
» brage que celui des Cyprès. »

Dans l'Oraison funèbre de M. de Bellièvre, par M. Patru :

« Pompone passe dans la Grande-Bre-
» tagne, où, pendant tout le temps que,

» dura cette Ambassade, il se rendit si ad-
» mirable aux yeux de toute la Cour et de
» tout le peuple d'Angleterre, qu'en effet
» ce Héros ne leur étoit guère moins cher
» qu'à la France. Cette présence si agréable,
» cet air si doux, sa conversation toute ga-
» lante lui gagna bientôt tous les cœurs,
» mais sur-tout le cœur du Roi : et ce ne
» fut pas sans une secrète conduite de la
» Providence qu'il se trouva dans ces lieux
» au point fatal qu'on alloit immoler à
» l'Idole de l'hérésie tant de milliers de vic-
» times innocentes ; car il fut à peine arrivé
» à Londres, qu'on renouvela les sanglans
» Edits de la Reine Elisabeth, et de ce
» Prince malheureux qui fut le premier
» déserteur de la piété et de la foi de ses
» pères. Une vapeur noire sortie de l'abyme
» avoit empoisonné les esprits; jamais danger
» ne fut plus proche ni plus affreux : déjà le
» glaive est levé, les ouailles saintes du vrai
» pasteur tremblent. Ames fidèles! consolez-
» vous; l'Ange du Seigneur est à vos portes;
» voilà l'Enfer désarmé, l'appareil de ce
» sacrifice d'abomination est par terre : l'é-
» loquence de Pompone, ses prières, ses
» ardentes sollicitations ont enfin ému les
» entrailles du Monarque, vaincu la haine
» des Peuples, et confondu l'orgueil et la
» rage des Démons. La nouvelle d'un évé-
» nement si inopiné passa bientôt dans tous
» les climats du monde chrétien. L'Eglise
» qui voit ses Enfans heureusement déli-
» vrés, adore le doigt de Dieu dans ce

» grand succès, et bénit en même temps
» la sage main qui fut l'organe des misé-
» ricordes et de la puissance du Ciel. »

Tous ces récits sont vraiment épiques, et il ne serviroit de rien d'objecter que le style d'une Oraison funèbre doit être différent de celui de l'Epopée ; il doit être le même, lorsqu'il est question du récit héroïque.

Je ne vois que l'Histoire, qui, dans le récit des événemens les plus importans et les plus glorieux, ne s'élève guère jusqu'à la sublimité du Poëme épique ; mais c'est par une raison particulière ; c'est parce que la simplicité étant la marque la plus sensible de la vérité, est aussi la seule éloquence qui convienne à l'Histoire. Les tours brillans, les images sublimes, les figures hardies, les grands traits d'éloquence, si nécessaires à l'Orateur, seroient suspects chez l'Historien, auquel on ne doit pourtant pas les interdire, mais qui doit les employer avec plus de sobriété.

Les récits des Plaidoyers et des Factums sont en général les moins susceptibles d'ornemens, tout épisode en doit être banni, parce qu'il faut toujours courir d'un pas rapide à l'événement ; le style pompeux a peine à y trouver place, parce qu'il est rare que les événemens soient d'une assez grande importance pour permettre tant de sublimité. Il n'est question pour l'ordinaire que de présenter avec netteté, avec précision, et dans un jour favorable à sa cause, les faits qui

doivent être l'objet d'une discussion judiciaire. L'art consiste à retrancher tout détail inutile, à affoiblir l'impression des faits qui pourroient paroître peu avantageux à la cause qu'on défend, à laisser entrevoir toute la force des raisons qu'on se propose de faire valoir, sur-tout à donner à tous ces faits les couleurs de la vraisemblance, et le ton de la vérité ; ce qui sera fort aisé, si on observe en effet de ne s'attacher qu'au vrai, premier devoir de l'honnête homme.

Pour tous les récits qui ne sont, ni épiques, ni judiciaires, ni écrits par des Historiens, nous n'avons pas de meilleur modèle à proposer que madame de Sévigné, qui, avec sa simplicité charmante, savoit mettre un intérêt infini dans tout ce qu'elle contoit. Quelle vivacité ! quel feu dans cette relation de la mort du malheureux Vatel, Maître d'Hôtel de M. le Prince !

« Le Roi arriva le jeudi au soir à Chan-
» tilly : la promenade, la collation dans un
» lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à
» souhait. On soupa ; il y eut quelques
» tables où le rôti manqua, à cause de plu-
» sieurs dîners, à quoi l'on ne s'étoit pas
» attendu : cela saisit Vatel ; il dit plusieurs
» fois : Je suis perdu d'honneur, voici un
» affront que je ne supporterai pas. Il dit
» à Gourville : la tête me tourne, il y a
» douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi
» à donner des ordres. Gourville le soulagea
» en ce qu'il put. Le rôti qui avoit man-
» qué, non pas à la table du Roi, mais

» aux vingt-cinquièmes, lui revenoit tou-
» jours à la tête ; Gourville le dit à M. le
» Prince. M. le Prince alla jusque dans sa
» chambre, et lui dit : Vatel, tout va bien,
» rien n'étoit si beau que le souper du Roi.
» Il répondit : Monseigneur, votre bonté
» m'achève ; je sais que le rôti a manqué
» à deux tables. Point du tout, dit M. le
» Prince, ne vous fâchez pas, tout va bien.
» La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit
» pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit
» seize mille francs. A quatre heures du
» matin Vatel s'en va par-tout, il trouve
» tout endormi ; il rencontre un petit Pour-
» voyeur qui lui apportoit seulement deux
» charges de marée. Il lui demanda, est-ce
» là tout ? Il lui dit : Oui, Monsieur. Il ne
» savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous
» les ports de mer. Vatel attend quelque
» temps ; les autres Pourvoyeurs ne vinrent
» point : sa tête s'échauffoit ; il crut qu'il
» n'auroit point d'autre marée, il trouva
» Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne
» survivrai point à cet affront-ci. Gourville
» se moqua de lui : Vatel monte à sa cham-
» bre, met son épée contre la porte, et se
» la passe au travers du cœur ; mais ce ne
» fut qu'au troisième coup, car il s'en
» donna deux qui n'étoient pas mortels ; il
» tombe mort. La marée cependant arrive
» de tous côtés : on cherche Vatel pour la
» distribuer ; on va à sa chambre, on heurte,
» on enfonce la porte, on le trouve noyé
» dans son sang ; on court le dire à M. le

» Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc » pleura ; c'étoit sur Vatel que tournoit tout » son voyage de Bourgogne. M. le Prince » le dit au Roi fort tristement. On dit que » c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa » manière. On le loua fort, on le loua et » l'on blâma son courage. Le Roi dit qu'il » y avoit cinq ans, qu'il retardoit de venir » à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'ex- » cès de cet embarras. Il dit à M. le Prince » qu'il ne devoit avoir que deux tables, et » ne point se charger de tout : il jura qu'il » ne souffriroit plus que M. le Prince en » usât ainsi ; mais c'étoit trop tard pour le » pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha » de réparer la perte de Vatel ; on dîna » très-bien, on fit collation, on soupa, on » se promena, on joua, on fut à la chasse : » tout étoit parfumé de jonquilles, tout » étoit enchanté. Hier, qui étoit samedi, » on fit encore de même ; et le soir le Roi » alla à Liancourt, où il avoit commandé » medianoche. »

Dans une autre lettre à madame de Grignan.

« Avant hier, à trois heures après minuit, » j'entendis crier au voleur, au feu : à ces » cris si près de moi et si redoublés, je ne » doutai point que ce ne fût ici ; je crus » même entendre qu'on parloit de ma petite- » fille, je ne doutai point qu'elle ne fût » brûlée. Je me levai dans cette crainte » sans lumière, avec un tremblement qui » m'empêcha quasi de me soutenir ; je cours

» dans son appartement, qui est le vôtre,
» je trouvai tout dans une grande tranquil-
» lité ; mais je vis la maison de Guitaut
» toute en feu, les flammes passoient par-
» dessus la maison de M. de Vauvineux ;
» on voyoit dans nos cours, et sur-tout
» chez M. de Guitaut, une clarté qui fai-
» soit horreur ; c'étoit des cris, c'étoit une
» confusion, c'étoit des bruits épouvantables
» de poutres et de solives qui tomboient. Je
» fis ouvrir ma porte ; j'envoyai mes gens
» au secours. M. de Guitaut m'envoya une
» cassette de ce qu'il avoit de plus précieux ;
» je la mis dans mon cabinet, et puis je
» voulus aller dans la rue bayer comme les
» autres : j'y trouvai monsieur et madame
» de Guitaut, quasi nus ; madame de Vau-
» vineux, l'Ambassadeur de Venise, tous
» ses gens, la petite Vauvineux qu'on por-
» toit toute endormie chez l'Ambassadeur ;
» plusieurs meubles et vaisselle d'argent
» qu'on sauvoit chez lui. Madame de Vau-
» vineux faisoit démeubler : pour moi j'étois
» comme dans une île ; mais j'avois grand'-
» pitié de mes pauvres voisins. Madame
» Gueston et son frère donnoient de bons
» conseils. Nous étions tous dans la cons-
» ternation ; le feu étoit si allumé qu'on
» n'osoit en approcher, et l'on n'espéroit la
» fin de cet embrasement qu'avec la fin de
» la fin de la maison de ce pauvre Guitaut.
» Il faisoit pitié ; il vouloit aller sauver sa
» mère qui brûloit au troisième étage ; sa
» femme s'attachoit à lui et le retenoit avec

» violence ; il étoit entre la douleur de ne
» pas secourir sa mère, et la crainte de
» blesser sa femme, grosse de cinq mois ;
» enfin il me pria de tenir sa femme, je le
» fis, il trouva que sa mère avoit passé au
» travers de la flamme, et qu'elle s'étoit
» sauvée : il voulut aller retirer quelques
» papiers, il ne put approcher du lieu où
» ils étoient ; enfin il revint à nous dans
» cette rue où j'avois fait asseoir sa femme.
» Des Capucins pleins de charité et d'adresse
» travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le
» feu : on jeta de l'eau sur le reste de l'em-
» brasement, et enfin le combat finit faute
» de combattans. »

Voici encore un exemple remarquable par sa gaieté.

« L'Archevêque de.... revenant hier fort
» vîte de Saint-Germain, voici ce qui lui
» arriva. Il alloit à son ordinaire, comme
» un tourbillon ; il passoit au travers de
» Nanterre, *trà*, *trà*, *trà* ; il rencontre un
» homme à cheval ; *gare, gare* ; ce pauvre
» homme se veut ranger, son cheval ne le
» veut pas ; enfin le carrosse et les six che-
» vaux renversent cul par dessus tête le
» pauvre homme et le cheval, et passent
» par-dessus, et si bien par-dessus, que le
» carrosse en fut versé et renversé. En
» même temps l'homme et le cheval, au
» lieu de s'amuser à être roués, se relèvent
» miraculeusement et remontent l'un sur
» l'autre et s'enfuient, et courent encore,
» pendant que les Laquais et le Cocher de

» l'Archevêque, et l'Archevêque même se » mettent à crier, arrête, arrête ce coquin » qu'on lui donne cent coups de bâton ; et » l'Archevêque, en racontant ceci, disoit : » Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois » rompu les bras et coupé les oreilles. »

Tous les récits de madame de Sévigné sont aussi animés, aussi intéressans. On en trouve un sur-tout dans le nouveau volume d'addition qui a paru depuis quelques années, qu'on peut citer comme un modèle accompli de narration. C'est une lettre qu'elle écrit à M. de Sévigné son fils, et dans laquelle elle lui conte avec tout l'enjouement, toute la légéreté et toutes les graces possibles, une aventure ridicule et bizarre arrivée par l'égarement de dévotion à une demoiselle qu'il avoit voulu épouser.

CHAPITRE IV.

De la Confirmation.

C'EST ici le vaste champ où se déploient toutes les forces de l'Orateur ; c'est ici que la persuasion, par un charme invincible et tout-puissant brise les remparts que le préjugé lui oppose, et triomphe des cœurs les plus obstinés. Preuves solides, pensées frappantes, expressions nerveuses, tout est mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des passions. La Confirmation Oratoire ne se borne pas à prouver d'une manière sèche,

quoiqu'invincible, une vérité douteuse ou contestée ; elle laisse à la Logique, l'enthimème et le syllogisme ; elle se sert d'autres armes d'autant plus redoutables, qu'elles sont plus douces : souvent dédaignant de persuader un esprit rebelle, elle porte ses traits victorieux dans le fond du cœur, qui lui fournit de lui-même les raisons dont elle a besoin pour achever sa conquête. C'est ainsi que Galba ne pouvant se laver du crime dont on l'accusoit, produisit aux yeux de l'assemblée ses petits enfans, que sa mort eût rendus orphelins, et par ce spectacle touchant arracha à ses Juges attendris l'absolution qu'il ne pouvoit obtenir de leur justice.

La Réfutation est liée à la Confirmation par un enchaînement nécessaire ; on ne peut bien prouver une thèse, sans détruire les objections qui s'élèvent contre elle.

Rien n'est plus touchant ni plus pathétique que ce discours de Mentor à Télémaque, pour lui persuader d'abandonner l'île de Calypso, si funeste à sa vertu.

« Que j'ai pitié de vous ! (disoit ce sage » Vieillard à Télémaque.) Votre passion est » si furieuse que vous ne la sentez pas ; vous » croyez être tranquille, et vous demandez » la mort ; vous osez dire que vous n'êtes » point vaincu par l'amour, et vous ne » pouvez vous arracher à la Nymphe que » vous aimez ; vous ne voyez, vous n'en- » tendez qu'elle, vous êtes aveugle et sourd » à tout le reste. Un homme que la fièvre

» rend frénétique, dit : Je ne suis point ma-
» lade. O aveugle Télémaque ! vous étiez
» prêt à renoncer à Pénélope qui vous at-
» tend, à Ulysse que vous verrez, à Itaque
» où vous devez régner, à la gloire et à la
» haute destinée que les Dieux vous ont
» promise par tant de merveilles qu'ils ont
» faites en votre faveur ; vous renonciez à
» tous ces biens pour vivre déshonoré auprès
» d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'a-
» mour ne vous attache point à elle ?
» Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pour-
» quoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-
» vous parlé devant la Déesse avec tant de
» transport ? Je ne vous accuse point de
» mauvaise foi ; mais je déplore votre aveu-
» glement. Fuyez, Télémaque, fuyez ; on
» ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant ;
» contre un tel ennemi, le vrai courage
» consiste à craindre et à fuir, sans délibérer
» et sans se donner à soi-même le temps de
» regarder jamais derrière soi. Vous n'avez
» pas oublié les soins que vous m'avez coû-
» tés depuis votre enfance, et les périls dont
» vous êtes sorti par mes conseils. Ou croyez-
» moi, ou souffrez que je vous abandonne.
» Si vous saviez combien il m'est doulou-
» reux de vous voir courir à votre perte ! si
» vous saviez tout ce que j'ai souffert pen-
» dant que je n'ai osé vous parler ! la mère
» qui vous mit au monde souffrit moins dans
» les douleurs de l'enfantement. Je me suis
» tu ; j'ai dévoré ma peine, j'ai étouffé mes
» soupirs pour voir si vous reviendriez à

» moi. O mon fils, mon cher fils, soulagez » mon cœur ! Rendez-moi ce qui m'est plus » cher que mes entrailles ! Rendez-moi » Télémaque que j'ai perdu ! Rendez-vous » à vous-même ! Si la sagesse en vous sur- » monte l'amour, je vis et je vis heureux ; » mais si l'amour vous entraîne malgré la » sagesse, Mentor ne peut plus vivre. »

Pour réussir dans la Confirmation, il faut bien connoître le cœur de l'homme en général, et les diverses passions dont il est capable ; si l'on sait les inclinations particulières de ceux devant qui on parle, c'est un avantage qu'il faut faire valoir. Un habile Orateur ne manquera pas de saisir adroitement leur endroit sensible, et de les prendre par leur foible ; un ambitieux, par l'éclat des honneurs ; un avare, par l'appât des richesses ; un amant, par l'espérance d'être aimé ; un vindicatif, par les cruelles douceurs de la vengeance ; un sujet zélé et fidèle par sa tendresse pour son Prince, etc. C'est ce tour heureux employé ingénieusement par Hégésippe, qui ramène Philoclès à la cour d'Idomenée, plutôt que le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, et la réponse des Dieux consultés par Philoclès. Voici le discours d'Hégésippe.

« Etes-vous donc insensible au plaisir » de revoir vos proches et vos amis, qui » soupirent après votre retour, et que la » seule espérance de vous embrasser comble » de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux » et qui aimez votre devoir, comptez-vous

» pour rien de servir votre Roi, de l'aider » dans tous les biens qu'il veut faire, et de » rendre tant de peuples heureux ? Est-il » permis de s'abandonner à une philosophie » sauvage, de se préférer à tout le reste du » genre humain, et d'aimer mieux son » repos que le bonheur de ses concitoyens? » Au reste, on croira que c'est par ressen- » timent que vous ne voulez plus voir le » Roi : s'il a voulu vous faire du mal, c'est » qu'il ne vous a point connu ; ce n'étoit » pas le véritable, le bon, le juste Philo- » clès qu'il a voulu faire périr. C'étoit un » homme bien différent qu'il vouloit punir. » Mais maintenant qu'il vous connoît et » qu'il ne vous prend plus pour un autre, » il sent toute son ancienne amitié revivre » dans son cœur ; il vous attend, déjà il » vous tend les bras pour vous embrasser ; » dans son impatience, il compte les jours » et les heures : aurez-vous le cœur assez » dur pour être inexorable à votre Roi et à » tous vos plus tendres amis ! »

Lusignan, dans le pathétique discours qu'il fait à Zaïre, pour l'engager à rentrer dans le sein de la Religion qu'elle a abandonnée, ne s'amuse point à lui prouver l'excellence du Christianisme : mais il l'émeut, il la touche, il l'attendrit par des images vives et frappantes auxquelles elle ne peut résister.

LUSIGNAN *à Zaïre.*

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;

C'est le sang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi;
C'est le sang des Héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des Martyrs.... O fille encor trop chère !
Connois-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des Cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour tes péchés est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce Palais;
C'est ici la montagne, où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir :
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir.
Je vois la Vérité dans ton cœur descendue :
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

C'est aussi par l'image sanglante de la mort d'Agamemnon, que Palamède arme Electre, et sur-tout Oreste, contre le meurtrier de ce Héros.

Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée.
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce père vertueux, ce chef de tant de Rois,

Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !
O jour ! que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux !
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.
Oreste : c'est ici que le barbare Égyste,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ses noires fureurs :
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides ;
C'est ici que sans force et baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc ;
Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie ;
Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie :
C'est-là que je reçus, impitoyables Dieux !
Et ses derniers soupirs, et ses derniers adieux.
A mon triste destin puisqu'il faut que je cède,
Adieu : Fuis, me dit-il, fuis, mon cher Palamède :
Cesse de m'immoler d'odieux ennemis ;
Je suis assez vengé si tu sauves mon fils :
Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste ;
C'est à lui de venger une mort si funeste.
Vos amis sont tout prêts ; il ne tient plus qu'à vous :
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups :
Chacun, à votre nom, et s'excite, et s'anime :
On n'attend, pour frapper, que vous et la victime.

Voici un autre exemple où il entre moins de passion et plus de raisonnement que dans ceux-ci.

Dans la Tragédie de Bérénice, Paulin, confident sincère de Titus, veut détourner son maître du dessein d'épouser cette Reine.

N'en doutez point, Seigneur : soit raison ou caprice,
Rome ne l'attend point pour son Impératrice.
On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
Elle a mille vertus : mais, Seigneur, elle est Reine.

Rome, par une loi qui ne peut se changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes,
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses Rois,
Rome à ce nom si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopatre, et sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa Patrie,
Sans oser cependant se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'Amant et la Maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les Loix de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère:
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux Reines étoient du sang de Bérénice.
Et vous pourriez, Seigneur, sans blesser nos regards,
Faire entrer une Reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses Reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes!
C'est ce que les Romains pensent de votre amour:
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le Sénat chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire:

Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.

Admirons l'art qui règne dans cette excellente scène. Paulin y joue le plus beau personnage du monde ; c'est un confident également discret et sincère ; c'est un courtisan honnête et habile : il ne dit précisément que ce qu'il faut, et quand il le faut ; il sait en soutenant les intérêts du Peuple Romain, ménager adroitement la délicatesse de son Maître ; il ne va point étourdiment dire une vérité dure, lorsqu'on ne la lui demande point ; mais il ne la dissimule pas aussi lorsqu'il se voit forcé de parler. Titus lui demande d'abord ce que pense le Peuple.

De la Reine et de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

Paulin répond avec une discrétion et une retenue infinie :

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidelle ?

Que répond Paulin ?

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux ;
La Cour sera toujours du parti de vos vœux.

C'est la Cour, mais non pas le Peuple.

Enfin l'Empereur lui ordonne de dire la vérité.

Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs :
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,

Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète,
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité,
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle Reine offensât ses regards?

C'est alors que Paulin lui allègue les loix et les exemples qui condamnent son penchant. Mais avec quel ménagement le fait-il? Lorsqu'il dit quelque chose d'un peu hardi, il a soin d'appliquer à propos le correctif.

Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère,
. . . . . .
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse.

Titus est le modèle des Rois, et Paulin devroit l'être des Courtisans. On ne voit dans son discours ni la rampante adulation des Courtisans de Néron, ni l'humeur rude, sauvage et inflexible des Défenseurs de la Liberté Romaine dans les derniers temps de la République.

Esther, pour engager Asuérus à révoquer l'Edit sanglant qu'il a porté contre les Juifs, justifie d'abord ce peuple de tous les crimes dont on cherchoit à le noircir, et finit par représenter au Roi que lui-même doit la vie aux soins et à la vigilance du Juif le plus cruellement persécuté par Aman.

ESTHER *à Asuérus.*

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui, c'est ce Ministre infidelle et barbare,

Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Par-tout l'affreux signal en même-temps donné,
De meurtres remplira l'Univers étonné;
On verra sous le nom du plus juste des Princes,
Un perfide étranger désoler vos Provinces,
Et dans ce Palais même en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos Ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre Trône à l'ombre de ses ailes:
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien:
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites:
Lui seul, aux yeux d'un Juif, découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

On sent assez quelles impressions de tels discours doivent faire sur les esprits et sur les cœurs.

CHAPITRE V.

De la Péroraison.

LA Péroraison ou conclusion du discours, est la véritable pierre de touche de l'Ora-

teur ; c'est ici qu'il doit achever de forcer l'incrédulité et la prévention jusque dans leurs dernieres retranchemens; c'est ici qu'il doit rassembler dans un cercle étroit tout ce que l'éloquence a de tours séduisans et de mouvemens pathétiques, afin d'entraîner ses Auditeurs par une douce violence. Ciceron excelloit dans cette partie de l'Art Oratoire.

La Péroraison est une espèce d'analyse de tout le discours : on y rassemble, on y expose tout à la fois aux yeux, les points principaux qui ont été agités séparément et d'une manière plus étendue dans le corps du discours. On vole ici sur chacun d'eux avec une extrême rapidité : ce sont comme autant d'aiguillons qu'on enfonce dans l'ame des Auditeurs.

Dans le Paradis perdu de Milton, Satan l'implacable ennemi de Dieu, anime ainsi à la vengeance les compagnons de sa révolte.

« Eh, quoi ! pour avoir perdu le champ » de bataille, tout est-il perdu ? Une volonté » inflexible nous reste encore ; un désir ar- » dent de vengeance, une haine immortelle » et un courage indomptable. Sommes-nous » donc vaincus ? Non, malgré sa colère, » malgré toute sa puissance, il n'aura point » la gloire de m'avoir forcé à fléchir un ge- » nou suppliant pour lui demander grace. » Je ne reconnoîtrai jamais pour Souve- » rain celui dont ce bras a pu faire chan- » celer l'Empire : ce seroit une bassesse, » une ignominie, un affront plus sanglant » encore que notre défaite. Faut-il qu'un

» revers nous ôte tout courage ? Cherchons
» notre consolation dans les arrêts du des-
» tin. Notre substance est immortelle ; nos
» armes sont toujours les mêmes ; nos lu-
» mières sont augmentées ; nous pouvons
» donc, avec plus d'espoir de succès, par
» force ou par ruse, faire une guerre éter-
» nelle à notre grand ennemi, qui mainte-
» nant triomphe, et qui charmé de régner
» seul, exerce dans le Ciel toute sa tyran-
» nie. »

Persée, fils de Philippe, Roi de Macédoine, accusoit Démétrius son jeune frère, d'être venu la nuit avec des assassins pour l'égorger. Cette accusation n'avoit d'autre fondement que la méchanceté de Persée, soutenue de quelques apparences équivoques et absolument fausses. Démétrius est arrêté ; on le traîne devant le Roi ; il est obligé de se justifier ; il le fait du mieux que son trouble peut le lui permettre ; il finit par dire tout ce qu'il juge de plus propre à exciter la compassion de son père ; il lui représente qu'il n'espère qu'en sa bonté ; que s'il en est abandonné il se trouve exposé sans secours, sans défense, à la fureur d'un frère violent et jaloux, dont il ne manquera pas d'être l'innocente victime.

« Quelle seroit mon espérance, si je n'a-
» vois mon père pour Juge ? Hélas ! je ne
» demande point qu'il partage également sa
» tendresse entre mon frère et moi ; mais
» du moins mon malheur me donne des
» droits sur sa pitié ; je ne lui demande que
de

» de me conserver pour lui autant que pour
» moi. Mon frère a la barbarie de vouloir
» qu'on m'immole à sa sûreté, mais à quel
» excès ne se portera-t-il donc point, lors-
» qu'il sera un jour monté sur le trône, si
» dès-à-présent il trouve ma mort si légitime
» pour calmer les vains soupçons qu'il ose
» concevoir injustement contre moi. »

Dans l'Oraison funèbre de M. de Montausier, par Fléchier.

« Que vous dirai-je, Messieurs, dans une
» cérémonie aussi lugubre et aussi édifiante
» que celle-ci ? Je vous avertirai que le
» monde est une figure trompeuse qui passe,
» et que vos richesses, vos plaisirs, vos
» honneurs passent avec lui. Si la réputation
» et la vertu pouvoient dispenser d'une loi
» commune, l'illustre et vertueuse Julie vi-
» vroit encore avec son époux : ce peu de
» terre que nous voyons dans cette Cha-
» pelle couvre ces grands noms et ces grands
» mérites. Quel tombeau renferma jamais
» de si précieuses dépouilles ? La mort a
» rejoint ce qu'elle avoit séparé. L'époux
» et l'épouse ne sont plus qu'une même cen-
» dre ; et tandis que leurs ames teintes du
» sang de Jesus-Christ reposent dans le sein
» de la paix, j'ose le présumer ainsi de la
» miséricorde infinie, leurs ossemens hu-
» miliés dans la poussière du sépulcre, se-
» lon le langage de l'Ecriture, se réjouis-
» sent dans l'espérance de leur entière réu-
» nion et de leur résurrection glorieuse. »

Bossuet termine l'Oraison funèbre de

la Reine d'Angleterre, par cette consolante Péroraison.

« Elle est morte, cette grande Reine, et » par sa mort elle a laissé un regret éter- » nel, non seulement à Monsieur et à Ma- » dame, qui, fidelles à tous leurs devoirs, » ont eu pour elle des respects si soumis, » si sincères, si persévérans, mais encore » à tous ceux qui ont eu l'honneur de la » suivre ou de la connoître. Ne plaignons » plus ses disgraces, qui font maintenant sa » félicité : si elle avoit été plus fortunée, » son histoire seroit plus pompeuse, mais » ses œuvres seroient moins pleines ; et » avec des titres superbes, elle auroit peut- » être paru vide devant Dieu. Maintenant » qu'elle a préféré la Croix au Trône, et » qu'elle a mis ses malheurs au nombre des » plus grandes graces, elle recevra les con- » solations qui sont promises à ceux qui » pleurent. Puisse donc, ce Dieu de misé- » ricorde, accepter ses afflictions en sacri- » fice agréable ! puisse-t-il la placer au sein » d'Abraham, et content de ses maux, épar- » gner désormais à sa famille et au monde » de si terribles leçons ! »

Antoine, pour persuader aux Romains de venger la mort de César, fait apporter à leurs yeux le corps sanglant de ce Héros qui vient d'être immolé à l'Idole de la liberté. Les Romains éperdus frémissent à ce spectacle ; un d'entre eux, saisi d'horreur et de compassion, s'écrie :

Dieux ! Son sang coule encor !

Antoine suit cette idée, et achève de leur mettre les armes à la main par cette pathétique conclusion.

Il demande vengeance;
Il l'attend de vos soins et de votre vaillance :
Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous, Romains,
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont-là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les Palais de ces fiers Conjurés ;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la Patrie immoler ces victimes !

Il paroît que les anciens Orateurs étoient assez dans l'usage de présenter aux yeux de leurs juges, à la fin de leurs discours, quelque objet frappant, capable de les intéresser en leur faveur.

Ulysse, dans sa Péroraison, présente aux Princes Grecs le sacré Palladium (c'étoit une image de Minerve, à laquelle étoit attaché le sort de Troye, et qu'Ulysse avoit eu l'adresse d'enlever aux Troyens); en même-temps il leur dit : Non, illustres Grecs, que ce ne soit point à moi que vous accordiez les armes d'Achille; accordez-les à ce témoignage authentique de ma valeur, à ce gage assuré de la destruction prochaine de Troye.

Il semble que Racine, dans sa Comédie des Plaideurs, ait voulu répandre du ridicule sur cet usage, dont on abusoit partout, et dans la Chaire, et au Barreau. L'Intimé qui plaide pour un chien nommé Ci-

tron, accusé d'avoir enlevé un chapon dans une cuisine, et de l'avoir mangé en tout ou en partie, présente à Perrin Dandin, son Juge, de petits chiens éplorés qui viennent lui demander la grace de leur père.

Venez, famille désolée,
Venez petits enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins.
Oui, Monsieur, vous voyez ici notre misère;
Nous somme orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père par qui nous fûmes engendrés,
Notre père qui nous. . . . . .

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez,
. . . . . Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont pissé par-tout.

L'INTIMÉ

Monsieur, voyez nos larmes.

Péroraison du discours de Clytemnestre, furieuse du dessein que son mari avoit conçu, quoique malgré lui, d'immoler Iphigénie.

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!
Et moi qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!

Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ces pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice :
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher;
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher;
Aussi barbare Epoux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez la ravir à sa mère :
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

Les discours d'Agamemnon et d'Iphigénie sont aussi parfaitement beaux; on peut, et on doit même les consulter dans l'original.

Pourroit-on se lasser de lire, d'étudier, et d'admirer ces exemples charmans, si capables de former le goût, et de nourrir dans les terres bien disposées, le germe malheureusement peu fécond de la véritable éloquence ?

Fin du second Livre.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Élocution et de ses Parties.

C'est ici la partie la plus essentielle de l'Éloquence, et celle qui lui appartient le plus particulièrement ; c'est elle qui donne aux autres tout leur mérite et toutes leurs graces ; sans elle, les raisonnemens les plus solides, les mieux enchaînés, les mieux suivis, n'ont rien que d'ennuyeux et de désagréable : sans elle, la raison même révolte ; et quoique souvent, à la faveur de la vérité et de l'évidence, elle triomphe malgré l'ennui et les dégoûts qu'on lui oppose, cependant l'esprit fatigué ne reçoit son joug qu'avec peine, et cherche tous les moyens de le secouer. Mais quand la séduisante Elocution lui prête son secours, rien ne lui résiste, tout cède à ses charmes, les cœurs attendris volent au-devant d'elle, les esprits convaincus se laissent entraîner après eux. L'esprit toujours est la dupe du cœur, et le cœur est la dupe de l'Elocution.

L'Elocution est la seule partie de la Rhétorique qui ait des droits incontestables sur le cœur, parce qu'elle est la seule dont il soit l'unique source. Pour entendre ceci, il faut observer que les différentes facultés de l'ame sont toujours affectées par les différens ouvrages qu'elles ont produits. Par

exemple, c'est l'imagination qui invente des raisons ingénieuses, solides, propres à persuader; c'est aussi à l'imagination que ces sortes de raisons plaisent par elles-mêmes, et indépendamment de tout secours étranger. La distributiou géométrique des parties du discours, cette heureuse et puissante économie qui donne une nouvelle force aux raisons, en les mettant à leur place, est l'ouvrage du jugement; c'est aussi le jugement qui est flatté par la régularité de la disposition: mais si le cœur ne se pénétroit vivement de ces raisons, s'il ne les sentoit avec chaleur, s'il ne les peignoit avec force, s'il ne leur donnoit la vie, l'expression, les couleurs, par le moyen de l'Elocution, on les verroit languir tristement dans les glaces de la monotonie. C'est donc le sentiment, c'est cette féconde opération du cœur qui anime le squelette que l'imagination avoit créé, que le jugement avoit organisé; c'est le Promethée qui vivifie la statue que leurs mains avoient construite; c'est aussi le Pygmalion qui devient amoureux de cette statue ainsi vivifiée. Je n'entends point par là cette tendresse aveugle que les Auteurs conçoivent pour leurs ouvrages, mouvement paternel que la nature inspire; j'entends l'impression que fait un ouvrage sur l'ame du Lecteur, et je dis qu'il n'y a point de bon ouvrage dont l'imagination n'ait fourni les pensées, dont le jugement n'ait distribué les parties, et que le sentiment n'ait embelli par les char-

mes de l'Elocution : j'ajoute que l'imagination du Lecteur est amusée par les pensées ; que son jugement est flatté par leur disposition, et que son cœur est entraîné par l'Elocution ; en un mot, chaque faculté de l'ame sent et goûte ce qu'une faculté relative a produit. Or, de toutes ces facultés, la plus forte et la plus étendue étant le sentiment, c'est lui qu'il est sur-tout important de gagner, et c'est ce que fait l'Elocution.

Quand l'infortunée Zaïre, emportée par l'impétuosité de son amour, ose avouer à Nérestan la coupable flamme dont elle brûle pour Orosmane, Nérestan, irrité d'un aveu si honteux, combat sa passion, et l'accable par ces reproches foudroyans :

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez,
Et si je n'écoutois que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire;
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce palais, j'irois au moment même
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! Tandis que LOUIS, l'exemple de la Terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au Tyran d'un sérail par l'amour est liée !
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi.
En ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant au Ciel le salut de Zaïre.

Voilà la manière dont l'Elocution raisonne, elle émeut en persuadant. Il seroit aisé de réduire ces mouvemens pathétiques à de simples argumens philosophiques ; on verroit alors la sécheresse et la langueur prendre la place de la force et de l'Eloquence.

De tout ce qui vient d'être dit, on a dû conclure que l'Elocution consiste à orner de pensées nobles et d'expressions choisies, les raisons que l'on a inventées et disposées, dans un ordre naturel, à leur donner des graces, et un tour qui gagne l'esprit et le cœur. Les moyens principaux d'y parvenir, sont la pureté du langage qui est la base de l'Eloquence, et que l'Eloquence présuppose toujours le nombre et l'harmonie des périodes ; la propriété, le choix heureux des styles, et l'usage judicieux des figures.

CHAPITRE II.

De la pureté du Langage.

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE

CETTE pureté du langage, si nécessaire pour l'Eloquence, consiste à fuir toute expression basse, triviale, déshonnête, inusitée ; à saisir le terme propre ; à ne point mettre un mot pour un autre qui exprimeroit mieux la chose que l'on veut exprimer : ces petites négligences sont quelquefois plus dangereuses qu'elles ne paroissent. Ce n'est pas cependant qu'il faille se piquer d'une trop scrupuleuse exactitude, comme font

ces phlegmatiques Grammairiens, qui, pour trop donner à l'oreille, ôtent tout à l'imagination, se resserrent dans la sphère la plus étroite, et ne permettent jamais à l'esprit de prendre un essor un peu élevé.

Ce n'est pas là s'attacher à la pureté, c'est se plonger dans le purisme, défaut dont la monotonie, la sécheresse et la langueur sont les suites infaillibles; cette erreur, si fatale aux graces de l'imagination, ôte tous les moyens de plaire.

On ne peut au Lecteur plaire sans agrément.

Mais de tous les vices du discours, celui qui est le plus ridicule, et qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est la sotte affectation du jargon précieux que Molière a si bien joué. Ce jargon a changé; ce ne sont plus aujourd'hui les mêmes expressions, mais c'est toujours le même ridicule; c'est un langage gigantesque, hyperbolique, qui trouve à peine des termes assez forts pour exprimer des minuties.

L'effet de ce jargon est d'appauvrir la langue; car si vous épuisez les termes les plus énergiques pour peindre une bagatelle, un sentiment léger que vous n'éprouvez pas, que vous restera-t-il pour exprimer une chose forte, un sentiment vif, un bonheur ou un malheur réel?

Il y a un autre prétendu vice d'Oraison opposé à celui-là, c'est le Néologisme ou la manière de créer des mots nouveaux: ce vice qui peut être repréhensible par son ex-

cès, a pour but d'enrichir la Langue, et de borner le trop fréquent usage des circonlocutions. Ce but est raisonnable, mais il est souvent manqué. Horace dit « que les mots » nouveaux peuvent faire fortune, pourvu » qu'ils dérivent naturellement du Grec. » Le Latin est pour nous ce que le Grec étoit pour les Romains. Suivant cette règle, une expression nouvelle, naturellement dérivée du Latin, ne seroit point vicieuse. Combien donc le seroit-elle moins, si elle étoit tirée du François même, et qu'elle ne fût que l'adverbe ou le substantif d'un verbe consacré par l'usage ?

Tout nouveau mot, comme tout nouveau système, révolte d'abord ; mais on répète ce mot, on examine ce système, et on finit souvent par s'accoutumer à l'un, et par s'attacher à l'autre.

Quand un terme est harmonieux, quand il est nécessaire, c'est-à-dire, qu'il épargne les longueurs d'une circonlocution, ou qu'il peint vivement et avec netteté une chose qui n'auroit pas d'autre expression si propre, je crois qu'on peut lui pardonner sa nouveauté, en faveur de tant d'avantages. Mais, si on peut se servir de termes nouveaux dans la conversation et dans tous les petits ouvrages d'agrément, où une négligence aimable est souvent une perfection, il faut les proscrire impitoyablement de tout ouvrage sérieux, jusqu'à ce qu'il ait plu à la tyrannie de l'usage de les autoriser, à moins qu'un trait de génie ne demande une

expression nouvelle. Le privilége du génie est d'être quelquefois au-dessus des loix.

Les plus sages prétextes qu'on puisse donner sur la pureté du langage, se réduisent à ce qu'a dit Boileau.

Sur-tout qu'en vos écrits la Langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée :
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme ;
Sans la langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant Ecrivain.

CHAPITRE III.

Des Périodes.

LA Période est un petit discours composé de parties tellement liées les unes aux autres, que le sens demeure toujours suspendu jusqu'à la fin : en voici un exemple dans Bossuet.

« Quand Dieu laisse sortir du puits de » l'abyme la fumée qui obscurcit le Soleil, » selon l'expression de l'Apocalypse, c'est-» à-dire, l'erreur et l'hérésie ; quand, pour » punir les scandales, ou pour réveiller les » Peuples et les Pasteurs, il permet à l'es-» prit de séduction de tromper les ames » hautaines, et de répandre par-tout un cha-» grin superbe, une indocile curiosité, et » un esprit de révolte, il détermine dans » sa sagesse profonde les limites qu'il veut

» donner aux malheureux progrès de l'er-
» reur, et aux souffrances de son Eglise. »

En voici un autre exemple dans Alzire ; c'est Zamore qui parle.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Mais périr sans vengeance, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe et de ces assassins,
Qui de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime,
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SECTION PREMIÈRE.

Des parties de la Période.

LES parties qui composent la Période sont de deux sortes, le Membre et la Section.

Le Membre est une proposition qui renferme en elle-même un certain sens, mais un sens imparfait, suspendu, et dépendant des autres parties de la Période.

EXEMPLE.

« Si fermer les yeux aux preuves éclatan-
» tes du Christianisme, est une extrava-
» gance monstrueuse. . . . . »

Voici un Membre complet, et qui renferme un sens bien marqué, et cependant

l'esprit ni l'oreille ne sont point encore satisfaits : on ne voit pas même encore sur quoi porte ce raisonnement, ni où il doit aboutir. Il faut nécessairement, si l'on veut former un sens parfait, ajouter le Membre qui suit.

« C'est encore un plus grand renverse-» ment de raison d'être persuadé de cette » doctrine, et de vivre comme si l'on ne » doutoit pas qu'elle ne fût fausse. »

Voilà la Période achevée ; voilà le sens parfait.

La Section est une partie du Membre, qui renferme aussi en elle-même un certain sens, et qui, par cette raison, feroit un Membre si elle étoit seule, mais qui, étant associée à diverses autres parties qui aboutissent immédiatement au même point, concourt unanimement avec elles à former ce qu'on appelle le Membre.

EXEMPLE

Tiré des Poésies de Deshoulières.

PREMIÈRE SECTION.

Vous de qui les prudens conseils
Veulent soulager ma tristesse ;

II. SECTION.

Vous, hélas ! dont les maux aux miens furent pareils ;

III. SECTION.

Vous qui savez d'un cœur jusqu'où va la tendresse,

IV. SECTION.

Et qui vîtes ravir à la clarté du jour
Une aimable et jeune Maîtresse,

Une de ces quatre Sections suffiroit seule pour faire un Membre, comme on le voit évidemment; cependant toutes les quatre n'en forment qu'un, parce qu'elles aboutissent toutes ensemble au même point, qui est le membre suivant.

Sage Célimédon, regardez ma foiblesse
En homme qui connoît le pouvoir de l'amour.

Voici encore deux autres exemples; l'un est de Rousseau, Ode quatrième, tirée du Psaume 57.

Premier Membre.

PREMIÈRE SECTION.

Si la loi du Seigneur vous touche,

II. SECTION.

Si le mensonge vous fait peur;

III. SECTION.

Si la piété dans votre cœur
Règne aussi bien qu'en votre bouche;

Second Membre.

Parlez, fils des hommes : Pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous portez sur moi?

L'autre est de Corneille, dans sa Tragédie de Sertorius : c'est celui que nous avons déjà cité à l'article de l'imitation.

Premier Membre.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,

Second Membre.

PREMIÈRE SECTION.

Qu'il rend de votre joug les Peuples amoureux,

II. SECTION.

Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire :

III. SECTION.

Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire.

IV. SECTION.

Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

On voit que dans la première de ces deux Périodes, c'est le premier Membre qui est partagé en Sections; et que dans la dernière, c'est le second.

SECTION III.

Des diverses espèces de Périodes.

IL y a des périodes de deux, de trois et de quatre membres : voici des exemples de chacune en particulier.

PÉRIODE A DEUX MEMBRES.

M. Bossuet, Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« Quand une fois on a trouvé le moyen » de prendre la multitude par l'appât de la » liberté, elle suit en aveugle, pourvu » qu'elle en entende seulement le nom. »

M. Fléchier, Oraison funèbre du maréchal de Turenne.

« Ce héros étoit aussi admirable, lors- » qu'avec jugement et avec fierté il sauvoit » les restes des troupes battues à Mariendal, » que lorsqu'avec des troupes triomphantes » il battoit lui-même les Impériaux et les » Bavarois. »

Tragédie de Mithridate.

Ainsi ce Roi, qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ZAIRE *à Orosmane.*

Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes?

ELECTRE, *Tragédie d'Oreste.*

Eh! qui pourroit des Dieux encenser les Autels,
S'ils voyoient sans pitié les malheurs des Mortels,
Si le crime insolent dans son heureuse ivresse,
Ecrasoit à loisir l'innocente foiblesse.

THÉSÉE, *dans la Tragédie de Phèdre.*

O toi, Neptune, ô toi! si jadis mon courage
D'infames assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

PHÈDRE, *dans la même Tragédie.*

Je connois mes fureurs, je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

PÉRIODES A TROIS MEMBRES.

M. Mascaron, Oraison funèbre du maréchal de Turenne.

« S'il y a une occasion au monde où » l'ame pleine d'elle-même soit en danger » d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes » éclatans, où un homme, par la sagesse

» de sa conduite, par la grandeur de son » courage, par la force de son bras, et » par le nombre de ses soldats, devient » comme le Dieu des autres hommes; et » rempli de gloire en lui-même, remplit » tout le reste du monde d'amour, d'admi- » ration ou de frayeur. »

M. Bossuet, Oraison funèbre du Grand Condé.

« Trois fois le jeune vainqueur (le Grand » Condé) s'efforça de rompre ces intrépides » combattans (l'Infanterie Espagnole), trois » fois il fut repoussé par le valeureux Comte » de Fontaines, qui, porté de rang en rang » dans sa chaise, faisoit voir, malgré ses » infirmités, qu'une ame guerrière est maî- » tresse du corps qu'elle anime. »

Mithridate, Roi de Pont, implacable ennemi du nom Romain, dans l'admirable discours où il déclare à ses fils le projet qu'il a formé contre Rome, fait cette belle Période, en parlant des Peuples d'Italie.

Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ces aïeux.

AGAMEMNON *à Ulysse, dans la Tragédie d'Iphigénie.*

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que, si vous voyiez ceint du bandeau mortel,
Votre fils Télémaque approcher de l'Autel,

Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calcas et lui !

IPHIGÉNIE *à Achille.*

Montrez que je vais suivre au pied de nos Autels
Un Roi qui, non content d'effrayer les Mortels,
A des embrasemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

PHÈDRE, *parlant d'Hyppolite.*

Hélas ! lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé,
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace ;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.

PÉRIODES A QUATRE MEMBRES.

M. Bossuet, Oraison funèbre de madame la Duchesse d'Orléans.

« Tant que nous sommes détenus dans » cette demeure mortelle, nous vivons as- » sujettis aux changemens, parce que, si » vous me permettez de parler ainsi, c'est » la loi du pays que nous habitons ; et nous » ne possédons aucun bien, même dans » l'ordre de la grace, que nous ne puissions » perdre un moment après par la mutabilité » naturelle de nos désirs. »

M. Fléchier, Oraison funèbre du Vicomte de Turenne.

« Si le Héros dont je fais l'éloge n'avoit » su que combattre et que vaincre, sans

» que sa valeur et que sa prudence fussent
» animées d'un esprit de foi et de charité,
» content de le mettre au rang des Scipions
» et des Fabius, je laisserois à la vanité le
» soin de louer la vanité, et je ne parlerois
» de sa gloire que pour déplorer son mal-
» heur. »

Extrait du Monologue de Polyeucte dans la prison.

Monde, n'espère pas qu'après toi je soupire ;
Tu m'étales en vain tes charmes impuissans ;
Tu me montres en vain, par tout ce vaste Empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans :
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les Grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

MITHRIDATE *à Monime.*

Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans Etats,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tout bien le nom de Mithridate,
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'Univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

Monime, dans la même Tragédie de Mithridate, apostrophe tendrement Xipharès.

Quoi, Prince ! quand tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret, tu me pressois toi-même,

Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je! quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

JOAD, *Tragédie d'Athalie.*

Grand Dieu! si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il * doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit, en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché:
Mais si ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le Sceptre soit remis;
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis;
Confonds dans ses conseils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des Rois funeste avant-coureur.

Tout le secret de la période consiste dans certaines particules qui en sont comme les ligamens et les cartilages, qui en lient les divers membres, et qui en suspendent le sens jusqu'à ce que le tour périodique soit entièrement achevé. Ces particules sont, par exemple : *quoique*, *néanmoins*, *d'autant plus*, *que*, *plus*, *moins*, *non-seulement*, *mais encore*, *si*, *etc.* Il n'est pas inutile à des personnes peu exercées de se faire une sorte de lieux communs de ces particules, dont l'usage n'est pas absolument essentiel aux Périodes, mais en facilite la composition; il n'appartient qu'aux maîtres de l'art de savoir s'en passer, et de faire rouler ce globe périodique, sans laisser apercevoir

* Joas.

les ressorts secrets qui le mettent en mouvement.

SECTION III.

Du Nombre.

TOUTES les graces, toutes les beautés de la Période sont renfermées dans le Nombre, qui n'est rien autre chose qu'une certaine harmonie douce et majestueuse, qui charme l'oreille, et qui résulte du choix judicieux et de l'heureux arrangement des termes. Les expressions les plus pompeuses, les plus énergiques, ne sont pas toujours les plus propres à être assorties, et à former un tour de phrase agréable ; cet assortiment demande du génie, du goût, une oreille sévère et délicate.

Ayez pour la cadence une oreille sévère.

On a dû remarquer cette cadence nombreuse dans tous les exemples qui viennent d'être rapportés.

L'harmonie doit sur-tout répandre ses graces sur la fin de la Période, afin de laisser à l'oreille une impression agréable ; et sur le commencement, afin d'exciter l'attention de l'auditeur.

Le milieu doit être bien enchaîné, bien suivi, sans longueurs, sans équivoques, sans parenthèses qui promènent l'esprit de l'auditeur dans des espaces excentriques, et sans aucun embarras qui gêne et qui fatigue l'attention.

Il faut sur-tout éviter avec soin les chocs de voyelles, qui, se brisant les unes contre les autres, forment une cacophonie désagréable.

En général, le style de la Période doit être pur, clair, orné, doux, harmonieux, point de dureté, point de terme rude, choquant, impropre, inusité : en un mot, il faut avoir un respect infini pour la Langue.

Il faut que la Période soit d'une juste longueur ; si elle est trop courte, elle sera peu susceptible d'harmonie ; le sens ne demeurera pas assez long-temps suspendu, et n'exercera point assez l'attention du lecteur ; si elle est trop longue, l'esprit aura peine à l'embrasser toute entière avec plaisir ; il en laissera échapper presque toutes les beautés.

Il faut éviter dans la Prose les rimes et les épithètes trop fréquentes. La Poésie, de son côté, n'admet point de phrase prosaïque. Ce sont deux juridictions différentes, qui ont leurs priviléges et leurs bornes, et qui ne doivent point entreprendre l'une sur l'autre.

Dans tout ce que nous venons de dire sur le Nombre Oratoire, nous ne l'avons considéré que relativement aux chutes ou cadences dans la Période. On le trouve employé dans plusieurs sens tous différens chez les Rhéteurs tant anciens que modernes ; c'est une discussion délicate, difficile, et qui ne convient point aux jeunes personnes à qui ces notions légères, mais suffisantes, sont destinées.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Des Styles.

LE Style, dans l'usage ordinaire, se prend pour la manière dont chacun s'exprime : c'est dans ce sens qu'on dit que chaque Auteur a son style.

Mais, comme toutes les diverses manières de s'exprimer ne s'appliquent qu'à trois sortes de matières, l'une simple, l'autre un peu plus élevée, la troisième grande et sublime, on peut dire aussi qu'il n'y a que trois sortes de Styles, le simple, le tempéré et le sublime ; et ce qu'on appelle le Style particulier de chaque Auteur, n'est qu'une nuance de ces trois Styles, variée à l'infini : ou bien c'est l'application différente que chaque Auteur fait de ces trois Styles aux trois différentes matières auxquelles ils se rapportent.

Les qualités du style en général, sont la clarté et la propriété.

Le Style doit être clair. On n'écrit pas pour ne point être entendu. Ceux qui aiment à s'ensevelir dans les ténèbres, ont une ressource qui ne peut leur manquer, c'est le silence. Il est surprenant qu'il y ait des lecteurs assez stupides ou assez superstitieux pour admirer ce qu'ils n'entendent pas, et qu'ils ne peuvent pas entendre.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Un esprit sage et judicieux, quand il écrit, veut être entendu, et quand il lit les productions

productions des autres, ne précipite ni son admiration, ni sa censure ; il veut connoître avant de louer ou de blâmer ; semblable à ces prudens Sénonois, qui étant saisis d'abord d'une crainte respectueuse à l'aspect imposant des Sénateurs de Rome qu'ils prenoient pour des Dieux, voulurent, avant de leur rendre les honneurs divins, examiner à fond leur nature.

Le Style doit être propre au sujet que l'on traite. Tout sujet, comme il a été dit plus haut, ne s'accommode pas de toute sorte de Style. La raison et le jugement doivent servir de guides dans le choix qu'il en faut faire. Un Orateur véritablement éloquent, sait dire les petites choses avec simplicité, avec esprit, avec une délicatesse pleine de naïveté ; les choses médiocres, avec douceur, élégance et pureté ; les choses sublimes, avec pompe et majesté : ici il est serré et concis ; là, plus abondant et plus nombreux : tantôt il gagne l'esprit de son auditeur par un air d'ingénuité, de candeur et de modestie qui le touche et qui le rend favorable ; tantôt il l'étonne, il l'enlève par la grandeur de ses sentimens, par la noblesse de ses pensées, par la magnificence de ses expressions ; toujours prêt à plier son éloquence, à présenter de nouveaux spectacles, à revêtir la scène de décorations nouvelles, selon la diversité des lieux, des temps et des personnes. Sérieux ou enjoué, doux ou amer, triste ou plaisant, un Orateur est un véritable Protée.

Nous avons distingué trois sortes de Styles. Entrons dans le détail, et commençons par le Style sublime.

SECTION PREMIÈRE.

Du Style sublime.

LE Style sublime est celui qui, par la majesté et l'élévation des pensées, la richesse et la force des expressions, la vivacité des mouvemens, la noblesse et la beauté des images, élève l'ame au-dessus des sens, et la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir, de respect et d'admiration : en voici les exemples.

M. Fléchier, Oraison funèbre de monsieur de Turenne.

« Cet homme qui défendoit les Villes de » Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans » d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé » des dépouilles de Samarie, après avoir » brûlé sur leurs propres autels les Dieux » des nations étrangères; cet homme que » Dieu avoit mis autour d'Israël comme un » mur d'airain, où se brisèrent tant de » fois toutes les forces de l'Asie, et qui, » après avoir défait de nombreuses armées, » déconcerté les plus fiers et les plus habiles » Généraux des Rois de Syrie, venoit tous » les ans comme le moindre des Israélites, » réparer avec ses mains triomphantes les » ruines du Sanctuaire, et ne vouloit d'au-

» tre récompense des services qu'il rendoit » à sa Patrie, que l'honneur de l'avoir ser- » vie ; ce vaillant homme poussant enfin » avec un courage invincible les ennemis » qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, » reçut le coup mortel, et demeura comme » enseveli dans son triomphe. Au premier » bruit de ce funeste accident, toutes les » Villes de Judée furent émues ; des ruis- » seaux de larmes coulèrent des yeux de » tous ses Habitans ; ils furent quelque » temps saisis, muets, immobiles : un effort » de douleur rompant enfin ce long et morne » silence, d'une voix entrecoupée de san- » glots que formoient dans leurs cœurs la » tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écriè- » rent : COMMENT EST MORT CET HOMME » PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'Is- » RAEL ! A ces cris, Jérusalem redoubla ses » pleurs : les voûtes du Temple s'ébranlè- » rent ; le Jourdain se troubla, et tous ses » rivages retentirent du son de ces lugubres » paroles : COMMENT EST MORT CET HOMME » PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'Is- » RAEL ! »

M. Bossuet, Oraison funèbre du Grand Condé.

« Venez, Peuples ; venez, Seigneurs et » Potentats, et vous qui jugez la terre, et » vous qui ouvrez aux hommes les portes » du Ciel, et vous, plus que tous les autres, » Princes et Princesses, nobles rejetons de » de tant de Rois, lumières de la France,

» aujourd'hui obscurcies et couvertes de
» votre douleur comme d'un nuage, venez
» voir le peu qui nous reste d'une si auguste
» Naissance, de tant de grandeur, de tant
» de gloire; jetez les yeux de toutes parts:
» voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence
» et la piété pour honorer un Héros; des
» titres, des inscriptions, vaines marques
» de ce qui n'est plus; des figures qui sem-
» blent pleurer autour d'un tombeau, et
» de fragiles images d'une douleur que le
» temps emporte avec tout le reste; des
» colonnes qui semblent vouloir porter jus-
» qu'au Ciel le magnifique témoignage de
» notre néant; et rien enfin ne manque
» dans tous ces honneurs, que celui à qui
» on les rend. Pleurez donc sur ces foibles
» restes de la vie humaine; pleurez sur cette
» triste immortalité que nous donnons aux
» Héros. O vous, qui courez avec tant d'ar-
» deur dans la carrière de la gloire, ames
» guerrières et intrépides! quel autre fut
» plus digne de vous commander? Pleurez
» ce grand Capitaine, et dites en gémis-
» sant: Voilà celui qui nous menoit dans
» les hasards; sous lui se sont formés tant
» d'illustres Capitaines que ses exemples
» ont élevés aux premiers honneurs de la
» guerre; son ombre eût pu encore gagner
» des batailles; et voilà que dans son silence
» son nom même nous anime et nous avertit
» en même temps que pour trouver à la
» mort quelques restes de nos travaux, il
» faut, en servant le Roi de la terre, servir
» encore le Roi du Ciel. »

On peut comparer ensemble ces deux admirables morceaux, qui suffisent pour donner d'abord une idée générale du sublime ; mais il est bon d'approfondir un peu cette partie importante de la Rhétorique. Longin, dans le Traité si estimé qu'il a fait sur cette matière, paroît avoir trop confondu le sublime avec le beau, et n'avoir pas assez considéré qu'il est une multitude d'ouvrages qui ne peuvent s'élever au ton majestueux et fier du sublime, et qui sont pourtant des chefs-d'œuvre dans leur genre.

Il est des graces légères et naïves ; il en est de nobles et de sublimes ; les unes piquent et réveillent le sentiment, les autres transportent l'ame et l'enchantent : leurs effets sont différens comme leurs attraits ; elles sont toutes également, quoique diversement, aimables.

Le plaisant est directement opposé au sublime, et est absolument incompatible avec lui.

Le doux, le tendre, le touchant, s'en rapprochent davantage, mais ils en sont encore bien éloignés.

Tout ce qui, dans le genre grave, sérieux et noble est au-dessus du simple agrément, peut se rapporter au sublime.

Le plaisant réjouit l'ame, et la met dans une situation tranquille et gaie ; le fin, l'ingénieux flatte sa délicatesse ; le touchant la pénètre et développe sa sensibilité ; le sublime l'étonne, l'élève, et déploie toute la

grandeur et toute la noblesse dont elle est capable.

Le bon et le beau sont donc bien différens du sublime, et tous ces genres, estimables en eux-mêmes, s'ils ne sont pas aisés à définir, sont aisés du moins à distinguer par les différens effets qu'ils produisent.

Le sentiment que cause le sublime est l'admiration ; c'est là son caractère distinctif.

Le sublime peut naître de quatre sources ; des images, des pensées, des sentimens et des paroles.

Du sublime des images.

Toute image qui représente avec des couleurs vives et fortes un grand objet, une grande action, produit nécessairement le sublime.

« Dieu dit : Que la lumière se fasse ; et » la lumière se fit. »

Voilà une grande action peinte avec de grands traits ; voilà du sublime. C'est avec raison qu'on admire depuis long-temps ce tableau si noble et si précis de la Toute-puissance Divine. Cette création, qui ne coûte qu'un mot à l'Eternel, cette rapidité avec laquelle son ordre suprême est accompli aussitôt que donné ; ce tour si vif et si frappant, qui exprime si bien toutes ces grandes idées, mérite assurément l'admiration de quiconque sait penser et sentir. Ces sortes d'images se rencontrent fréquemment

dans l'écriture, sur-tout dans les Psaumes et dans les écrits des Prophètes.

« La Mer le vit, et s'enfuit, » dit David au sujet de la Mer rouge, qui suspendit ses flots pour ouvrir un passage au peuple protégé de Dieu et conduit par son Prophète. Veut-il peindre ce Dieu excitant une tempête ?

« Il parle ; les vents accourent, les flots » de la Mer s'élèvent. »

Il ne les calme pas avec moins d'empire et de facilité ; sa bonté n'est pas moins rapide dans ses effets, que sa colère.

« Il change l'Aquilon en Zéphir, et les » flots se taisent. »

L'éloquence du Prophète Isaïe abonde en images sublimes : on peut en juger par ce morceau du chap. 34.

« Approchez, Nations, et écoutez ; Peu» ples, soyez attentifs ; que la Terre, d'une » extrémité à l'autre, prête l'oreille ; que » le Monde et tout ce qu'il produit entende » ma voix.

» L'indignation du Seigneur va fondre sur » toutes les Nations ; sa fureur se répandra » sur toutes leurs armées : il les a dé» vouées à l'anathème, il les a livrées au » carnage.

« Ceux qui auront été tués seront jetés » et entassés par monceaux ; une puanteur » horrible s'élèvera de leurs corps, et les » montagnes dégoutteront de leur sang.

» Toutes les étoiles du Ciel seront lan» guissantes ; les Cieux se plieront et se rou-

» leront comme un livre ; tous les Astres » tomberont comme les feuilles tombent de » la vigne et du figuier. »

Tout le reste se soutient avec la même majesté.

Racine a exprimé la Toute-puissance Divine par les images les plus sublimes.

L'Eternel et son nom, le Monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'Humble qu'on outrage,
Juge tous les Mortels avec d'égales Lois,
Et du haut de son trône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.

Et ailleurs.

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer :
Au seul son de sa voix la mer fuit, le Ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble ;
Et les foibles Mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.

Rien ne surpasse en sublimité l'enthousiasme prophétique de Joad.

Comment en un plomb vil (*a*) l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans ce lieu saint (*b*) ce Pontife égorgé ?
Pleure, Jerusalem ; pleure, Cité perfide,
Des Prophètes divins malheureuse homicide !
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfans et ces femmes (*c*) ?

(*a*) Joas.
(*b*) Zacharie.
(*c*) Captivité de Babylone.

Le Seigneur a détruit la Reine des Cités :
Ses prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cedres, jetez des flammes :
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

. . . . . .

Quelle (*a*) Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces (*b*) Enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés :
Les Rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur,
Sentira son ame embrasée ;
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre Enfante son Sauveur.

On ne peut soutenir plus dignement le caractère de l'Ecriture Sainte.

Quelle idée admirable Corneille nous donne de Pompée par ce vers.

Il fuit le monde entier écrasé sous sa chute !

Cependant si l'humanité, si la générosité sont préférables à la valeur et à la puissance, le portrait que fait M. de Voltaire

(*a*) L'Eglise.
(*b*) Les Gentils.

de Lusignan, dans Zaïre, est encore plus sublime.

Là, je vis Lusignan, chargé d'indignes fers,
Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,
Il n'étoit attendri que des maux de ses frères.

Admirons encore le portrait qu'il fait du premier Président de Harlai dans ce moment critique où le gladiateur Bussy vient insolemment à la tête des Rebelles demander au Parlement un Arrêt de proscription contre les Rois.

Soudain Harlai se lève ; Harlai, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Cette image, vraiment sublime, ressemble fort à une autre plus sublime encore du grand Corneille lorsqu'il dit de Pompée :

Il s'avance au trépas,
Avec le même front qu'il donnoit des Etats.

Du sublime des Pensées.

Des maximes fortes, hardies, vraies et noblement exprimées, forment cette espèce de sublime.

Les idées qui représentent la misère de l'homme, et celles qui expriment sa grandeur, sont également susceptibles de sublime.

M. Bossuet, dans l'Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans, méprise, en Orateur Chrétien, ces grandeurs passagères, ces distinctions chimériques dont se repaît la vanité des hommes.

« *Nous mourons tous*, disoit cette » femme, dont l'Ecriture a loué la pru- » dence au second livre des Rois, *nous al-* » *lons sans cesse au tombeau*, *ainsi que* » *des eaux qui se perdent sans retour*. En » effet, nous ressemblons tous à des eaux » courantes. De quelque superbe distinc- » tion que se flattent les hommes, ils ont » tous une même origine, et cette origine » est petite. Leurs années se poussent suc- » cessivement comme des flots : ils ne ces- » sent de s'écouler, tant qu'enfin, après » avoir fait un peu plus de bruit, et traversé » un peu plus de pays les uns que les autres, » ils vont tous ensemble se confondre dans » un abyme où l'on ne reconnoît plus ni » Princes, ni Rois, ni toutes ces autres » qualités superbes qui distinguent les » hommes, de même que ces fleuves si » vantés demeurent sans nom et sans gloire, » mêlés dans l'Océan avec les rivières les » plus inconnues. »

C'est ce que M. de Voltaire a aussi exprimé avec la même noblesse.

Cet insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Cet aigle audacieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.

Puis il ajoute :

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence ;
Il est de ces mortels favorisés des Cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, et rien par leurs aïeux.

Ces maximes portent un vrai caractère de sublimité, aussi bien que cette belle Epita-

phe du maréchal de Rantzau, où l'Auteur s'adressant au tombeau, lui dit :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;
Il dispersa par-tout ses membres et sa gloire :
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur ;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire ;
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

On sait qu'il n'y eut jamais de Général d'armée aussi mutilé que le maréchal de Rantzau ; il avoit perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille, et, comme dit Boursaut, il ne lui restoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Voici d'autres maximes très-nobles.

Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'Aïeux.

Philotecte dit, en parlant d'Hercule, dont il avoit partagé la gloire et les travaux.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux,
Qu'eussé-je été sans lui, rien que le fils d'un Roi.

Le sublime des pensées n'a pas toujours besoin d'être soutenu par la pompe et l'énergie des expressions ; souvent il s'accommode très-bien du style le plus simple, et il n'en est que plus sublime. C'est ce qu'on peut voir dans ce mot plein de mépris et de fierté avec lequel Pharasmane congédie l'Ambassadeur Romain.

Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

Et dans cet autre mot moins fastueux, plus simple et encore plus beau, de Brutus à l'Ambassadeur de Porsenna :

Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat Romain.

Ce trait admirable est bien digne de la noble confiance que ce Consul avoit déjà témoignée en disant aux Sénateurs assemblés :

Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir ;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connoîtra qui nous sommes ;
Et l'esclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards,
Il la verra dans vous, vous êtes ses remparts.
Qu'il révere en ces lieux le Dieu qui nous rassemble ;
Qu'il paroisse au Sénat, qu'il l'écoute, et qu'il tremble.

Ce dernier morceau peint admirablement la fierté courageuse de ces grands Républicains ; aussi se rapporte-t-il moins au sublime des pensées, qu'à l'espèce de sublime dont nous allons parler.

Sublime des Sentimens.

Ce mot n'a pas besoin de définition ; il exprime une chose que tout le monde entend, que tout le monde se pique d'avoir, et qui est cependant fort rare. Mais en voici des exemples.

Abner, ami de Joad, lui apprend avec crainte les dangers dont ce Grand-Prêtre est menacé ; il lui peint Athalie inquiète et furieuse, prête à porter sur lui une main sacrilége, et à profaner le Sanctuaire de Dieu. Joad, sans s'émouvoir, lui répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.

Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cette intrépidité héroïque, cette confiance vertueuse dans le secours divin, est le comble de la sublimité.

Le même Joad voyant qu'il ne reste dans l'enceinte du Temple que de jeunes filles et de foibles Lévites, s'écrie :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!
Des Prêtres, des Enfans, ô Sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?

Ces beaux vers expriment admirablement les sentimens d'une ame vraiment Israélite, dont le courage et la foi ne s'alarment point à l'aspect des dangers les plus pressans, et qui, comme un autre Abraham, espère contre toute espérance; persuadée que le Dieu des Armées forme dans l'art des combats les mains qui s'arment pour soutenir ses droits.

L'inflexible Brutus, arbitre de la destinée du seul fils qui lui reste, d'un fils vertueux, d'un fils illustre par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la République naissante, et qui n'étoit coupable que d'avoir balancé un moment entre Rome où son devoir le retenoit, et la fille de Tarquin vers qui l'entraînoit son amour; Brutus oubliant qu'il est père, pour se souvenir qu'il est citoyen, étouffe la voix de la nature et de l'humanité, condamne à une mort infame ce fils, l'unique objet de toutes ses complaisances, et n'exhale sa mourante

tendresse pour ce fils infortuné, que par ce sentiment héroïque, peut-être féroce, mais sublime.

Approche, triste objet d'horreur et de tendresse !
Approche, cher appui qu'espéroit ma vieillesse !
Viens embrasser ton père, il t'a dû condamner ;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

Un Sénateur vient le consoler de la part du Sénat, dont les entrailles plus paternelles que celles de Brutus, étoient émues de compassion. Ce Républicain farouche lui répond fièrement :

Vous connoissez Brutus, et l'osez consoler !

Quel mélange horrible de grandeur et de cruauté !

Cette parole de Zénobie, au soupçonneux Rhadamiste son époux, est pleine d'une noble et délicate fierté :

Je connois la fureur de tes soupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Heureuse sécurité que la vertu seule peut donner !

Tel est encore le sentiment exprimé par cette réponse admirable de Pauline à Polieucte, qui lui dit, au sujet de Sévère :

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage !

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.

Dans cet exemple, la délicatesse est jointe à la sublimité.

OROSMANE, *à Nérestan.*

Chrétien, je suis content de ton noble courage !
Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté

D'effacer Orosmane en générosité !
Reprends ta liberté, remporte tes richesses;
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses.
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander;
Qu'ils aillent, sur tes pas, apprendre à ta Patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritoit le mieux,
Des Lusignans ou moi, l'empire de ces lieux.

Quelle noble hardiesse dans ce discours de Monime à Mithridate, qui, par un détour artificieux, lui avoit arraché l'aveu de son amour secret pour Xipharès.

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance:
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée:
Et malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous le plus grand des humains,
Du jour qu'on m'imposa pour vous ce diadème,
Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi par mon ordre il courroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre,
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un Héros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue;
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir,

Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croyois incertain de ma foi,
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

Asdrubal, Ambassadeur de Carthage, plaidoit dans le Sénat Romain la cause de sa Nation vaincue; il commençoit à fléchir les Sénateurs, lorsqu'un d'eux, l'interrompant avec colère, lui demanda *par quels Dieux, après tant de sermens violés, seroit jurée l'observation d'un nouveau Traité? Par ces mêmes Dieux*, répondit Asdrubal, *qui punissent si sévèrement les infracteurs des Traités.*

Cette éloquence du cœur, cette expression si noble d'un repentir sincère, appartient au sublime de sentiment.

Les sentimens que Henri le Grand fait paroître à l'aspect du sage Mornai, lorsque honteux de sa foiblesse, il s'arrache des bras de la charmante d'Estrées pour rentrer dans ceux de la gloire, sont d'une générosité parfaite.

Enfin, dans ces jardins où sa vertu languit,
Il vit Mornai paroître; il le voit, et rougit:
L'un de l'autre en secret, ils craignoient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence;
Mais ce silence même, et ces regards baissés,
Se font entendre au Prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austère où régnoit la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa foiblesse.

Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère :
Qui m'apprend mon devoir, est trop sûr de me plaire :
Viens ; le cœur de ton Prince est digne encor de toi :
Je t'ai vu : c'en est fait, et tu me rends à moi.
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie ;
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre, est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornai connut son maître,
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paroître !
Vous, de la France entière auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, et Roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Du Sublime des Paroles.

C'est ici proprement ce qu'on appelle le style sublime. C'est lui qui, par la vivacité, l'énergie et la noblesse de l'expression, sait répandre un caractère de sublimité sur des images, des pensées et des sentimens qui, par eux-mêmes, n'auroient rien de sublime.

Par exemple, la colère étant plutôt un vice qu'une vertu, tient plus de la bassesse que de la sublimité. Elle devient cependant sublime dans la bouche de Moloch, lorsqu'emporté par des mouvemens impétueux de rage et de désespoir, il exhale ainsi sa haine implacable contre le Tout-Puissant au milieu de l'assemblée des Anges rebelles.

« Tandis que nous concerterons des me-
» sures indignes de nous, faudra-t-il que
» des millions d'esprits armés qui n'atten-
» dent que le signal de l'escalade, restent
» ici languissans et bannis de leur véritable
» Patrie ? Faudra-t-il qu'ils acceptent pour
» leur demeure cette infame et noire ca-
» verne, où nous a renfermés le cruel qui
» règne par notre lâcheté ? Non ; servons-
» nous des flammes et des furies de l'Enfer
» pour forcer tous ensemble un passage vers
» les montagnes éternelles ; faisons de nos
» propres tortures des armes contre notre
» tyran ; qu'il entende le tonnerre infernal
» affronter la foudre dans ses mains ; oppo-
» sons à ses éclairs le feu livide qui nous
» dévore ; montrons une rage égale ; jetons
» l'horreur parmi ses Anges, et qu'il trem-
» ble en voyant son Trône même couvert
» de ce soufre et de ces flammes qu'il a pré-
» parées contre nous. »

Ces paroles, horriblement sublimes et magnifiquement impies, sont très-bien placées dans la bouche d'un Démon, et surtout du Démon de la guerre.

Pour bien entendre la pratique et l'usage du style sublime, il faut observer que les idées générales des choses peuvent se rapporter à trois espèces. Les unes sont sublimes par elles-mêmes, et forment ce que nous avons appelé sublime des images, sublime des pensées, sublime des sentimens ; telle est, par exemple, l'idée de la création qui s'opère par un seul mot, telle est la

pensée de l'égalité des mortels, distingués par la seule vertu; tel est enfin un sentiment de grandeur, de générosité, etc.

Ces choses étant sublimes par elles-mêmes, se passent quelquefois fort bien du secours de l'expression, comme nous l'avons observé à l'égard du mot de Pharasmane à l'Ambassadeur Romain, et de Brutus à l'Ambassadeur Toscan.

Il faut cependant convenir qu'en général, quelle que soit par elle-même la sublimité de ce premier ordre d'idées, le sublime des paroles en rehausse encore l'éclat. Aussi on a pu voir que dans presque tous les exemples qui ont été cités, le sublime des paroles étoit joint à la sublimité, soit des images, soit des pensées, soit des sentimens, qui ne faisoient que gagner à cette jonction.

A l'égard des idées des choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, il y a une distinction importante à faire: ou ces choses n'ont qu'un seul aspect, ou elles peuvent être considérées sous des points de vue différens.

Les choses qui n'ont qu'un aspect, ne peuvent être ennoblies par le style sublime. Par exemple, les idées plaisantes ne sont susceptibles que d'un tour plaisant, et le style le plus pompeux ne peut que leur donner un air burlesque; il ne peut pas les rendre sublimes.

Il en est de même des choses tendres et touchantes; elles peuvent émouvoir, attendrir, percer le cœur; mais elles ne peuvent

ni l'étonner, ni l'élever; le style sublime ne peut donc rien faire pour elles, parce que leur essence résiste au sublime, et se renferme constamment dans son caractère de tendresse et de douceur.

Reste un troisième ordre de choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, mais qui, pouvant être envisagées sous différens points de vue, laissent au style le moyen de les élever jusqu'à la dignité des choses sublimes. Par exemple, l'idée de la guerre et de ses plus grands succès n'a rien par elle-même de vraiment sublime; elle a même un côté odieux et méprisable, qui ne présente que l'image des désordres, des crimes, des calamités, des désolations. L'art de l'éloquence consiste à écarter ce tableau funeste, et à n'offrir qu'une perspective séduisante, ornée de tout ce que la gloire a de plus brillant, et la victoire de plus heureux. C'est par l'effet de cet art, c'est par la vertu du style sublime que Mithridate paroît si grand dans ce tableau.

Ce Roi, qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt.

C'est aussi par la même raison que nous admirons ces beaux vers de la Henriade.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.

Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

XIPHARES *à Mithridate.*

Continuez, Seigneur : tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites ;
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal ;
Tout couvert de son sang, quoique vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains,
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.

. . . . . .

Embrasez par nos mains le Couchant et l'Aurore,
Remplissez l'Univers sans sortir du Bosphore ;
Que les Romains pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent par-tout.

Mithridate ne s'exprime pas moins noblement.

Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si fiers ;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers ;
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu ;
Brûlons ce capitole où j'étois attendu ;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparoître
La honte de cent Rois.

Tout ceci n'est que du style sublime ; c'est la haine, c'est la vengeance embellie des couleurs d'un courage et d'une fermeté inébranlables ; mais l'hémistiche qui suit renferme un vrai sublime de sentiment.

La honte de cent rois, *et la mienne peut-être.*

Ce trait dévoile une grande ame, élevée au-dessus des caprices du sort, qui ose envisager d'un œil ferme ces idées humiliantes de défaites et de honte ; afin d'en effacer le souvenir, et d'en détruire les monumens par le coup le plus hardi.

Toutes les passions et les foiblesses des hommes se rapportent à ce troisième ordre de choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, mais qui sont susceptibles de différens aspects, et auxquelles par conséquent le style peut donner de la sublimité.

C'est ce qu'on a pu voir dans l'éloquent discours de Moloch, qui n'annonce en effet que de la rage et du désespoir, mais qui les produit sous les traits plus agréables de la hardiesse, de l'impétuosité et de la grandeur.

Il en est de même de tous les désirs, de tous les mouvemens et de toutes les affections du cœur de l'homme. Rien n'est plus aisé que de leur donner du ridicule, et c'est ce qu'on fait dans la Comédie. Rien n'est plus aisé que de leur donner un air de grandeur, et c'est ce qu'on fait dans la Tragédie. Voilà pourquoi l'amour d'Harpagon fait rire, et celui de Mithridate intéresse. Voilà en quoi different le grand, le furieux, le terrible Hérode de Voltaire, et l'imbécille Sganarelle du Cocu imaginaire.

En résumant donc toute la doctrine du style sublime, on voit 1.° qu'il a la vertu d'embellir les choses sublimes par elles-mêmes, soit images, soit pensées, soit sentimens, et que son secours leur est presque toujours utile.

2.° Qu'il ne peut toucher aux choses qui, n'étant point sublimes par elles-mêmes, n'ont d'ailleurs qu'un caractère et qu'un aspect.

3.° Que son triomphe est d'élever jusqu'au sublime les choses qui, n'étant point déterminées par elles-mêmes au noble et au grand, ont cependant un beau côté par lequel elles peuvent être considérées.

Quel seroit donc le genre de sublime le plus parfait ? Ce seroit sans doute celui qui réuniroit la sublimité des images, des pensées, des sentimens et du style. Les exemples en sont rares ; mais il n'est pas impossible d'en trouver.

Ces quatre beaux vers qui peignent si bien la confiance admirable de Joad, et que nous avons rapportés au sublime de sentiment, parce que c'est en effet le sentiment qui y domine, et qui en fait la principale beauté ; ces quatre vers renferment aussi une image et une pensée extrêmement sublimes.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Le sublime d'image se trouve dans le premier vers, le sublime de pensée dans le second, le sublime de sentiment dans les deux derniers, et le sublime de style dans tous les quatre.

Il faut cependant observer qu'il y a des choses aussi sublimes qu'elles le peuvent

être

être, quoiqu'elles ne réunissent pas les quatre espèces de sublime.

Marianne peut échapper à la mort que son cruel époux lui prépare ; elle n'a qu'à se montrer aux prêtres et au peuple, leur représenter son innocence et ses malheurs, et seconder les efforts de Varus : sa confidente l'y engage par les considérations les plus fortes : mais la généreuse Mariane a pris un plus noble parti.

Le vrai courage (*répond-elle*) est de savoir souffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle,
A lever sur son Prince une main criminelle.

Le vrai courage est de savoir souffrir. Voilà du sublime de pensées, et sur-tout du sublime de sentiment, et ce sublime est poussé aussi loin qu'il peut l'être ; mais le sublime d'image ne s'y trouve point, parce que la situation, la chose qu'il s'agit d'exprimer, n'est pas susceptible d'image.

Presque toutes les odes de Rousseau, tant sacrées que profanes, sont des modèles parfaits de sublimité : je crois qu'il en faudroit excepter l'ode à une veuve, et quelques autres, admirables dans leur genre, mais qui, par la tendresse et la douceur dont elles sont remplies, semblent appartenir plutôt au style tempéré qu'au style sublime.

Comme le sublime est fait pour de grands sujets, il ne peut guere être employé à propos que dans la poésie épique et lyrique, dans les tragédies, dans les panégyriques, les oraisons funèbres, les sermons, et quelques plaidoyers d'une nature peu connue.

SECTION II.

Du Style simple.

LE Style simple est celui qui convient aux conversations familières : ennemi de tout ornement éclatant, il évite avec soin tout ce qui sent la pompe et l'apprêt. L'enjouement, la gaieté, la vivacité, tous les charmes de la négligence, toutes les graces de la naïveté lui appartiennent ; c'est une bergère qui se couronne de mille fleurs, et qui n'a jamais connu l'usage des diamans.

M. de Fontenelle possède le talent aimable de manier avec politesse, esprit et enjouement, les matières les plus didactiques et les plus abstraites ; son ingénieux système de la pluralité des mondes est un modèle parfait de la simplicité dont nous parlons : en voici un morceau charmant.

« Si la Terre est si petite à l'égard de Ju» piter, Jupiter nous voit-il ? Je crains que » nous lui soyons inconnus ; il faudroit qu'il » vît la Terre quatre-vingt-dix fois plus pe» tite que nous ne la voyons : c'est trop » peu ; il ne la voit point. Voici seulement » ce que nous pouvons croire de meilleur » pour nous. Il y aura dans Jupiter des As» tronomes qui, après avoir bien pris de » la peine à composer des lunettes excel» lentes, après avoir choisi les plus belles » nuits pour observer, auront enfin décou» vert dans les Cieux une petite planette » qu'ils n'avoient jamais vue. D'abord le

» Journal des savans de ce pays-là en parle ;
» le peuple de Jupiter, ou n'en entend point
» parler, ou n'en fait que rire ; les Philo-
» sophes, dont cela détruit les opinions,
» forment le dessein de n'en rien croire ; il
» n'y a que les gens très-raisonnables qui
» en veulent bien douter. On observe en-
» core, on revoit la petite planette ; on
» assure bien que ce n'est point une vision ;
» on commence bien à soupçonner qu'elle a
» un mouvement autour du Soleil ; on
» trouve, au bout de mille observations,
» que ce mouvement est d'une année ; et
» enfin, graces à toutes les peines que se
» donnent les savans, on sait dans Jupiter
» que notre terre est au monde : les curieux
» vont la voir au bout d'une lunette, et la
» vue à peine peut-elle encore l'attraper. »

Les Dialogues de Lucien sont d'une simplicité qui donne un ridicule parfait aux Dieux, lorsqu'ils en sont les interlocuteurs. On sait que Lucien n'étoit pas un dévot du Paganisme. Les personnes pour qui on écrit ici peuvent le lire dans la traduction de d'Ablancourt.

M. de Fontenelle a renouvelé parmi nous ce genre de littérature avec beaucoup de succès ; ses Dialogues sont d'une élégance et d'une naïveté parfaite : on voit à tout moment partir du sein de cette naïveté, de brillantes étincelles d'esprit qui frappent et qui surprennent. Lucien est plus simple et moins orné, quoiqu'il soit aussi extrêmement ingénieux.

Les Lettres de Pline sont aussi simples qu'ingénieuses. Elles ont été fort élégamment traduites par M. de Sacy : en voici une. « Que fait-on à Côme, cette Ville délicieuse que nous aimons tant l'un et l'autre ? Cette belle maison que vous avez dans le faubourg est-elle toujours aussi riante ? Ce cabinet de verdure, qui me plaît tant, n'a-t-il rien perdu de ses agrémens ? Vos planes conservent-ils la fraîcheur de leur ombrage ? Le canal a-t-il toujours sa bordure aussi verte, et ses eaux aussi pures ? Ne m'apprendrez-vous rien de ce bassin qui semble fait exprès pour les recevoir ? Quelles nouvelles de cette longue allée, dont le terrain est ferme sans être rude ? Le Soleil tous les jours rend-il ses visites fréquentes et régulières à notre bain délicieux ? En quel état sont ces salles où vous tenez table ouverte, et celles qui ne sont destinées qu'à vos amis particuliers ? Vos appartemens de jour et de nuit, ces lieux charmans vous possèdent-ils tour-à-tour ? ou le soin de faire valoir vos revenus, vous met-il à l'ordinaire dans un mouvement continuel ? Vous êtes le plus heureux des hommes, si vous jouissez de tant de bien; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire, si vous n'en jouissez pas. Que ne renvoyez-vous ces basses occupations à des gens qui en soient plus dignes que vous; et qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des Belles-Lettres

» dans ce paisible séjour ? C'est la seule
» occupation, c'est la seule oisiveté hon-
» nête pour vous. Rapportez là votre tra-
» vail, votre repos, vos veilles, votre som-
» meil même. Essayez d'amasser une sorte
» de biens que le temps ne puisse vous ôter.
» Tous les autres, dans la suite des siècles,
» changeront mille et mille fois de maître ;
» mais les ouvrages de votre esprit ne ces-
» seront jamais d'être à vous. Je sais à qui
» je parle : je connois la grandeur de votre
» courage, l'étendue de votre génie. Tâchez
» seulement d'avoir meilleure opinion de
» vous ; faites-vous justice, et les autres
» vous la feront. »

Voici quelques extraits d'une Lettre Italienne, écrite par un Sicilien à un de ses amis ; elle contient une critique agréable de Paris et des mœurs françoises.

« Les Etrangers sont bien reçus en ce
» pays-ci, pourvu qu'ils n'y demandent
» rien ; ils n'y ont d'autre emploi que de se
» divertir, et quelques-uns d'ôter la suie
» des cheminées ; c'est le privilége des Sa-
» voyards.

» Les grands se distinguent par ne vou-
» loir rien faire pour servir les autres, et
» par un grand nombre de bêtes et d'ani-
» maux à deux pieds qui les suivent toujours
» quand ils se font traîner dans leurs car-
» rosses : les chevaux ont le pas devant les
» laquais, la mode étant ici de les mettre
» en troupes sur le derrière du carrosse,
» droits sur les pieds comme le Colosse de

» Rhodes : ils regardent fièrement d'autres » esclaves attelés à d'autres voitures moins » fastueuses, qu'ils sont obligés de porter » ou de traîner par la Ville.

» Le menu peuple ne s'enivre que les » jours de Fêtes qu'il ne fait rien ; mais il » travaille les jours ouvriers avec assiduité : » il n'y a pas un peuple au monde plus in- » dustrieux et qui gagne moins, parce qu'il » donne tout à son ventre et à ses habits ; » cependant il est toujours content.

» Les femmes aiment ici les petits chiens » avec une passion extrême ; elles ne haïs- » sent personne : les plus belles comman- » dent aux hommes comme Reine, à leurs » maris comme à des hommes, et amans » comme à des esclaves ; elles donnent » et reçoivent facilement de l'amour, mais » on n'aime ni long-temps, ni assez. » Les mariages, qui autrefois étoient pour » toute la vie, ne sont à présent que pour » un temps : cela fait que le divorce vo- » lontaire se trouve facilement dans les mai- » sons des plus retenues ; après quoi le mari » vit tranquille dans la Province, et la » femme se réjouit à Paris.

» On connoît un véritable François à » quatre choses, quand l'horloge sonne, » quand il interroge quelqu'un, quand il » promet, et quand il parle de ses amours.

» A peine l'horloge commence à sonner, » qu'il demande quelle heure il est : il veut » que son ami lui réponde avant qu'il l'ait » interrogé : il ne fait que ce qu'il ne pro- » met pas ; et pour ses amours il a plus de

» plaisir à publier les faveurs de sa maî-
» tresse qu'à les recevoir.

» Les procureurs qui sont en troupes
» dans toutes les villes de France, se trou-
» vent ici à milliers ; c'est une espèce
» d'hommes choisis pour dégraisser ceux
» qui sont trop gras, et pour empêcher que
» les maigres n'engraissent : il semble que
» les Princes ne les souffrent qu'afin d'en-
» tretenir une guerre civile parmi leurs Su-
» jets, persuadés que s'ils ne passoient leur
» vie à demander en Justice ce qui leur ap-
» partient, et à usurper ce qui ne leur
» appartient pas, leur autorité seroit en
» danger par leurs intrigues et par leur agi-
» tation.

» Quand j'entre dans la Grand'Salle, je
» vois une infinité de personnes échauffées,
» dont la moitié tourmente l'autre par des
» contestations opiniâtrées depuis plusieurs
» années, et soutenues par les inventions
» diaboliques des Praticiens : leur robe est
» longue et noire, pour faire voir combien
» elle est funeste à tout le monde : ils por-
» tent sur la tête un bonnet à quatre cornes,
» à la manière des Prêtres ; et en cet équi-
» page ils conduisent leurs Parties comme
» autant de victimes sur l'Autel de Justi-
» nien : ils ne finissent les Procès que quand
» les Parties n'ont plus d'argent pour les
» continuer ; et lorsqu'ils sont jugés, il ne
» reste aux Plaideurs qu'un amas de papiers
» barbouillés, remplis d'une espèce de ter-
» mes magiques.

» La Mode est le véritable démon qui » tourmente toujours cette nation. On a » porté les cravates si courtes qu'à peine » les voyoit-on ; à cette heure on les attache » au cou, d'où elles pendent comme des » saucissons de Bologne. Les François ne » portent plus d'épées, mais des cimeterres. » Les chiens de Bologne passent présente- » ment pour laids et insupportables, et on ne » caresse plus que ceux qui ont le museau » de loup et les oreilles coupées ; et plus ils » sont difformes, plus ils sont honorés de » baisers et d'embrassemens.

» Les Perruques ont aussi leur mode ; on » les faisoit à la Françoise, et maintenant » on les porte à l'Espagnole. Les petites » montres ont été recherchées ; elles sont » aujourd'hui ridicules, et les plus grosses » sont les plus à la mode. J'ai même ouï » dire que l'on ne fait plus de complimens » dans les lettres, mais que l'on introduit » une nouvelle mode, qui est de cacheter, » non pas d'un seul cachet, mais de trois, » de peur de blesser la civilité.

» Mon cher ami, prions Dieu de tout » notre cœur, qu'il donne à cette brave » Nation l'esprit de paix, et que la fureur » martiale qui l'agite toujours, se change » en une mode salutaire qui fasse revenir » le repos et la tranquillité dans toute l'Eu- » rope. »

Toutes les Lettres de Madame de Sévigné sont des modèles de ce style.

Passons aux exemples poétiques ; Madame Deshoulières peut en fournir.

Il y a une ingénieuse simplicité et un badinage délicat dans cette Epître à un Evêque.

Damon, que vous êtes peu tendre !
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?
Faire à Paris un long séjour,
Savoir que chez les morts je suis prête à descendre,
Et sans daigner me voir, retourner à la Cour !

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert,
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre et fidelle !
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé
De votre divine éloquence ;
L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir,
Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère
Qui devoit de vos jours égaler la longueur,
Et qui de mon timide cœur
Etoit la principale affaire.
Hélas ! d'où vient tant de froideur ?
Qu'ai-je fait pour la faire naître ?
Ah ! craignez que dans ma douleur
Je n'engage l'amour contre vous à paroître
Dans les intérêts de sa sœur.

Cette menace vous alarme.
Un sage être amoureux ! qu'est-ce qu'on en diroit ?
Evitez ce malheur. Un soupir, une larme,
Chez la postérité vous déshonoreroit.
Les sévères loix du Portique
Doivent rendre qui les pratique
Inaccessible aux passions,
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un Stoïque.
Quelle honte pour vous, qui voyez sans pitié
Toutes les foiblesses humaines,

Si, pour punir les torts faits à mon amitié,
Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Céladons, que tous les Artamenes!
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas:
Tremblez, Damon, tremblez, la raison des grands hommes,
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas;
Ce petit Dieu malin au dos chargé de plumes,
Dont les dépits, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisir,
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins
La morale pourroit rendre une ame assez forte:
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs et des Latins
Toutes les raisons pour escorte,
L'amour n'en seroit pas d'un jour plus tard vainqueur.
Lorsqu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.
Il aime à triompher de l'orgueil d'un Savant,
C'est sa plus éclatante et plus douce victoire:
Ces sages qu'on nous vante tant,
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts:
Et toute leur Philosophie
Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

Ainsi plus agité que ne le sont les flots,
Lorsqu'Eole ouvre sa caverne,
Mon cœur fait des desseins contre votre repos,
En cœur que le dépit gouverne;
Mais de ce dangereux dépit
La raison s'est rendue aussitôt la maîtresse:
Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,
Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse,
Que trop d'empressement et de délicatesse.

Contre un foible dépit dont elle rompt le cours,
Ne cherchez donc point de secours;

Je ne laisserai point à ce guide infidelle
La conduite d'un cœur qui respecta toujours
De la triste raison l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles jours ;
Que jamais rien ne renouvelle
En vous le souvenir d'une amitié si belle.
Je sens frémir mon cœur à ce triste discours,
La tendresse en gémit ; mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.

On sait combien la Fontaine excelloit dans ce style. Que d'agrémens dans cette ingénieuse Fable.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses Pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ces tours,
Jannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroître !
Dit l'animal chassé du paternel logis :
Holà, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant ;
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant ;
Et quand ce seroit un Royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi !
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage :
Ce sont, dit-il, les loix qui m'ont de ce logis

Rendu Maître et Seigneur, et qui de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis;
Le premier occupant est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot Hermite,
Un Chat faisant la chatemite,
Un saint homme de Chat, bien fourré; gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: Mes enfans, approchez;
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon Apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains se rapportant aux Rois.

Toutes les Poésies légères de M. de Voltaire sont des sources inépuisables d'esprit et d'agrémens. Avec quelles graces et quelle vérité il peint les ridicules de nos visites, et le vide de nos conversations!

Après dîner, l'indolente Glicère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame,
Joignez un peu votre inutilité

A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ces paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées :
Elles chantoient déjà fautes d'idées ;
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre Monsieur l'Abbé, etc.

Opposons à ce Tableau général un portrait particulier, aussi ressemblant qu'il est agréable.

Ramène à ses amis charmans,
Ramène à ces belles demeures,
Ce bel esprit de tous les temps,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui suspens
La course rapide du temps :
Il en fait un si bel usage :
Les devoirs et les agrémens
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris si souvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us*, pour un Savant,
Et le Dieu jouflu de la table,
Pour un connoisseur si gourmand !
Qu'il vive autant que son ouvrage !
Qu'il vive autant que tous les Rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la foiblesse et le courage,
Les mœurs, les passions, les lois,
Sans erreur et sans verbiage !
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits !
Il a tout ; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir ;

Mais il n'a rien, s'il ne digère.
Grand Dieu, je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un. . . . .
Entouré dans son galetas
De ses livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine.
. . . . . .
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Lise à souper ne prie
Un pédant à citations,
Sans goût, sans grace et sans génie;
. . . . . .
Hélas! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Il n'y a qu'un pas du style simple au style plaisant: ce dernier ne diffère de l'autre que par un ton plus gai et une naïveté plus marquée. En voici deux exemples:

Epitaphe de la Fontaine, faite par lui-même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser;
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Autre Epitaphe, composée par Scarron.

Ci gît qui fut d'une belle taille,
Qui savoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter;
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter;
Même il auroit livré bataille,
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du Globe de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes :
Etoit-il honnête homme ? Oh non.

S'il n'y a qu'un pas du style simple au style plaisant, il n'y a qu'un pas aussi du plaisant au ridicule, et trop de gens franchissent ce dernier pas.

On cherche les rieurs (*dit la Fontaine*) et moi je les évite;
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots.

Le style simple est d'usage dans les Comédies, dans les Fables, dans les Contes, dans les Historiettes, dans mille bagatelles brillantes, où l'imagination peut déployer tout ce qu'elle a de grace et d'enjouement. On ne peut mettre trop d'esprit dans ces petits ouvrages, uniquement faits pour amuser; mais cet esprit ne peut être trop naturel; heureux quand il se produit sous les traits de l'enjouement et de la naïveté, comme dans la plupart des morceaux que nous avons cités ! Si la recherche se fait sentir, tout est froid, tout rebute et ennuie.

Il n'y a que les gens de goût qui soient en état de juger du prix de ces petits ouvrages. Un Savant sans esprit, qui ne peut ni les composer, ni les goûter, prend le parti de les mépriser; c'est ainsi qu'il se venge de la Nature qui lui a refusé le talent de plaire.

Les Dissertations et l'Histoire demandent une simplicité sérieuse et noble.

SECTION III.

Du Style tempéré.

LE Style tempéré tient le milieu entre les deux précédens ; il a plus de force et d'élévation que le Style simple, mais moins que le Style sublime : il emprunte de ce dernier la noblesse des pensées, la vivacité des images ; et de l'autre une douceur, un air de naïveté propre à persuader et à toucher. Ce Style admet toutes sortes de fleurs, surtout celles du sentiment. C'est principalement à la douceur vivifiante et pénétrante du sentiment qu'on reconnoît le Style tempéré. Toutes les passions qui portent un caractère de douceur, sont du ressort de ce genre d'élocution ; l'amitié, la compassion, la tristesse, la douleur, l'amour lorsqu'il gémit tendrement dans l'élégie, ou qu'il peint avec mollesse ses langueurs et ses plaisirs.

Mais les fleurs ne veulent pas être prodiguées inconsidérément ; il faut les répandre avec goût, sobriété, sagesse, et variété sur-tout.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

La réponse de Zaïre aux reproches de Nérestan a cette douceur tendre qui fait le charme du Style tempéré.

Arrête, mon cher frère, arrête ! Connois-moi ;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi :

Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus terrible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandois, et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage:
Tu souffres, je le vois; je souffre davantage.
Je voudrois que du Ciel le barbare secours,
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane;
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé....
Pardonnez-moi, Chrétiens! qui ne l'auroit aimé?
Il faisoit tout pour moi; son cœur m'avoit choisie,
Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie:
C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir,
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir.
Pardonne: ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma foiblesse,
Me servent de supplice; et Zaïre en ce jour.
Meurt de son repentir, plus que de son amour.

Quelle tendresse dans ces sentimens d'Andromaque pour son fils!

Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector!
Ce fils que de sa flamme il me laissa pour gage!
Hélas! il m'en souvient; le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils et le prit dans ses bras:
Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi;
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi:
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissois le père.
Et je puis voir répandre un sang si précieux!
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux!
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne!
Si je te hais, est-il coupable de ma haine!

T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
Et cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête ;
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir !
Non, tu ne mourras point : je n'y puis consentir.

MARIAMNE *à Hérode.*

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine
Que vous importe, hélas ! ma tendresse ou ma haine ?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume et d'horreur ?
Vous qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes alarmes,
Vous de tous mes parens destructeur odieux,
Vous teint du sang d'un père expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les Cieux me sont témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chériroit encore en mourant par vos coups ;
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie,
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie.
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang ;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc :
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père,
Peut-être un jour, hélas ! vous connoîtrez leur mère,
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que seul dans l'Univers vous avez soupçonné ;
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs et ménager un maître,
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

Voici quelques fragmens de la Scène où Rhadamiste et Zénobie se reconnoissent, et qui est pleine de sentimens, quoique l'impétuosité de Rhadamiste s'élève quelquefois un peu au-dessus du Style tempéré.

RHADAMISTE.

Par quel bonheur le Ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?
Mais, hélas ! se peut-il qu'à la cour de mon père,
Je trouve dans les fers une épouse si chère !
Dieux, n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?
O ! de mon désespoir victime trop aimable !
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !
Quoi ! vous versez des pleurs ?

ZÉNOBIE.

Malheureuse ! Et comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah ! cruel, plût aux Cieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse :
Ne crois pas cependant, que pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

. . . . . .
. . . . . .
Juste Ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes !
Que l'hymen associe au sort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux !
Quoi ! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un Epoux malheureux ?
Et je puis me flatter, qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame,
Que dis-je ? Trop heureux que pour moi, dans ce jour,
Le devoir de ton cœur me tienne lieu d'amour !

ZENOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie :
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare Epoux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daigne, dès ce jour, me suivre en Arménie :
César m'en a fait Roi : viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.

Racine peint avec autant de douceur que de délicatesse les mouvemens d'inquiétude qui s'emparent de Junie, et les pressentimens tendres auxquels elle se livre, lorsque Britannicus se sépare d'elle pour aller à ce festin fatal où Néron devoit le faire empoisonner.

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que sais-je? Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect : Je crains que tout ne soit séduit:
Je crains Néron; je crains le malheur qui me suit :
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques piéges dressés?
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance;

S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois,
Et si je vous parlois pour la dernière fois !
Ah, Prince !

L'Elégie de Mademoiselle Deshoulières, sur la mort de son amant, mérite, par la tendresse qui y règne, et l'élégance avec laquelle elle est écrite en quelques endroits, de trouver ici sa place.

Au milieu des plaisirs sur cet heureux rivage,
Mon cœur toujours chargé du poids de ses douleurs,
Se fait un ordinaire usage
De ses soupirs et de ses pleurs,
Et je porte par-tout la chère et triste image
D'un amant dont la mort cause tous mes malheurs.

Du destin de Tircis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaisirs sont pour moi sans appas ;
Je ne sens que le coup dont mon ame est frappée ;
Tout me peint en tous lieux l'horreur de son trépas:
Et quand à cette horreur ma raison échappée,
Me conduit aux pieds des Autels,
Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels,
Hélas ! ce pieux sacrifice
Est tout-à-coup interrompu :
J'accuse le Ciel d'injustice,
Et pleine de la mort qui cause mon supplice,
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans ces cruels instans, à ma douleur fidelle,
Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'appelle :
Tout renouvelle mon tourment,
Et je sens ralentir mon zèle :
Ma passion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon amant.
Lassée d'avoir trouvé la fortune inflexible,
J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible,
Ce moment où du corps l'ame se désunit.

La mort de Tircis m'aplanit.
Ce chemin, aux mortels si rude et si pénible.
Vous qui reconnoissez toujours
D'un Etre souverain l'éternelle sagesse ;
Vous, hélas ! que la grace accompagne sans cesse,
Et qui dans le repos voyez couler vos jours,
Joignez à la douleur qui m'agite et me presse,
De vos utiles vœux l'infaillible secours.

Voici quelques autres exemples, où il entre beaucoup d'imagination et de sentiment ; ils sont tirés des Poésies de Madame Deshoulières.

DAPHNIS.

EGLOGUE A M. D'AUDIFRET.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces hameaux,
Qui, dans la tranquille Ausonie,
De Pan conduisoit les troupeaux,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
Négligeoit ses moutons, brisoit ses chalumeaux ;
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire :
L'enjoué Lisidor dont le doux entretien
Si souvent avoit su lui plaire,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
Ne l'eût pas connu sans son chien.

STANCES.

Dans un charmant désert où les jeunes Zéphirs
Content mille douceurs à leur divine Flore,
Je forme d'innocens désirs,
En songeant au Berger que j'aime et qui m'adore :
Et je rêve à tous les plaisirs
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

Hélas ! cent fois la nuit, hélas ! cent fois le jour
Je m'imagine voir dans ce bois solitaire
Daphnis près d'expirer d'amour,
Me dire en soupirant : L'astre qui nous éclaire

Ne voit rien quand il fait son tour,
Qu'on doive préférer au bonheur de vous plaire.

MADRIGAL.

Qu'est devenu cet heureux temps,
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,
Et le soin de ma Bergerie
Me donnoient de si doux momens?
Cet heureux temps n'est plus; et je ne sais quel trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans douceur;
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur;
Mais, auprès d'Iris il redouble.

LES MOUTONS.

IDYLLE.

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans soucis, sans alarmes;
Aussitôt aimés qu'amoureux:
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs;
De vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature:
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs:
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage:
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,

Que sous l'autorité d'une telle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste Univers
Rien d'assuré, rien de solide ;
Des choses d'ici-bas la fortune décide,
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science :
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Les Stances suivantes, de Voltaire, sont un modèle parfait dans ce genre.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours,
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'Aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens ;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du Ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien,
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable :
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorois la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettoit ses égaremens.

Du Ciel alors daignant descendre,
L'amitie vint à mon secours ;
Elle étoit peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Le Madrigal suivant de M. Ferrand, est plein de naturel, de grace et de délicatesse.

D'amour et de mélancolie,
Célemnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé ;
Et qui boit de ses eaux, oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egerie
J'y courus hier vainement ;
A force de changer d'Amant,
L'infidelle l'avoit tarie.

M. de Fénelon réussissoit parfaitement dans le Style tempéré, c'est-à-dire tendre, touchant, et d'une Poésie douce. On peut dire que le Télémaque tout entier est écrit de ce Style.

Le même M. de Fénélon a chanté du ton le plus aimable, les agrémens de l'Abbaye de Carenac, sur la Dordogne.

Solitude, où la rivière
Ne laisse entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume et s'enfuit
Où deux Isles fortunées,
De rameaux verts couronnées,
Font, pour le charme des yeux,
Tout ce que le cœur désire :
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux !

Une herbe tendre et fleurie,
M'offre des lits de gazon ;
Une douce rêverie
Tient mes sens et ma raison :
A ce charme je me livre,
De ce Nectar je m'enivre,
Et les Dieux en sont jaloux.
De la Cour flatteurs mensonges,
Vous ressemblez à mes songes
Trompeurs comme eux, mais moins doux !

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve sous ces feuillages
Un asyle en tous les temps :
Là, pour commencer à vivre,
Je puise seul et sans livre.

La profonde vérité :
Puis la fable avec l'histoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

Je goûte, loin des alarmes,
Des Muses l'heureux loisir ;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence et mon plaisir :
Mon cœur, content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse fortune,
Et toi, faveur importune,
Le monde entier ne m'est rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît et rit à mes yeux :
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une parque amie
Filera mes plus beaux jours ;
Là, reposera ma cendre ;
Là, Tircis viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

Rien de plus délicat et de plus tendre que ces jolis vers sur un berceau, une fontaine et une Maîtresse.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine ;
Alcimedon un jour au frais
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un Cyprès :
« Hélas ! que l'on seroit heureux,
» Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
» Si toujours aimé de Sylvie,
» On pouvoit, toujours amoureux,
» Avec elle passer sa vie ! »

PROGNÉ ET PHILOMÈLE.

FABLE.

Autrefois Progné l'Hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des Villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue;
Je ne me souviens pas que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomele, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit: Eh quoi! cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux;
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talens si beaux!
Venez faire aux Cités éclater leurs merveilles:
Aussi-bien en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
Qui fait, lui dit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

Rien de plus parfait en ce genre, que l'Ode de M. l'Abbé Metastasio, qui a pour titre, *la Liberté*, ou *la parfaite indifférence*. Il n'est pas possible de mieux représenter l'état d'un cœur, qui, après avoir aimé, recouvre sa liberté; mais qui, dans l'instant même qu'il s'applaudit d'être sorti d'esclavage laisse entrevoir qu'il pourroit encore y rentrer, s'il espéroit un traitement plus doux.

Le Style de cette Ode est d'une douceur et d'une noblesse qui se font sentir au cœur. Il n'y a pas une circonstance, pas un sentiment qui ne soit pris dans la nature.

I.

« Graces à tes tromperies, Nicé, je respire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un » malheureux; enfin mon ame se sent délivrée de ses liens. Pour cette fois, ma » liberté n'est pas un songe.

II.

» Mon ancienne ardeur est éteinte. Je » suis si tranquille, que chez moi l'amour » ne trouve point de dépit pour se masquer. » Quand on prononce ton nom, Nicé, je » ne change plus de visage, et quand je te » regarde, mon cœur n'est plus ému.

III.

» Je dors, et je dors sans te voir en » songe. A mon réveil tu n'es plus le pre» mier objet de ma pensée. Je m'éloigne de » toi sans désir de te revoir : je te revois » sans plaisir et sans peine.

IV.

» Je parle de tes charmes sans rien sen» tir. Je me rappelle de tes injustices sans » en être piqué. Tu t'approches de moi, » sans que j'en sois confus. Je puis, même » avec mon rival m'entretenir de ta beauté.

V.

» Regarde-moi d'un œil fier et dédai» gneux; parle-moi avec un air de bonté et

» de douceur; l'un et l'autre m'est égal. Ta » bouche n'a plus d'empire sur mes sens : » tes yeux ne savent plus le chemin de mon » cœur.

VI.

» Que je sois gai, que je sois triste, ma » gaieté ou ma tristesse n'est plus ton ou- » vrage. Les bois, les collines, les prairies » me plaisent sans toi, et je m'ennuie avec » toi dans un ennuyeux séjour.

VII.

» Vois si je suis sincère. Tu me sembles » encore belle; mais tu n'es plus pour moi » une beauté sans pareille. Je vois même » sur ton charmant visage (que le vrai ne » t'offense point) quelques défauts que je » prenois pour des agrémens.

VIII.

» Quand je brisai ma chaîne, (je l'avoue » à ma honte) je crus sentir mon cœur se » briser : je crus que j'allois mourir. Mais » pour sortir d'esclavage, pour n'être plus » maltraité, pour devenir maître de son » sort, que ne souffre-t-on pas?

IX.

» L'oiseau, pour se débarrasser des gluaux » qui l'enchaînent, sacrifie quelques plu- » mes. Il tarde peu à les recouvrer; instruit » par l'expérience, il ne tombe plus dans » le piége.

X.

» Tu crois peut-être, Nicé, que je t'aime » encore, parce que je dis souvent que je

» ne t'aime plus. Je parle suivant cet ins-
» tinct naturel, qui fait parler des dangers
» qu'on a courus.

XI.

» Le guerrier raconte les actions péril-
» leuses où il s'est trouvé : il se plaît à faire
» voir ses cicatrices. L'esclave devenu libre,
» montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il
» a portée.

XII.

» Je parle donc, mais ce n'est que pour
» me satisfaire. Je parle sans me soucier
» que tu me croies, sans me soucier que tu
» m'approuves, et sans m'informer si en
» parlant de moi tu es tranquille.

XIII.

» J'abandonne un cœur volage : tu perds
» un cœur sincère. J'ignore qui de nous se
» doit consoler le premier. Mais je sais que
» Nicé ne trouvera jamais un Amant aussi
» fidelle, et qu'il est aisé de trouver une
» Maîtresse aussi perfide. »

Quelle tendresse ! quelle douceur, quelle délicatesse dans ces adieux touchans, où Ligdamis prémunit sa Bergère contre les faux et dangereux attraits de la Ville !

Vous allez donc quitter, pour la première fois,
De nos Hameaux la demeure tranquille !
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la ville;
Climene, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos bois :
Là, d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,
Leurs rang ou leur adresse à vous faire la cour,

Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas ! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages,
Qu'une musette et mon amour ?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs Belles;
Ils vous prodigueront un encens dangereux ;
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidelles ;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.
Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene.
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré.
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, et j'ai soupiré.

N'allez pas quitter pour leur plaire,
Les manières qu'on prend dans nos petits hameaux,
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune et simple Bergère :
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire,
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même ville où vous allez paroître ;
Pour la belle Climene elle a vu mes langueurs :
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs,
J'y regrettois notre séjour champêtre,
Et votre vue, et même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux:
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, et ne craignez jamais de vous méprendre,

Et dites, s'il se peut, d'une manière tendre :
C'est ici qu'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

Je couronnerai tous ces beaux exemples par ce tableau charmant du mariage envisagé sous deux faces différentes. Il est tiré de l'Enfant prodigue.

A mon avis, l'Hymen et ses liens,
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens;
Point de milieu. L'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentimens, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la Nature,
Que l'amour forme, et que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son Amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'Amour, en sont de nouveaux nœuds:
Un tel Hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un Contrat
Sa liberté, son nom et son état
Aux volontés d'un Maître despotique
Dont on devient le premier domestique,
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, et la nuit sans amour,
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse;
Tromper son Maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde:
Un tel Hymen est l'enfer de ce monde.

On répétera ici que c'est plutôt pour faire une division sensible qu'une division complète, qu'on réduit la multitude des styles à trois espèces ; on sent bien que chacune de ces espèces génériques contient toujours quelques nuances de l'espèce voisine ; que, par exemple, le style tempéré participe et du style simple et du style sublime, qui tous deux participent du tempéré. En effet, chacun de ces trois styles ne se montre jamais parfaitement renfermé dans ses bornes, si ce n'est dans quelques morceaux de détail, tels que ceux que nous venons de citer, et que nous avons accumulés exprès, pour faire mieux sentir la nature et les différences des trois différens styles. C'est au goût exercé et cultivé à faire lui-même les subdivisions, qui peuvent s'étendre à l'infini, et à reconnoître chaque espèce de style à travers toutes les combinaisons et tous les mélanges.

Au reste on peut remarquer les trois espèces principales dans des genres qui semblent leur être consacrés. Par exemple, dans le genre narratif, on peut dire que l'Epopée appartient au style sublime, la Fable et le Conte au style simple ; que seulement quelques morceaux de l'Epopée, tels que la description du Temple de l'Amour, le tableau des amours du Roi et de Gabrielle d'Estrées, dans la Henriade, etc. tomberont dans le style tempéré, et que quelques Contes et quelques Fables, telles que celles de Philomele et de Progné, celle de Tircis et d'Amarante, etc., s'élèveront jusqu'à ce

même style tempéré. Dans le genre dramatique, on peut dire qu'en général la Tragédie exige assez le style sublime ; la Comédie ordinaire le style simple, et que la haute comédie, la Comédie touchante, cette Comédie qu'on n'appelle ainsi que faute d'un nom particulier qui la caractérise, semble exiger le style tempéré. De même dans le genre lyrique, l'Ode pindarique appartient au style sublime ; l'Ode anacréontique, la Chanson noble et délicate, au style tempéré, le Vaudeville au style simple.

Dans la Chaire, au Barreau, etc. c'est la nature des sujets qui décide du ton général du style, et les styles se mêlent à l'infini dans les détails.

Section IV.

Du Style Laconique.

Le style laconique consiste ordinairement dans un trait court, précis, frappant, qui dit beaucoup en peu de mots. Ce n'est point un genre d'éloquence distingué des précédens. Il se rapporte toujours ou au style simple ou au tempéré ou au style sublime, mais plus particulièrement au sublime qu'aux deux autres. En effet, il y a beaucoup de dignité et de noblesse dans cette économe et abondante précision.

Qui prodigue le sens et compte les paroles.
M. de la Mothe.

Ce style a pris son nom des Laconiens ou Lacédémoniens, dont la gravité naturelle

regardant comme superflus les ornemens du discours, s'accommodoit fort de ces traits vifs et courts, qui, en un seul mot, exprimoient toutes leurs pensées.

Ctésiphon voulant donner une haute idée de son éloquence, se vanta de parler pendant un jour entier, sans préparation, sur le premier sujet qui lui seroit proposé: les Lacédémoniens, sans vouloir le mettre à l'épreuve, le crurent sur sa parole, et l'exilèrent à cause de cet excès d'éloquence.

Un autre Orateur se présentant pour faire le Panégyrique d'Hercule, ils refusèrent de l'entendre, en disant: *Qui pourroit blâmer Hercule ?*

Avoient-ils tort ? N'est-ce pas un abus ridicule que de perdre du temps et de l'éloquence à prouver aux hommes des vérités dont ils sont intimement persuadés, à leur expliquer ce qui est très-clair, tandis qu'il reste tant d'erreurs à combattre, tant de préjugés à déraciner, tant de vérités superficiellement connues à approfondir, tant d'autres vérités entièrement ignorées à faire connoître ?

L'ennemi menaçant un jour ces mêmes Lacédémoniens avec beaucoup de hauteur et de prolixité tout ensemble, de porter le fer et le feu dans leurs pays, ils lui firent réponse en un seul mot : *Si.*

Philippe leur ayant fait demander quelque chose qui leur paroissoit injuste, ils lui répondirent : *Non.*

Quelqu'un demandant à un sage de Grèce

comment il pourroit se venger de ses ennemis. *En devenant homme de bien*, répondit-il.

Henri IV, encourageant ses Soldats avant la bataille d'Ivri, se contente de leur dire : *Enfans, je suis votre Roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, donnons.*

Un disciple de Socrate témoignant à ce Philosophe la douleur qu'il avoit de le voir si injustement condamné : *Aimeriez-vous mieux*, dit Socrate, *que ce fût justement ?*

Philoxene, Philosophe et Poëte Grec, n'ayant point voulu goûter quelques mauvais vers de Denis le Tyran, fut mis en prison. Quelque temps après Denis voulant lui faire mériter sa grace, lui lut d'autres vers non moins mauvais, et lui demanda son avis : Philoxene se tourne vers les gardes qui l'environnoient, et leur dit froidement : *Remenez-moi en prison.*

Maximien avoit été Collégue de Dioclétien, de ce grand Dioclétien à qui on ne peut reprocher que son zèle aveugle pour ses fausses divinités, et sa haine injuste contre les Chrétiens. Dioclétien, las de l'Empire qu'il avoit gouverné en grand Prince, l'abdiqua en grand homme. Maximien, sur qui Dioclétien avoit toujours conservé une autorité presque absolue, suivit son exemple : il s'en repentit dans la suite ; son ambition et sa légéreté lui inspirèrent le pernicieux projet de reprendre la pourpre impériale ; mais ne pouvant reprendre en même temps l'autorité qu'il avoit eue

autrefois, il écrivit à Dioclétien pour lui persuader de remonter aussi sur le Trône, espérant que la considération dont il jouissoit les rétabliroit tous deux dans tous les droits dont ils s'étoient dépouillés. Mais il n'étoit plus temps; la puissance de leurs successeurs étoit trop affermie; la grandeur de Constantin, qui s'élevoit sur les ruines de ses concurrens, étoit trop difficile à renverser: le sage Dioclétien, pour toute réponse aux invitations de Maximien, lui écrivit: *Mon cher ami! venez voir les belles laitues que j'ai plantées dans mes jardins de Salone.* Réponse pleine de sens, de politique et de grandeur!

Tout ce qu'on appelle bon mots, saillies, traits vifs, répliques heureuses, se rapporte au style laconique.

Dans la seule bonne Comédie de Quinault, une jeune fille brouillée par la coquetterie de sa mère, avec son amant qu'elle n'a pas vu depuis long-temps, et qu'on lui a peint comme un infidelle, lui écrit ce billet.

Je voudrois vous parler et nous voir seuls tous deux;
Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire,
Je ne sais ce que je vous veux;
Mais n'auriez-vous rien à me dire?

Je cite ces jolis vers pour un exemple de style laconique, non seulement parce que n'écrire que quatre lignes à son amant est un Laconisme parfait, mais plutôt parce que ces quatre lignes sont très-expressives, et signifient beaucoup.

Dans le Nicomède de Corneille, ce Prince conseille à Prusias, Roi de Bithinie, de n'être ni Mari, ni Père, c'est-à-dire, de n'avoir les foiblesses ni de l'un, ni de l'autre. Prusias lui demande ce qu'il doit donc être : *Roi*, lui répond Nicomède.

Dans l'Horace du même Auteur, Julie qui n'avoit vu que le commencement du combat des trois Romains contre les trois Albains, annonce au père des Horaces que les Curiaces sont victorieux ; que deux de ses fils sont morts, et que le troisième, se trouvant trop foible contre trois, a cherché son salut dans la fuite : ce vieillard idolâtre de Rome, est insensible à la perte de ses fils ; il s'indigne de la lâcheté de celui qui lui reste, et s'écrie avec transport :

Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

HORACE.

Qu'il mourût.

La noble et mâle assurance que Médée conserve au milieu des malheurs dont elle devroit être accablée, annonce un courage invincible, et une fermeté d'ame inébranlable. Sa confidente lui dit :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre Pays vous hait, votre Epoux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.

Porus, le plus brave et le plus vaillant des Rois de l'Inde, obligé de céder à la fortune d'Alexandre qu'il avoit balancée quelque temps par des prodiges de valeurs, est amené vaincu et désarmé devant ce jeune Héros. Il ne lui parle que d'un ton fier et menaçant. Alexandre en est étonné, et lui dit:

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser;
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer:
En effet, ma victoire en doit être alarmée;
Votre nom peut encore plus que toute une armée:
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi:
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En Roi.

Voici une fière et courte réponse de Brutus à César.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulut César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine?
Ah! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

La précision des réponses de Thyeste à son barbare frère dont il craint d'être reconnu, a je ne sais quoi de fier, de noble et de grand.

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous, (naître?
Quel est ton rang? ton nom? Quels humains ton vu

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoctète.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas ? Et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Œubée ?

THYESTE.

De Sestos ; et j'allois à Delphes, etc.

On sait assez combien il est difficile d'être court. La précision demande du temps, des soins, une application et un travail dont tout le monde n'est pas capable. Le Cardinal du Perron, parlant d'une réponse de Coëffetau, dit fort bien : *Il l'auroit faite plus courte s'il avoit eu plus de temps.* Un des plus profonds et des plus vastes génies que la France ait produits, dit aussi à la fin d'une de ses lettres : *Je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte.* Un des plus illustres Auteurs du dernier siècle, qui joignoit à la plus profonde érudition un esprit juste et un goût exquis (choses très-rares parmi les Savans), fait cette réflexion sensée,

« C'est peut-être le plus mal-aisé de tous » les ouvrages, que celui de bien abréger ; » il faut un discernement peu commun, » pour juger quelles sont les circonstances » dont la suppression obscurcit ou n'obs- » curcit pas un ouvrage. »

Il seroit difficile de déterminer l'usage de ce style. On ne trouve pas toujours l'occasion d'exprimer tant de choses en si peu de mots. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en général il doit régner dans tous les discours un certain Laconisme qui consiste à retrancher toutes superfluités, et à se servir de termes expressifs. On dit toujours mal en beaucoup de mots, ce qu'on peut dire fort bien en peu.

Mais d'un autre côté, il ne faut point perdre de vue la maxime qui vient d'être citée ; et pour s'y conformer, il faut employer tout son discernement et toute sa pénétration à examiner quelles sont les circonstances essentielles dont l'omission répandroit de la foiblesse ou de l'obscurité sur le discours ; l'Eloquence marche entre deux écueils ; on veut être court, on devient obscur ; on veut être abondant, on est diffus. Il ne faudroit pas toujours condamner, comme des redondances vicieuses, certaines répétitions variées et harmonieuses de la même idée, qui servent à la développer et à flatter l'oreille, quoiqu'elles ne soient pas absolument exigées par le sens dont elles ne sont qu'un complément assez surabondant. Ce seroit peut-être un défaut

dans la Prose, mais on en trouve de trop beaux exemples dans les vers, pour pouvoir décider que ce soit un défaut : quelques-uns de ces exemples vont faire sentir ce que je veux dire.

Quelques crimes toujours précédent les grands crimes.

Voilà un vers qui suffit pour l'idée qu'il exprime ; voyez cependant en combien de manières la même idée va encore être retournée.

I.

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.

I I.

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

I I I.

Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.

I V.

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux.

Si cette répétition variée de la même idée, est un défaut, pourquoi tout le monde sait-il ces vers par cœur ? Pourquoi n'y a-t-il peut-être rien de plus beau dans Corneille que cette réponse de Pompée à Sertorius, que nous avons déjà rapportée ailleurs, et où l'on trouve le même défaut, si c'en est un.

I.

Et votre Empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ;

I I.

Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,

I I I.

Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,

I V.

Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

On trouve de pareils exemples dans M. de Voltaire lui-même, le plus précis et le plus Philosophe de tous nos Poëtes.

I.

Tel est souvent le sort des plus justes des Rois,
Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs lois :

I I.

On porte jusqu'aux Cieux leur justice suprême.

I I I.

Adorés de leur Peuple, ils sont des Dieux eux-mêmes.

I.

Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux ?

I I.

Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux.

I I I.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

Voici encore un autre exemple.

I.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.

Voilà l'idée suffisamment exprimée ; en voici le développement.

I I.

L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflammer ;
La femme l'est même avant que d'aimer.

III.

Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.

Il faut regarder tous ces exemples comme de belles amplifications poétiques, que l'esprit et l'oreille semblent demander de concert, quoiqu'ils puissent s'en passer. Il faut se souvenir que ces amplifications ne doivent être ni outrées, ni prodiguées : abus qui forme le défaut dominant reproché à Ovide.

C'est dommage qu'on ne puisse donner sur cette partie que des préceptes vagues et généraux, et qu'on ne puisse indiquer que de très-loin la route qu'il faut suivre. Le Rhéteur ressemble trop souvent à Apollon lorsqu'il met dans les mains de Phaéton les rênes de ses chevaux : Suis un juste milieu, lui dit-il, ne t'écarte point de ce cercle étroit où tu trouveras les traces de mon char empreintes ; si tu t'élèves, tu embraseras le firmament ; si tu t'abaisses, tu dessécheras la terre ; les dangers, les abymes t'environnent de tous côtés : il dit, Phaéton part, s'égare et se précipite. Les préceptes du Rhéteur ne sont pas souvent plus précis ni mieux suivis ; on a beau crier : suivez les traces que les grands Maîtres ont laissées dans la carrière de l'éloquence. Combien peu de gens savent distinguer ces traces délicates ! n'en concluons pas cependant que les préceptes soient inutiles. Ceux d'Apollon ne l'étoient pas ; avec plus de

circonspection et de docilité, Phaéton eût pu éviter sa perte.

SECTION V.

Des défauts du Style.

L'ESPRIT humain, même dans ceux où il brille davantage, n'a que des lumières extrêmement foibles et renfermées dans des bornes très-étroites. Rarement il se trouve joint à un goût sûr, à une raison solide, à un discernement délicat et judicieux, qui seul peut perfectionner ses productions. Faut-il donc s'étonner de voir tous les jours tant d'erreurs légérement adoptées, tant d'abus où l'on se plonge tête baissée, surtout en matière d'Eloquence ? L'homme est naturellement amateur du beau et du vrai; mais il se trompe souvent dans le choix. Sa passion violente pour ces deux objets si aimables, lui fait souvent prendre le change. Il se laisse éblouir par des apparences trompeuses. Le faux brillant lui paroît une véritable beauté. Il l'admire dans la lecture; il l'imite dans la composition; et telle est la source de la plupart des vices dont plusieurs Auteurs infectent leur style. Tel veut marcher sur les pas d'un Bossuet, d'un Corneille, d'un Rousseau, et franchir comme eux la carrière du sublime, qui, prenant mal l'esprit de ces grands modèles, ou n'ayant pas reçu de la nature ce génie qu'elle seule peut donner, s'abandonne à un fatras pompeux

de paroles stériles, à une folle enflure de pensées extravagantes ; c'est la Grenouille qui veut s'égaler aux Bœuf, et qui crève à force de s'enfler. Cet autre prend une route différente ; il veut être enjoué, badin, amusant ; il veut retracer l'ingénieuse simplicité d'un La Fontaine : mais c'est un bouffon qui n'a que des plaisanteries basses, triviales, grossières ; c'est l'âne qui veut imiter le petit chien. Celui-ci se pique de sentimens, il veut inspirer la tendresse ; et son style insipide n'inspire que du dégoût : celui-là veut être grave, sérieux, concis, et c'est un lourd pédant qui ennuie. Je ne finirois pas si je voulois peindre tous les travers dans lesquels tombe un Auteur sans goût ; je ne m'attacherai qu'aux principaux, dont je donnerai même des exemples, afin qu'en les connoissant, on puisse les éviter.

Le sublime outré dégénère ordinairement en enflure ; ce que Malherbe dit des larmes de Saint Pierre, est un tissu d'exagérations insensées :

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent :
Ses soupirs se font vents, qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un Elément.

Beaucoup d'Auteurs Espagnols sont souvent tombé dans ce défaut. Lopez de Vega, un de leurs plus célèbres Poëtes, fit deux vers latins sur la pompe funèbre de Charles-Quint, dont voici le sens.

« Mettez pour tombeau le Monde, pour » chapelle ardente le Ciel, pour torches les » Etoiles, pour larmes les Mers. »

Cet appareil funéraire est trop vaste pour être beau.

Gracian, un autre de leurs beaux esprits, ne fait pas difficulté de dire que le cœur d'Alexandre est un « Archicœur, dans un » coin duquel tout le monde est si à l'aise, » qu'il y reste de la place pour six autres. »

On peut voir dans le traité des études de Rollin, et dans la manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit, du P. Bouhours, les louanges impertinentes que donnent à Alexandre ces Déclamateurs latins, dont Sénèque le père rapporte les sentimens.

Louer les choses estimables est une justice; mais il est des zèles impétueux qui ne peuvent se contenir dans des bornes raisonnables.

Les Juifs disent d'un de leurs Rabbins nommé Eliézer, que si on le mettoit dans un bassin d'une balance et tous les Savans dans l'autre, le seul Eliezer les enleveroit tous; et que si le Ciel étoit de parchemin, tous les cèdres du Liban des plumes, et l'Océan de l'encre, ils ne suffiroient pas à écrire toutes les louanges qu'il mérite.

Erasme, enchanté de la vie et de la mort de Socrate, a peine à retenir le transport qui le porte à s'écrier : *Saint Socrate, priez pour nous.*

Quelques-uns en ont fait un Chrétien, et c'est une chose fort commune que cette transformation

transformation des Philosophes du Paganisme en Chrétiens, et même en Saints. Les Péripatéticiens Chrétiens damnoient Platon, et canonisoient Aristote ; les Chrétiens qui s'attachoient à la Doctrine de Platon, usoient de représailles.

Corneille de la Pierre doute, *si Aristote tient plus du Jurisconsulte que du Prêtre, plus du Prêtre que du Prophète, plus du Prophète que de Dieu.*

La gradation n'étoit pas près de finir s'il eût pu remonter plus haut.

« C'est un miracle de Dieu, dit un autre admirateur d'Aristote, d'avoir accumulé tant de lumières en un seul sujet. Louons Dieu, ajouta-t-il, d'avoir séparé cet homme de tous les autres, pour rendre propre à lui-seul le comble de l'humaine perfection. Sa doctrine est la vérité même ; son entendement a été l'ouvrage le plus achevé de la Nature, et la dernière limite de l'intelligence humaine : il a été créé pour enseigner tout ce qu'il est possible de savoir. »

Toutes ces exagérations insensées, tous ces éloges hyperboliques, qui s'écartent de la Nature et de la raison, ne sont pas moins des défauts de style, que des défauts de jugement.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. Il doit régner par-tout.

Ces éloges si ridicules le deviennent encore bien davantage, quand on se les donne à soi-même. Il n'y a point de talent, quel-

que éminent qu'on le suppose, qui puisse donner le droit de dire ce que Malherbe disoit à Henri le Grand.

Mais qu'en de si hauts faits vous m'ayez pour témoin,
Avouez-le, grand Roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées;
Tous vous savent louer, mais non également:
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Ce mauvais usage emprunté des Auteurs Grecs et Latins, sur-tout des Poëtes lyriques, a été mal-à-propos regardé comme consacré. La Philosophie a fait sentir que le ridicule ne pouvoit l'être, et que le plus vif enthousiasme ne pouvoit dispenser de l'obligation d'être modeste.

La Pédanterie a souvent voulu partager avec l'enthousiasme le droit ignoble d'étaler de l'orgueil. Paracelse apostrophe les docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, d'Italie et du Nord, pour les sommer de suivre les pas de leur Monarque, les assurant *qu'un seul de ses cheveux est plus savant que toutes leurs Universités.*

Il ne serviroit de rien pour justifier une telle vanité de dire comme Ciceron :

« Pourquoi me blâmeroit-on de me louer, s'il n'y a rien dans l'Univers qui soit aussi digne de mes louanges? »

On pourroit dire que ces observations appartiennent plus à la Morale qu'à la Rhétorique; cependant elles ne sont point étrangères à celle-ci, parce qu'elles rentrent dans l'art des bienséances que la Rhétorique en-

seigne à garder. D'ailleurs l'idée que certains genres, tels que l'Ode ou l'Epopée, donnoit le droit aux Auteurs de se vanter; idée que Boileau semble avoir confirmée par son exemple, étoit une erreur relative au goût, plutôt qu'à la Morale. Continuons d'examiner d'autres défauts.

L'enthousiasme forçant les barrières prescrites par la raison, mène souvent au galimathias. Malherbe peut encore en fournir un exemple.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Malheur à qui entend ces deux derniers Vers.

A force de vouloir être tendre, il est à craindre qu'on ne donne dans la fadeur et l'insipidité. Voici un morceau de la Tragédie de Bérénice, où les discours de Titus ne sont pas exempts de ces défauts.

TITUS *à Bérénice.*

. . . . . Hélas! que vous me déchirez!

BERÉNICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, et vous pleurez:

TITUS.

Oui, Madame, il est vrai; je pleure, je soupire,
Je frémis, etc.

Le style simple couvre aussi quelques écueils. On veut être plaisant, on veut dire

de bons mots; le pas est glissant, on tombe dans le bouffon et dans le bas comique, charme de la populace, pour laquelle Molière paroît avoir voulu faire quelque chose dans quelques-unes de ses pièces; telles que les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, et quelques autres farces pleines d'ailleurs de Scènes admirables, et qui décèlent le Grand-Maître.

L'Epigramme de Saint-Amand sur l'incendie du Palais, finit par une pointe extrêmement plate:

Certes, l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris Dame Justice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Le ridicule de ces sortes d'exemples est aisé à sentir: le vice général de toutes les pointes, est d'être fondé sur l'équivoque, ce qui annonce toujours un badinage trop frivole, une recherche puérile de petits rapports qui ne se trouvent que dans les sons.

Il y a d'autres pointes qui consistent dans l'abus de l'esprit et dans une vaine profusion d'antitheses trop recherchées.

Sous le règne de Louis XIII, et dans le commencement de celui de Louis XIV, le goût des pointes étoit dominant: on prodiguoit l'esprit, on le déplaçoit, on le rendoit ridicule. Corneille a trop payé le tribut à ce goût, Quinault en est infecté.

Dans une de ses Tragi-Comédies, Cambyse raconte qu'il est devenu amoureux d'une femme en la voyant endormie.

Elle étoit endormie, et sans se faire voir,
Ses yeux firent d'abord éclater leur pouvoir;
Je sentis lors couler dans mon ame charmée,
Mille torrens de feu d'une source fermée,
Mon cœur fut au-devant d'un coup si glorieux,
Et ne coûta pas même un regard à ses yeux.

Dans une autre pièce, une Confidente veut persuader à sa maîtresse d'oublier un amant mort.

Ce Prince est mort enfin, et sa mort vous convie
D'éteindre votre flamme,
Voulez-vous conserver *des feux pour de la cendre!*

Boileau a eu raison de dire que le Dieu du goût n'avoit laissé par grace aux pointes que l'Epigramme pour asyle; mais c'est encore à condition que ces pointes seront ingénieuses, délicates, naturelles et point licencieuses.

CHAPITRE V.

Des trois genres d'Eloquence.

L'ARTICLE que je vais traiter n'a rapport avec les styles, qu'autant qu'il contribue à en faire voir l'usage. Il s'agit ici des grands Discours, des Discours vraiment oratoires, comme des Harangues, des Plaidoyers, des Panégyriques, etc. que les Rhéteurs réduisent à trois genres, le genre judiciaire, le genre délibératif et le genre démonstratif ou théorique. Il est bon d'avoir une notion de ces trois genres, où sont compris les principaux sujets sur lesquels la Rhétorique s'exerce.

SECTION PREMIÈRE.

Du Genre Judiciaire.

CE sont les Plaidoyers et les disputes qui composent ce genre, et c'est particulièrement dans ces discours où on a un juge à ménager, qu'il faut mettre en œuvre toutes ces parties d'oraison, dont on a parlé dans le second Livre qui traite de la Disposition.

Corneille, à ce qu'il paroît, eût excellé dans la Plaidoierie, si son génie ne se fût tourné du côté de la Poésie dramatique, dont il a été le Père parmi nous. On trouve dans ses sublimes Tragédies, plusieurs Causes très-éloquemment plaidées; mais comme la passion domine dans le tragique, l'énergie et la vivacité y tiennent lieu souvent de ces proportions, de cette régularité, de cette symétrie que les Orateurs de sang-froid mettent avec art dans leurs discours. Rien n'est plus éloquent que cet endroit du Cid, où Chimène éplorée se jette aux pieds du Roi de Castille, et lui demande vengeance de la mort du Comte de Gormas son père, que Don Rodrigue venoit de tuer en duel. (Ce Comte de Gormas, comme on sait, avoit donné un soufflet au vieux Don Diégue, père de Rodrigue.)

CHIMENE.

SIRE, mon père est mort, mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc :
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux,

De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'arrivai sur le lieu sans force et sans couleur,
Je le trouvai sans vie. Excusez ma douleur,
SIRE, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.
. . . . . .
. . . . . Je le trouvai sans vie,
Son flanc étoit ouvert, et pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir,
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite;
Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.
SIRE, ne souffrez pas que sous votre puissance,
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité:
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir,
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance.
. . . . . .
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang:
Vengez la par une autre, et le sang par le sang;
Immolez non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat,
Le téméraire Auteur d'un si haut attentat.

Voici la réponse de Don Diégue qui défend la cause de son fils.

Qu'on est digne d'envie,
Lorsqu'en perdant la force, on perd aussi la vie,
SIRE, et que l'âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait presqu'à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi la foiblesse de l'âge.
SIRE, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son Pays, et digne de son Roi;
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
. . . . . .
Si Chimene se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
. . . . . .
Ah! conservez pour vous le bras qui peut servir
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimene,
Je n'y résistes point, je consens à ma peine;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Dans une autre Tragédie, Horace, après avoir fait triompher Rome d'Albe par la défaite des Curiaces, tua sa propre sœur dans un transport de colère, parce qu'elle témoignoit trop de regret de la mort d'un des Curiace son Amant, et que dans sa douleur elle s'emportoit jusqu'à faire des impréca-

tions contre Rome ; Valère, un autre Amant de sa sœur, voulant venger cette mort, se porte pour Accusateur d'Horace devant Tullus Hortilius, Roi de Rome. Voici son plaidoyer.

SIRE, puisque le Ciel entre les mains des Rois,
Dépose sa justice et la forces des lois,
Et que l'Etat demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez. . . . . .

Le vieil Horace, père de l'accusé, l'interrompt tout d'un coup, et s'écrie :

Quoi ! qu'on envoie un Vainqueur au supplice ?

Cette brusque repartie si naturelle à un père dans une pareille circonstance, vaut toute seule un Plaidoyer ; nous verrons cependant par la suite la réponse de ce Vieillard.

VALERE *continue.*

Souffrez donc, ô grand Roi ! le plus juste des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneur s'irritent ;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent :
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer,
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable :
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains ;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,

Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un Amant jette au cœur d'une Amante,
Quand prêts d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie.
Il a sur nous un droit et de mort et de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajoûter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup est indigne d'un homme.

. . . . . .

Pensez-vous que les Dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?
Sur vous ce sacrilége attireroit sa peine ;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes Dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
SIRE, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide :
La suite en est à craindre, et la haine des Cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les Dieux.

Il est aisé de distinguer dans ce discours de Valère l'Exorde, la Confirmation et la Péroraison : il y avoit plus de désordre apparent dans ceux de Chimène et de Don

Diégue, parce qu'il y avoit plus de passion; mais ce désordre même n'étoit qu'un ordre plus caché.

Horace, Sabine son épouse, et le vieil Horace son père, répondent diversement à l'accusation de Valère. Horace ne s'avoue coupable qu'autant que le Roi l'aura jugé tel; il se soumet à sa justice, et consent à mourir, si c'est sa volonté. Cette manière de se défendre n'est pas la plus mal-adroite.

Sabine conjure le Roi de la prendre pour victime au lieu de son époux. Le vieil Horace est le seul qui allégue de véritables raisons pour la défense de son fils. Voici ces trois discours.

Après que Valère a parlé, Tullus dit:

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

SIRE, on se défend mal contre l'avis d'un Roi,
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paroît condamnable.
C'est un crime envers lui de vouloir s'excuser:
Notre sang est son bien, il en peut disposer,
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive pas sans une juste cause.
SIRE, prononcez donc, je suis prêt d'obéir:
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère,
Qu'en Amant de sa sœur il accuse le frère:
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, et moi, pour la sauver.

. . . . . .

Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats;
Il est bien mal-aisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous;
Ainsi donc, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire.
Rome ne manque point de généreux Guerriers;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers;
Que votre Majesté désormais m'en dispense,
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand Roi! que de ce bras vainqueur,
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

Sabine aussitôt arrive, et s'adressant au Roi, lui dit :

SIRE, écoutez Sabine, et voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,
Qui toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la Justice:
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime.
. . . . . .
Les nœuds de l'Hymenée et son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même.
. . . . . .
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, et finira la mienne.
SIRE, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée,
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'Etat et vous!

Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
SIRE, délivrez-moi par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, et de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :
Ma main peut me donner ce que je vous demande ;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang appaiser la colère
Des Dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire en mourant aux Mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil Horace enfin prend la parole.

SIRE, c'est donc à moi de répondre à Valère :
Mes enfans avec lui conspirent contre un père ?
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs Mânes généreux,
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent
Puisque le Ciel vouloit qu'elle fût asservie, (heureux.
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
Contre ce cher époux Valère en vain s'anime ;
Un premier mouvement ne fut jamais un crime,
Et la louange est due au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à la patrie un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée :

Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, SIRE ! Il l'est, et ce bras paternel
L'auroit déjà puni, s'il étoit criminel.
J'aurois su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;
J'aime trop l'honneur, SIRE, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère :
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colère,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait malgré moi, vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
SIRE, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer Valère, et même aux yeux d'Horace,
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race.
Qui n'est point de son sang, ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en pou-
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre, (dre,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau, (reau ?
Qui fait cheoir les méchans sous la main d'un bour-
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à cacher le renom
D'un Guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font retentir encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'hon-
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ! (neur,

Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire :
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de son injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour ;
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, SIRE, et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt;
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
SIRE, ne donnez rien à mes débiles ans,
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfans,
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle,
Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle.
. . . . . .
Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit ;
Et ce qui contribue à notre renommée,
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais Héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Rien que l'occasion moins haute et moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton Pays et ton Roi.
SIRE, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

Ces Plaidoyers, quoique remplis d'idées nobles, brillantes et sublimes, font un assez mauvais effet dans cette Tragédie où ils sont déplacés. Il faut les en détacher, comme on vient de faire, et les contempler en particulier, pour jouir de toutes leurs beautés.

Ces beautés sont offusquées par quelques défauts. Corneille s'élève quelquefois si haut, qu'il est obligé de tomber, et ses chutes sont terribles. Voici, par exemple, deux vers qui, placés à côté l'un de l'autre, sont insupportables.

N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

Le premier de ces deux vers est bien, l'autre est foible et burlesque ; il semble qu'on entend le maître de Trictrac dans le Joueur, dire à Geronte :

Mon nom est Tout à Bas, Vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

Horace a bien apostrophé Sabine et Valère sans permission ; pourquoi faut-il qu'il la demande pour apostropher son fils ? Il pouvoit fort bien le faire sans le dire.

On trouve aussi dans tous ces discours de vieilles expressions et des inversions vicieuses dont l'oreille est choquée : mais il faut se souvenir qu'il y a plus de cent ans que Corneille écrivoit tout ceci.

Quoi qu'il en soit, il seroit à désirer que tous nos Orateurs, fussent aussi éloquens en prose, que Corneille l'étoit en vers. La fameuse scène de Sertorius et de Pompée pourroit être rapportée au même genre. Pompée y défend Sylla que Sertorius attaque.

Dans la Tragédie de Brutus, ce Consul plaide noblement la cause du Peuple Romain contre l'Ambassadeur Toscan Arons,

qui défend avec beaucoup d'éloquence celle de Tarquin.

Arons essaie d'abord d'intimider le Sénat par la peinture des dangers qui le menacent, s'il s'obstine à secouer le joug des Tarquins.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous :
C'est en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle :
Sa victoire affoiblit ses remparts désolés ;
Du sang qui les inonde, ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire.
Si du Peuple Romain le Sénat est le père,
Porsenna l'est des Rois que vous persécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des Mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole et ces mêmes Autels,
Où jadis, attestant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidèle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?
Qui peut de vos sermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non pas d'esclavage :
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ses pieds faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juste :
De son Peuple et de lui tel étoit le lien ;

Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien ;
Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidelle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par de-là son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur, et quel Roi sans foi-
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir, (blesse?
Vous, nés tous ses sujets, vous, faits pour obéir?
Un Fils ne s'arme point contre un coupable Père ;
Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
Les droits des Souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans ; leurs Juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère,
Trahir toutes les Loix, en voulant les venger,
Et renverser l'Etat au lieu de le changer.
Instruit par le malheur (ce grand Maître de l'homme)
Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des Peuples et des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir Monarchique.

Brutus répond par ce beau morceau imité de Cinna, que nous avons rapporté à l'article de l'imitation.

Le genre judiciaire se retrouve par-tout. Les disputes qui s'élèvent tous les jours dans la conversation, entraînent des espèces de plaidoyers pour et contre, que l'amour-propre et l'envie de briller, toujours supérieurs à l'éducation, font trop souvent dégénérer en querelles odieuses et ridicules par l'aigreur, l'emportement et la confusion qui s'y mêlent. Madame de Sévigné disoit que cela

rendoit l'esprit d'une rudesse et d'une contrariété insupportable. M. de Marivaux, dans le Spectateur François, fait un tableau vif et burlesque de ces sortes de contestations, où il montre avec beaucoup de Philosophie, de finesse et de vérité, en combien de manières l'amour-propre sait se replier pour paroître triompher, du moins pour ne pas paroître vaincu. Saint-Evremont dans l'histoire qu'on va rapporter, couvre de ridicule et les combattans et le médiateur.

« La dispute vint sur le sujet de la Reine » de Suède qu'on louoit de la connoissance » qu'elle a de tant de choses. Tout d'un » coup le Commandeur se leva, ôtant son » chapeau d'un air tout particulier, *Mes-* » *sieurs*, dit-il, *si la Reine de Suède n'a-* » *voit su que les coutumes de son Pays,* » *elle y seroit encore : pour avoir appris* » *notre Langue et nos manières, pour s'é-* » *tre mise en état de réussir huit jours en* » *France, elle a perdu son Royaume. Voilà* » *ce qu'ont produit sa science et ses belles* » *lumières que vous nous vantez.*

» Bautru voyant choquer la Reine de » Suède qu'il estime tant, et les Belles-Let- » tres qui lui sont si chères, perdit toute » considération, et commençant par un » serment : Il faut être bien injuste, re- » prit-il, d'imputer à la Reine de Suède » comme un crime, la plus belle action de » sa vie. Je ne m'étonne point de votre » aversion pour les Sciences : ce n'est pas » d'aujourd'hui que vous les avez méprisées.

» Si vous aviez lu les Histoires les plus » communes, vous sauriez que sa conduite » n'est pas sans exemple. Charles-Quint n'a » pas été moins admirable par la renoncia- » tion de ses Etats, que par ses conquêtes : » Dioclétien n'a-t-il pas quitté l'Empire, et » Sylla le pouvoir souverain ? Mais toutes » ces choses vous sont inconnues, et c'est » folie de disputer avec un ignorant. Au » reste, où me trouverez-vous un homme » extraordinaire qui n'ait eu des lumières et » des connoissances acquises.

» A commencer par M. le Prince, il alla » jusqu'à César, de César au Grand Ale- » xandre : et l'affaire eût été plus loin, si » le Commandeur ne l'eût interrompu avec » tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de » se taire. Vous nous en contez bien, dit-il, » avec votre César et votre Alexandre. Je » ne sais s'ils étoient savans ou ignorans. » Il ne m'importe guère : mais je sais que » de mon temps on ne faisoit étudier les » Gentilshommes que pour être d'Eglise ; » encore se contentoient-ils le plus souvent » du Latin de leur Bréviaire. Ceux qu'on » destinoit à la Cour ou à l'Armée, alloient » honnêtement à l'Académie. Ils appre- » noient à monter à cheval, à danser, à » faire des armes, à jouer du luth, à vol- » tiger, un peu de Mathématiques, et » c'étoit tout : vous aviez en France mille » beaux Gendarmes, galans hommes. C'est » ainsi que se formoient les Thermes et les » Bellegardes. Du Latin ! de mon temps,

» du Latin ! un Gentilhomme en eût été » déshonoré. Je connois les grandes quali- » tés de M. le Prince, et suis son serviteur : » mais je vous dirai que le dernier Connés- » table de Montmorency a su maintenir son » crédit dans les Provinces, et sa considé- » ration à la Cour, sans savoir lire. Peu de » Latin, vous dis-je, et de bon François.

» Il fut avantageux au Commandeur que » le bon homme eût la goutte ; autrement » il eût vengé le Latin par quelque chose » de plus pressant que la colère et les in- » jures. La contestation s'échauffa tout de » nouveau : celui-ci résolu de mourir sur » son opinion, celui-là soutenant le parti » de l'ignorance avec beaucoup d'honneur » et de fermeté.

» Tel étoit l'état de la dispute, quand » un Prélat charitable voulut accommoder » le différent, ravi de trouver une si belle » occasion de faire paroître son savoir et » son esprit. Il toussa trois fois avec mé- » thode, se tournant vers le Docteur ; trois » fois il sourit en homme du monde à no- » tre agréable ignorant : et lorsqu'il crut » avoir assez bien composé sa contenance, » il parla de cette sorte.

» Je vous dirai, Messieurs, je vous di- » rai que la science fortifie la beauté du na- » turel, et que l'agrément et la facilité de » l'esprit donnent des graces à l'érudition. » Le génie seul sans règle et sans art, est » comme un torrent qui se précipite avec » impétuosité. La science sans naturel res-

» semble à ces campagnes sèches et arides, » qui sont désagréables à la vue. Or, Mes- » sieurs, il est question de concilier ce que » vous avez divisé mal-à-propos, de réta- » blir l'union où vous avez jeté le divorce. » La science n'est autre chose qu'une par- » faite connoissance : l'art n'est rien qu'une » règle qui conduit le naturel. Est-ce, Mon- » sieur (s'adressant au Commandeur), que » vous voulez ignorer les choses dont vous » parlez, et faire vanité d'un naturel qui » se dérègle, qui s'éloigne de la perfection ? » Et vous, M. de Bautru, renoncez-vous » à la beauté naturelle de l'esprit, pour » vous rendre esclave de préceptes impor- » tuns, et de connoissances empruntées ? » Il faut finir la conversation, reprit brus- » quement le Commandeur : j'aime encore » mieux sa science et son Latin, que le » grand discours que vous nous faites.

» Le bon homme qui n'étoit pas irré- » conciliable, s'adoucit aussitôt ; et pour » rendre la pareille au Commandeur, il » préféra son ignorance agréable aux pa- » roles magnifiques du Prélat. Pour le Pré- » lat, il se retira avec un grand mépris de » tous les deux, et une grande satisfaction » de lui-même. »

SECTION II.

Du Genre délibératif.

DANS le genre délibératif, il s'agit de prendre un parti sur une affaire importante ; chacun dit son sentiment, et expose les

motifs sur lesquels il est appuyé. C'est une éloquence mâle et robuste qui convient à ce genre; point de colifichets, point de badinage, point de jeux de mots, point d'antithèses, point de ces petits traits brillans qu'on appelle simplement de l'esprit. Quand Démosthène engageoit les Athéniens à défendre leur liberté contre Philippe, Roi de Macédoine, son éloquence étoit un foudre et un torrent, il entraînoit tous les esprits et les enflammoit d'une ardeur guerrière; aussi Philippe disoit-il : *Je ne crains point les Athéniens, je ne crains que Démosthène.* Tourreil, qui, en traduisant cet Orateur a voulu relever sa simplicité par quelques ornemens, lisant un jour dans l'Académie des morceaux de sa traduction, Racine s'écria : *Ah ! le bourreau ! ne va-t-il pas donner de l'esprit à Démosthène ?*

Voici des exemples.

Dans le Paradis perdu, les Anges rebelles, précipités dans les enfers, délibèrent s'ils recommenceront la guerre, ou s'ils resteront pour jamais enfermés dans cette affreuse prison; Satan, leur Général, propose simplement l'affaire dans le Conseil, et recueille leurs avis.

« Le premier après lui, Moloch le » Sceptre en main se leva; Moloch le plus » violent et le plus furieux des esprits qui » combattirent dans les plaines de l'Empi- » rée. Le désespoir augmentoit encore sa » férocité naturelle. Il avoit l'audace de se » soutenir égal au Tout-Puissant, et plutôt

» que de fléchir, il aimoit mieux cesser » d'être. »

Son discours est plein de fureur et d'emportement, nous en avons vu le début dans l'article de l'exorde brusque ; il ne propose pas moins que d'aller attaquer le Tout-Puissant jusques dans le Ciel.

« Mais, dira-t-on, la route est inaccessi- » ble, comment aller d'un plein vol assail- » lir un ennemi si élevé ? Considérez donc, » si le breuvage assoupissant de ce lac d'ou- » bli ne vous tient point encore engourdi, » que de notre propre mouvement nous » montons vers notre siége natal. La des- » cente est contraire à notre nature. Eh, » quoi ! quand le fier ennemi poursuivoit » notre armée rompue à travers l'abyme, » ne sentiez-vous pas quels efforts il nous » falloit faire pour descendre, malgré l'im- » pulsion que nous avions reçue ! Il nous » est donc facile de nous relever. On craint » l'événement ; si nous nous attaquons de » nouveau à un plus fort que nous, sa colère » pourroit augmenter nos malheurs. Est-il » donc encore quelque chose à craindre » dans les enfers ? Quoi de plus désolant, » que de se voir à jamais privé de la béati- » tude, que de gémir sans cesse dans ce » gouffre abominable, livrés en proie à un » feu qui ne s'éteint point, toujours dans » l'attente de l'heure fatale où les chaînes » de l'enfer nous entraîneront aux tour- » mens ? De plus grands châtimens seroient » au-dessus de toute force créée, ils nous » anéan-

» anéantiroient. Qu'avons-nous donc à re-
» douter ? Pourquoi craindre d'irriter la co-
» lère de notre ennemi ? Qu'elle s'enflamme
» à son plus haut point, elle nous consu-
» mera entièrement, et la mort est préfé-
» rable à une éternelle misère ; ou si notre
» substance divine est immortelle, nous
» aurons toujours la consolation de nous
» voir à l'abri du néant. Ne nous sentons-
» nous pas en état de troubler la demeure
» du Très-Haut, et de porter l'alarme jus-
» qu'à son trône ? Nous sommes donc déjà
» vengés, quand même nous ne serions pas
» vainqueurs. »

L'impétuosité de ce discours étoit bien capable d'entraîner à la guerre des esprits révoltés, dont la haine et la vengeance n'étoient retenues que par la crainte. Que ces raisons soient solides ou fausses, la vivacité avec laquelle elles sont exprimées ne laisse pas le temps de les discuter.

« De l'autre côté se leva Bélial dans une
» attitude plus gracieuse et plus modérée.
» L'Olympe n'avoit point perdu de plus bel
» habitant. Par la noblesse de son extérieur
» libre et guerrier, il sembloit destiné pour
» des actions d'éclat, mais en lui tout étoit
» faux et dépourvu de solidité. Sa voix plus
» douce que la manne du Ciel, savoit don-
» ner une couleur favorable aux crimes les
» plus noirs. Il possédoit l'art de confondre
» la raison, et de faire avorter les desseins
» les mieux conçus. Ses pensées, basses et
» industrieuses pour le vice, étoient timides

» et paresseuses quand il s'agissoit de quel-
» que chose de grand. Il parla cependant,
» et d'un ton flatteur pour l'oreille, et per-
» suasif pour le cœur, il prononça ces pa-
» roles :

» Chers compagnons, je suis très-porté
» à la guerre, je ne cède en haine à per-
» sonne; mais ce qui vient d'être allégué
» de plus fort pour la persuader, ne sert
» qu'à m'en détourner. Quel augure devons-
» nous tirer du succès, quand le plus brave
» de nos troupes, se méfiant lui-même de
» son conseil et de sa force, fonde son
» courage sur le désespoir, et consent à
» périr, pourvu qu'il se venge? Quelle ven-
» geance pouvons-nous prendre? Les tours
» éternelles sont gardées par des troupes
» invincibles. De distance en distance les
» légions du Tout-Puissant sont campées
» sur les confins de l'abyme, et d'une aile
» légère ses coureurs s'avançant dans le
» Royaume de la nuit, mettent l'Empirée
» à l'abri de la surprise. Pourrions-nous
» nous faire jour par la force? Quand tout
» l'enfer marcheroit après nous pour con-
» fondre par l'épaisseur de ses ténèbres la
» pure lumière des Cieux, notre ennemi
» assis sur un trône incorruptible, dissipe-
» roit par l'éclat de sa présence tout ce qui
» voudroit l'offusquer, et sa cuirasse que
» rien ne sauroit endommager, repousse-
» roit bientôt nos foibles traits. C'est donc
» le désespoir qu'on nous présente pour uni-
» que ressource. On veut que nous allu-

» mions encore la colère du Vainqueur.
» Dans quelle vue ? C'est, dit-on, que s'il
» redouble nos maux, leur excès pourra en-
» fin nous anéantir. Triste délivrance ! Qui
» d'entre nous, malgré les peines dont nous
» sommes accablés, n'aimera pas mieux
» jouir de cet Etre intellectuel, et se pro-
» mener à travers l'éternité dans la variété
» de ses pensées, que de périr, englouti
» dans le sein de la nuit éternelle ? Mais
» supposons que la mort soit un bien pour
» nous, notre vainqueur courroucé voudroit-
» il nous en gratifier, ou même le pourroit-
» il ? Il est douteux qu'il le puisse, sûr qu'il
» ne le voudra jamais. Voudra-t-il, étant
» si sage, lâcher la bride à toute sa colère ?
» Et pourroit-il bien, par foiblesse ou par
» inadvertence, donner à ses ennemis ce
» qu'ils désirent ? Détruiroit-il dans sa fu-
» reur ceux que cette même fureur réserve
» et destine à des châtimens éternels ? Pour-
» quoi donc balançons-nous, disent ceux
» qui conseillent la guerre ? Nous sommes
» condamnés sans retours à des malheurs
» sans bornes : nos peines, quoi que nous
» fassions, ne sauroient augmenter : que
» pourrions-nous souffrir de plus ? Ce que
» nous pourrions souffrir de plus ! Est-ce
» donc ce qu'il y a de plus triste, que d'a-
» voir la liberté de parler, d'agir et de s'as-
» sembler ? Rappelez-vous cette fuite préci-
» pitée, où, frappés du foudre et vivement
» poursuivis, nous conjurions l'abyme de
» nous ouvrir son sein, et de nous dérober.

» aux traits du vainqueur: l'enfer nous sem-
» bloit alors un asyle. Notre état n'étoit-il
» pas plus affreux tout le temps où nous
» nous sommes vus enchaînés et ensevelis
» dans le lac brûlant ? Quoi ! si le souffle
» qui alluma ces tristes feux, se ranimoit
» pour les rendre sept fois plus ardens ; si la
» vengeance presque assoupie venoit à se
» réveiller; si tous les trésors de sa colère
» s'ouvroient ; si les voûtes infernales, s'é-
» croulant, faisoient fondre sur nos têtes
» leurs torrens enflammés et toutes les hor-
» reurs qui nous menacent, notre sort ne
» seroit-il pas infiniment plus à plaindre ?
» Peut-être au moment que nous projetons
» une guerre glorieuse, il s'élève contre
» nous une tempête qui nous submergera
» dans les flammes. Peut-être une main in-
» visible va-t-elle nous enlever et nous
» clouer sur divers rochers, pour être le
» jouet et la proie des tourbillons furieux.
» Cette situation ne seroit-elle pas plus hor-
» rible ? Non, non, ne songeons plus à la
» guerre. Nous ne présumons point de vain-
» cre celui qui possède la force, ni de trom-
» per celui qui voit tout d'un coup-d'œil.
» Egalement puissant pour repousser nos
» coups, et sage pour dissiper nos trames,
» du haut des Cieux il se rit de nos vaines
» émeutes. Mais vivrons-nous déshonorés,
» foulés aux pieds, bannis du Ciel, notre
» chère Patrie ? Le Destin l'a voulu, sou-
» mettons-nous. La force ne nous manque
» pas, manquerons-nous de patience ? Dans

» l'incertitude du succès, nous aurions dû
» faire nos réflexions avant que de prendre
» les armes contre un si grand ennemi;
» mais nous nous sommes livrés au mou-
» vement de notre courage. Pourquoi fré-
» mir des violences qu'on exerce contre
» nous ? L'exil, l'ignominie, l'esclavage,
» sont des maux inévitables pour des vain-
» cus. Faisons-nous une raison; notre vain-
» queur pourra s'appaiser avec le temps. Si
» nous cessons de l'insulter, peut-être il
» nous laissera tranquilles dans ces lieux
» écartés de sa vue. Qui sait même, si
» satisfait un jour de ce que nous aurons
» souffert, il n'écoutera pas sa clémence ?
» Ces feux brûlans se ralentiront, quand
» son souffle n'en rallumera plus les flam-
» mes. Alors notre essence purifiée surmon-
» tera leur vapeur nuisible, et notre tem-
» pérament s'accoutumant au climat, n'en
» ressentira plus aucune incommodité. Cette
» horreur se convertira en bonace, et cette
» obscurité en lumière. L'instabilité des
» choses que le temps dispose à des révo-
» lutions continuelles, doit élever nos espé-
» rances. Nous pouvons nous flatter de
» quelque changement heureux : notre con-
» dition étoit autrefois fortunée; elle est
» aujourd'hui déplorable; mais elle peut em-
» pirer, si nous nous exposons à de plus
» grands châtimens. »

Mamone, le démon des riches; parle après lui; il opine aussi pour la paix : comme il n'étoit sensible qu'à l'éclat de l'or et des

perles, il se console d'être condamné à vivre éternellement dans un lieu de souffrances, où il avoit découvert des mines d'or. « Bannissons, dit-il, tous les projets » de guerre, et ne songeons plus qu'à tirer » avantage des richesses que nous possé- » dons. » Son avis pour la paix ne fut pas goûté ; on se sentit flatté du projet de fonder un empire pareil à celui des Cieux. Soudain Belzébut, qui après Satan tenoit le premier rang, se lève d'un air grave. En se levant, il parut le soutien d'un Etat : il commence par reprocher au Puissances infernales la lâcheté qui les pousse à préférer une paix honteuse et impossible à une guerre glorieuse et nécessaire, mais il n'approuve pas non plus le conseil désespéré de Moloch : il propose d'humilier le Tout-Puissant par des moyens moins violens et plus sûrs.

« Qu'est-il nécessaire que par une irrup- » tion dangereuse nous envahissions l'Em- » pirée, dont les superbes remparts ne crai- » gnent ni assaut, ni siége, ni surprise de » la part de l'abyme ? Il est des routes et » plus sûres et plus aisées. Une ancienne » prophétie nous a révélé dans le Ciel, qu'un » Monde nouveau devoit sortir du néant. » Si j'ai bien combiné les termes et les signes » de la prophétie, il doit en être déjà sorti, » pour servir de demeure à une race nou- » velle, à l'homme dont la nature sembla- » ble à la nôtre, mais inférieure en excel- » lence, est plus favorisée de celui qui règne.

» La volonté du Très-Haut s'est expliquée
» là-dessus parmi les Dieux, et il l'a confir-
» mée par un serment qui fit trembler toute
» la circonférence du Ciel. Tournons de ce
» côté-là toutes nos pensées : tâchons d'ap-
» prendre quelles créatures l'habitent, quelle
» est leur figure ou leur substance, quels
» sont leurs talens, en quoi consiste leur
» force ou leur foiblesse, et si pour les sur-
» monter il faut employer l'artifice ou la
» violence. Les portes de l'Olympe sont
» fermées, tout assure la gloire et le repos
» du grand Monarque ; mais peut-être cette
» autre place frontière de son Royaume est
» ouverte, dénuée de troupes, et n'a d'au-
» tres défenses que ses premiers habitans.
» Portons contre eux nos armes, détruisons
» leur monde, ou soumettons-le à titre de
» conquête. Chassés du Ciel, chassons de
» la terre ces nouveaux sujets, ou soule-
» vons-les contre leur Dieu, afin qu'il de-
» vienne leur ennemi, et que dans sa fureur
» il extermine son propre ouvrage. Ne sen-
» tez-vous pas tout le plaisir d'une telle
» vengeance ? Elle troubleroit la joie qu'il
» ressent de notre confusion, et notre joie
» naîtroit de son trouble. Il regretteroit ses
» enfans bien aimés, qui, partageant avec
» nous et nos fautes et nos peines, maudi-
» roient leur origine, et pleureroient leur
» trop courte félicité. Voyez donc si ce
» projet mérite votre attention, ou s'il vous
» convient mieux de vous occuper dans
» cette triste demeure à bâtir des Empires
» chimériques.

» Tel fut l'avis détestable que Belzébut » mit dans tout son jour sur la première » idée qu'en avoit donnée Satan. Le projet » audacieux fut approuvé, et la joie étin- » cela dans les yeux des anges des ténèbres. » Ils donnèrent un consentement unanime.»

Enfin cet avis, malheureusement pour le genre humain, prévalut sur tous les autres.

Auguste, dans la Tragédie de Cinna, délibère s'il doit garder ou abdiquer le pouvoir souverain. Il consulte Cinna et Maxime sur cette importante et délicate question. Maxime lui conseille d'abdiquer l'Empire, Cinna de le conserver. Leurs discours sont pleins d'idées et de choses : le style, quoique plein de traits éloquens et sublimes, manque un peu de correction et d'égalité : c'est le défaut général de Corneille. Comme il s'agit d'une scène entière, et si étendue qu'elle forme presque un acte à elle seule, il faut renvoyer à Corneille même.

Dans la première scène de Brutus, on délibère si on accordera ou si on refusera audience à l'Ambassadeur Toscan; les Consuls sont partagés dans leurs avis.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son Roi renvoyer sans l'entendre;
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils *, il est vrai, vengeur de sa Patrie,
A deux fois repoussé le Tyran d'Etrurie,

* Titus, fils de Brutus.

Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains,
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains:
Mais ce n'est point assez, Rome assiégée encore
Voit dans les champs voisins ses tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat,
Exilé par nos Loix, qu'il sorte de l'Etat;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper:
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les Rois; ce sont là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère;
Mais plein du même esprit mon sentiment diffère:
Je vois cette Ambassade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Romains.
Accoutumons des Rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la République,
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.

L'avis de Publicola étoit plus sûr, celui de Brutus étoit plus noble et plus hardi, aussi fut-il suivi par ces généreux Républicains; mais il fut bien funeste à celui qui l'avoit ouvert, puisqu'il lui en coûta ses deux fils.

On peut aisément remarquer ici combien il y a d'affinité entre le genre délibératif et le genre judiciaire, et combien il est aisé de réduire le premier de ces genres à l'autre, comme nous l'avons dit dans la Préface.

Toute la différence n'est que dans le nombre des avis opposés : il n'y en a que deux dans le genre judiciaire, du moins ordinairement; au lieu que dans le genre délibératif, il peut y en avoir autant que d'opinans.

SECTION III.

Du Genre Démonstratif.

DANS le genre démonstratif on fait toujours l'éloge ou la satyre de quelqu'un. Dans la satyre, pour charger de l'horreur et de l'indignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on sent qu'il faut employer des couleurs fortes et horribles; un style vif, serré, pressant et rapide, est celui qui convient à la haine. Dans les panégyriques, les complimens, les oraisons funèbres, etc. l'Eloquence doit étaler tout ce qu'elle a de plus brillant dans le coloris, et de plus vif dans les sentimens, de plus neuf dans les pensées, de plus harmonieux dans les expressions. Il est question de satisfaire un auditeur délicat et dédaigneux, qui n'est venu que pour entendre un beau discours. La passion ne fournit rien ici à l'éloquence; elle n'a de ressource que dans elle-même; il faut qu'elle paye de ses propres richesses, et que l'intérêt soit remplacé par les ornemens.

CHAPITRE VI.

Des Figures.

Les Figures de Rhétorique sont certains tours d'Eloquence qui, s'éloignant en quelque chose du langage le plus simple et le plus uni, expriment avec plus de grace, de force, de noblesse et de vivacité, les sentimens, les pensées et les mouvemens de l'ame.

Par exemple :

Les Grands nous flattent quand nous pouvons les servir ; ils nous méprisent quand nous leur sommes inutiles ; ils nous oppriment quand nous leur sommes dangereux.

Voilà une manière de parler toute simple et toute unie.

Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain, dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.

Voilà une Figure.

On voit par-là que les Figures consistent dans une modification particulière du discours qui les distingue, par un tour ou plus vif, ou plus noble, ou plus agréable, d'une manière de parler plus simple, qui exprimeroit pourtant le même fond de pensée.

Il est des Figures de différente espèce ; les unes vives et gaies, se bornent à plaire, à amuser par une espèce de badinage agréable ; d'autres plus graves, plus majestueuses, plus fortes, s'adressent au cœur et peignent les passions.

Les Figures doivent couler de la nature comme de leur véritable source. Elles sont d'un usage nécessaire et fort étendu ; elles animent, elles assaisonnent le discours, elles en bannissent la langueur et la monotonie ; elles y répandent mille agrémens, elles y font régner la variété. Dans la main d'un Orateur habile, elles sont comme des javelots dans la main d'un archer adroit ; elles frappent toujours à l'endroit marqué, et produisent immanquablement l'effet attendu. Dans la conversation, dans les ouvrages légers, ce sont des fleurs qui réveillent l'attention, qui soutiennent le plaisir.

Les Figures consistent ou dans les pensées ou dans les paroles : ce n'est pas qu'il puisse y avoir des figures entées sur un frivole assemblage de mots sans pensées, ou de pensées sans mots ; mais il y a des figures qui consistent tellement dans les mots, que les moindres changemens, la plus légère omission ou transposition renverse et détruit toute la figure.

En voici des exemples,

> Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété :
> Jehu, le fier Jehu tremble dans Samarie.

où il est clair que toute la figure consiste dans la répétition du mot, *Rompez* d'une part, et du mot *Jehu* de l'autre. Retranchez la répétition, il n'y auroit plus de figure.

Il n'en est pas de même des figures de pensées où l'on peut faire mille changemens dans le choix et l'arrangement des paroles,

sans anéantir la figure. Par exemple, dans ces paroles de M. Bossuet :

« Glaive du Seigneur, quel coup vous » venez de frapper ! toute la terre en est » étonnée. »

Voilà une apostrophe parfaite. Changez tous les termes, retranchez, ajoutez, ôtez une partie, substituez-en une autre, la figure subsistera toujours.

SECTION PREMIÈRE.

Des Figures de pensées.

COMME il est naturel de penser avant que de parler (bien des gens font cependant le contraire), nous commencerons par les figures de pensées dans lesquelles nous n'observerons point d'autre ordre que l'ordre alphabétique. Nous ne remarquerons que les principales. Le moyen de les détailler toutes !

De l'Antithèse.

L'Antithèse est une des plus agréables figures. Elle consiste dans un combat de pensées et de paroles opposées les unes aux autres, qui forment un effet frappant.

Saint Cyprien emploie fort noblement cette figure dans son sermon sur l'Aumône.

« Le Fils de Dieu s'est fait Fils de » l'Homme, afin de nous faire enfans de » Dieu ; il a été blessé pour guérir nos plaies ; » il s'est fait esclave pour nous rendre li-

» bres ; il est mort enfin pour nous faire » vivre. »

M. Fléchier, dans l'Oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Aiguillon, dit:

« On la vit souffrir, mais on ne l'enten- » dit pas se plaindre : elle fit des vœux pour » son salut, et n'en fit pas pour sa santé. » Prête à vivre pour achever sa pénitence, » prête à mourir pour consommer son sa- » crifice ; soupirant après le repos de la Pa- » trie, supportant patiemment les peines » de son exil; entre la douleur et la joie, » entre la possession et l'espérance ; se ré- » servant toute entière à son Créateur, » elle attendit tout ce qui pouvoit arriver, » et ne souhaita que ce que Dieu voudroit » faire d'elle. »

M. Mascaron, Oraison funèbre du Vicomte de Turenne.

« M. de Turenne, vainqueur des ennemis » de l'Etat, ne causa jamais à la France » une joie si universelle et si sensible, que » M. de Turenne vaincu par la vérité et sou- » mis aux joug de la foi.

» Rome profane lui eût dressé des Sta- » tues sous l'Empire des Césars, et Rome » sainte trouve de quoi l'admirer sous les » Pontifes de la Religion de Jesus-Christ. »

Saint Paul, 1. Epître aux Cor. chap. 4.

« On nous maudit, et nous bénissons ; » on nous persécute, et nous souffrons ; on » nous dit des injures, et nous répondons » par nos prières. »

ZAIRE *à Nérestan.*

Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous (deux.
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.

ALZIRE *à Zamore.*

O jour ! ô doux momens d'horreur empoisonnés !
Cher et fatal objet de douleur et de joie,
Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie !

XIPHARÈS *à Monime.*

Quelle marque, grand Dieux, d'un amour déplorable !
Combien en un moment heureux et misérable !
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abyme affreux vous me précipitez !

Dans le Poëme de la Religion.

Ver impur de la Terre et Roi de l'Univers,
Riche et vide de biens, libre et chargé de fers,
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude :
Tantôt le Monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche, et déjà je le vois.
Tantôt le monde entier dans un profond silence,
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.
. . . . . .
Que d'orgueil ! C'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.

Dans le poëme de la Henriade, les sentimens opposés qui agitent le Roi au moment fatal où il s'éloigne de Gabrielle d'Estrées, sont fort bien exprimés par cette Antithèse.

Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs il en versoit encore,
Entraîné par Mornai, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient ; il part désespéré.

Voici une Antithèse bien soutenue dans le caractère d'un homme bizarre et capricieux.

Il veut, il ne veut pas; il accorde, il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour;
Il promet, il rétracte; il condamne, il excuse;
Le même objet lui plaît et déplaît tour à tour.

Comme cette figure est extrêmement brillante, et que l'art s'y manifeste d'une manière fort sensible, on ne doit en user qu'avec quelques ménagemens. Une lumière si éclatante éblouit souvent plus qu'elle n'éclaire. On a reproché à M. Fléchier d'avoir trop émaillé ses éloquens Discours de ces jeux de mots affectés, de ces petites Antithèses qui deviennent puériles si elles sont trop fréquentes. Il me semble que bien des Censeurs poussent trop loin leur aversion pour l'Antithèse, ils la regardent comme un vice en elle-même, au lieu qu'elle est un agrément, et que son excès seul est vicieux; ils veulent du moins la bannir impitoyablement de tout ouvrage sérieux, quoiqu'elle puisse souvent y produire un fort bon effet. C'est tomber dans un excès pour éviter l'autre.

Il faut considérer que l'Antithèse se trouve par-tout dans la nature, soit dans l'ordre Physique, soit dans l'ordre Moral. Tout y est contrasté, et les arts empruntent de la nature même la loi du contraste: de là l'opposition des ombres et des lumières dans la Peinture; de là divers contrastes étudiés dans la Musique; de là sur-tout la règle générale de contraster les caractères dans l'art Dramatique, etc. L'Antithèse au reste n'est pas tellement une Figure de pensée

qu'elle ne consiste un peu aussi dans le choix des mots opposés.

De l'Apostrophe.

L'Apostrophe est une figure par laquelle l'Orateur coupe tout-à-coup son discours pour l'adresser à quelque personne présente ou absente, vivante ou morte, ou à quelque objet animé ou inanimé.

EXEMPLES.

Liv. des Rois, Chap. 1.

« Montagnes de Gelboé ! que jamais la » rosée ni la pluie du Ciel ne descende sur » vous ! »

Ezéchiel, chap. 21.

« O Epée vengeresse ! sors de ton four- » reau pour briller aux yeux des coupables, » et pour leur percer le cœur ! »

Psaume 2.

« Ecoutez, Rois de la Terre ! et vous, » Juges du monde, apprenez votre devoir. »

Bossuet, Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.

« Avant lui la France presque sans Vais- » seaux tenoit en vain aux deux Mers : » maintenant on les voit couvertes depuis le » Levant jusqu'au Couchant de nos Flottes » victorieuses : et la hardiesse Françoise » porte par-tout la terreur avec le nom de » Louis. Tu céderas ou tu tomberas sous » ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles » de la Chrétienté. Tu disois en ton cœur

» avare : Je tiens la Mer sous mes loix, » et les Nations sont ma proie. La légéreté » de tes Vaisseaux te donnoit de la con- » fiance : mais tu te verras attaquée dans » tes murailles, comme un oiseau ravissant » qu'on iroit chercher parmi les rochers et » dans son nid, où il partage son butin à » ses petits. Tu rends déjà tes Esclaves ; » Louis a brisé les fers dont tu accablois » ses Sujets, qui sont nés pour être libres » sous son glorieux Empire. Tes maisons ne » sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta » brutale fureur, tu tournes contre toi-mê- » me, et tu ne sais comment assouvir ta » rage impuissante : mais nous verrons la fin » de tes brigandages. »

Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« O Mère ! ô Femme ! ô Reine admirable et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'Etat qui est attaqué par une force invincible et divine ; il ne vous reste plus qu'à demeurer ferme au milieu de ses ruines. »

Fléchier, Oraison funèbre de Turenne.

« Villes que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire ! Provinces qu'ils avoient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons ! Vous durez encore, Places que l'Art

et la Nature ont fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur Capitaine ! »

Dans la même Oraison.

« O Dieu terrible ! mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des Vainqueurs et des Victoires pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos Jugemens ; votre Puissance renverse ceux que votre Puissance avoit élevés ; vous immolez à votre Grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées. »

M. de Voltaire, Tragédie de Zaïre : c'est elle-même qui parle à sa Confidente.

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel et moi.
Hé bien ! race des Rois dont le Ciel me fit naître,
Père et Mère chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon Maître !
Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui,
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupière.

Tragédie d'Alzire.

Manes de mon Amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi.
L'Océan qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières !
Je suis à lui. L'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les Cieux !
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher Amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe et passer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes Sujets dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'Univers, hélas ! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug imposé par la nécessité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

Tragédie d'Hérode et de Mariamne.

. . . . . Tu meurs, et je respire encore !
Manes sacrés, chère ombre, épouse que j'adore,
Reste pâle et sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau,
Quoi ! vous me retenez ! Quoi ! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides !
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.

Électre, Tragédie d'Oreste.

Dieux ! vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur !
Vôtre bras suspendu frappera l'oppresseur !
Oreste, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie :

Viens du fond des forêts où tu fus élevé,
Où les maux exerçoient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'est aux monstres d'Argos, aux Tyrans de la terre,
Aux meurtriers des Rois que tu dois t'adresser.
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer !

Dans un autre endroit de la même Tragédie, Electre apostrophe ainsi le fer qu'elle avoit trouvé sur le tombeau d'Agamemnon.

Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposoit en triomphe à ce sacré tombeaux,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne à mes justes efforts !

POLYEUCTE *à Pauline.*

Le déplorable état où je vous abandonne,
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ?
Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne ;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

Racine, Tragédie d'Andromaque.

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Murs sacrés, que n'a pu conserver mon Hector !

Dans l'Idoménée de M. de Crébillon, Erixène, fille de Mérion, Prince rebelle, tâche en vain de combattre sa tendresse pour le fils du Roi de Crète : elle s'excite à la vengeance par la contemplation des lieux

où elle avoit vu périr son père, qu'elle apostrophe avec beaucoup de vivacité et de noblesse.

Non, mon père, ton sang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera point vendu;
Et le cruel Vainqueur qui surprend ma tendresse
Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse:
Je saurai le punir de son crime et du mien.

Apostrophe de Rousseau à l'Amour.

Venez, cher tyran de mon ame,
Venez; je vous fuirois en vain;
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

Monologue de Rodogune dans la Tragédie de Corneille, qui porte le nom de cette Princesse des Parthes.

Sentimens étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux manes d'un grand Roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria: *Vengeance; adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

. . . . . .
. . . . . .

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Ce Prince que Rodogune apostrophe dans ces huit derniers Vers, est Antiochus, fils de Démétrius Nicanor, Roi de Syrie, qu'elle avoit vu massacrer entre ses bras par Cléopatre sa Rivale, première épouse de Démétrius et mère d'Antiochus et de Séleucus son frère.

L'Apostrophe, comme on voit, est un mouvement violent et imprévu qui frappe, qui saisit, qui étonne, et qui convient très-bien aux passions ardentes et tumultueuses, toujours impatientes d'éclater tout-à-coup par un impétueux transport. Cette figure doit cependant être amenée avec art : on doit y disposer l'auditeur par des mouvemens plus doux ; puis quand on l'a attiré insensiblement, on l'enlève tout-à-coup avec violence, et sans lui donner le temps de se reconnoître. Il est clair que par cette raison l'apostrophe seroit mal placée au commencement d'un discours oratoire, excepté dans ceux où j'ai dit qu'on pouvoit se servir de l'Exorde brusque.

De la Communication.

La communication est une figure par laquelle l'Orateur semble communiquer familièrement ses raisons à ses auditeurs, quel-

quefois à ses propres adversaires, délibérant avec eux, leur demandant avis, et les faisant eux-mêmes ses Juges.

EXEMPLES.

Dans le Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry, par M. Fléchier.

« Que j'ai pitié de ces impies qui, faisant gloire de douter de tout, croient avoir bien raisonné, quand ils disent avec un air et une gravité de Philosophes : Nous naissons tous pour mourir ; qui sait si nous mourrons pour ressusciter ? Que faire ? Faut-il leur tenir des miracles tous prêts ? Faut-il faire sortir des Enfers des voix terribles pour les effrayer ? Faut-il rassembler les ossemens épars, et du creux des tombeaux évoquer des ames avec des marques visibles de leurs supplices ? »

Brutus réduit à trahir Rome, ou à commettre un parricide dans la personne de César, consulte les Conjurés sur le parti qu'il doit prendre dans cette affreuse extrémité.

BRUTUS.

. . . . . Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Vous, faits par mes sermens les maîtres de mon sort,
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire
Pour oser décider ce que Brutus doit faire !
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissez les yeux ?
Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux ?
Aucun ne me soutient au bord de cet abyme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Cassius, et prompt à t'étonner. . . .

On se sert à propos de la communication, lorsque par des questions étudiées on fait tomber avec adresse dans son sentiment des esprits qui en étoient d'abord éloignés, comme fait Cassius dans le conseil qu'il donne à Brutus.

. . . . Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirois : Va, sers, sois tyran sous ton père,
Ecrase cet Etat que tu dois soutenir,
Rome aura désormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce Héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute. Tu connois avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ?
Si, lorsque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître :
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un moment ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.

Dans la Tragédie d'Edouard III, Eugénie aime le Roi et en est aimée. Le Roi déclare à Vorcestre, son premier Ministre et père d'Eugénie, l'intention qu'il a de la mettre

sur le trône : mais ce généreux citoyen, après avoir vainement épuisé les plus fortes remontrances pour détourner Edouard d'un hymen si contraire aux intérêts de l'Etat, va trouver sa Fille, l'exhorte à ramasser toutes les forces de son courage pour consommer le plus grand des sacrifices, et quand elle lui a promis de ne point démentir sa vertu, il lui explique ainsi ce qu'il exige d'elle.

Un mot va vous juger : si, détruisant nos droits
Et la foi des traités et le respect des lois,
Le sort à votre Père offroit un diadème,
Et qu'entre la Patrie et le pouvoir suprême
Il parût balancer à choisir son destin,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain ?

EUGÉNIE.

Le refus de ce Trône, un trépas honorable :
Un juste Citoyen est plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé,
C'est ton propre destin que ce choix a réglé ;
C'est le sort de l'Etat : généreuse Eugénie,
Il faut, du Peuple Anglois tutélaire génie,
Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le trône, il faut le refuser.
Oui, c'est toi, qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'Etat Edouard nomme Reine ;
Et pour un rang de plus, si tu démens tes mœurs,
Tu l'épouses demain, tu régnes, et je meurs.

Quand le Prophète Nathan vient de la part de Dieu reprocher à David son péché, il ne débute pas brusquement par déclamer contre l'atrocité du crime de ce Monarque ;

mais il l'amène avec adresse par une parabole ingénieuse à la confession et au repentir de sa faute.

Le même tour est employé avec beaucoup de finesse dans un sujet profane, c'est dans l'*Esope à la Cour*, de Boursault. Rhodope, Amante d'Esope, et destinée à être son Epouse, étoit dans une très-grande considération à la cour du Roi de Lydie, par le crédit d'Esope, favori de ce Roi. Cette fille étoit d'une naissance assez obscure; ses parens pauvres et honnêtes, vivoient du travail de leurs mains; elle les oublia aisément (comme c'est la coutume) pour s'enivrer de son bonheur.

Cependant le bruit de sa fortune vient ranimer l'espoir de ses parens. Sa mère, flattée de ce bruit, la vient trouver, ne doutant pas qu'elle ne mît fin à ses peines. Mais quelle douleur pour elle de voir cette fille ingrate se troubler, pâlir à son aspect, affecter de la méconnoître, lui parler avec froideur, et détourner la vue avec mépris! Cette mère désolée, les larmes aux yeux, et le désespoir dans le cœur, a recours à Esope qu'elle instruit de l'indignité de sa fille; celui-ci la console, la rassure, et va trouver Rhodope à qui il conte l'apologue d'un fleuve, qui fier de voir ses eaux s'accroître et se multiplier à mesure qu'il avance dans son cours, pousse l'orgueil et l'ingratitude jusqu'à mépriser sa source. Rhodope ne tarde point à s'en faire l'application. Touchée d'un vif repentir à ce récit, elle fond

en larmes, court chercher sa mère et la combler de caresses et de présens.

Tous ces exemples appartiennent à la communication, et en montrent l'usage.

De la Concession.

La Concession est une figure par laquelle l'Orateur accorde à son adversaire ce qu'il ne peut lui refuser, afin d'insister plus vivement sur ce qu'il n'a pas envie de lui accorder.

L'art consiste à se faire un mérite de sa facilité à accorder des choses dont on insinue qu'on pourroit tirer avantage, et à la faire valoir comme une preuve de la sureté de sa cause.

Antoine se sert adroitement de cette figure pour faire aux Romains l'apologie de César.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire,
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire :
De votre Dictateur ils ont percé le flanc,
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il falloit bien que César fût coupable :
Je le crois. Mais enfin, César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faïx ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes !
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes :
Tout l'or des Nations qui tomboient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous :
De son Char de triomphe il voyoit vos alarmes ;
Lui-même en descendoit pour essuyer vos larmes ;
Du monde qu'ils soumit vous triomphez en paix;
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage ;
Vous le savez, grands Dieux ! vous dont il fut l'image,
Vous, Dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimoit à pardonner.

Mentor dans Télémaque.

« La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. »

M. Bossuet, dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« Je veux bien avouer de lui (de Charles I, Roi d'Angleterre) ce qu'un Auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir. Que ce soit donc-là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi-bien que de César: mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré le mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste, étant captif. »

Cette figure peut être employée lorsqu'on veut rappeler à la raison un cœur préoccupé d'une passion violente : choquer de front ses sentimens, faire une guerre ouverte à son erreur, c'est le moyen de l'y engager

davantage. Il faut dans ces occasions, prendre le parti d'accorder quelque chose afin de tout gagner, d'entrer dans le précipice avec ceux qui s'y plongent, afin de les en retirer : c'est ainsi que le prudent Ulysse engage Agamemnon à sacrifier sa fille aux intérêts de la Grèce.

Je suis père, Seigneur, et foible comme un autre;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour, n'a plus d'excuse légitime,
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime,
Il le sait, il l'attend; et s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ?
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélene par vos mains rendue à son Epoux;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

De la Correction.

La Correction est une figure par laquelle l'Orateur corrige la pensée ou les paroles qu'il vient de proférer, et leur en substitue d'autres, ou plus convenables ou plus fortes.

L'Art consiste à feindre d'avoir omis quelque chose d'essentiel, ou d'avoir laissé échapper inconsidérément quelque trait ha-

sardé, quoiqu'en effet on ait exactement mesuré et ses pensées et ses expressions, et que cette erreur prétendue ne soit qu'un artifice inventé pour répandre de la variété, et pour piquer et réveiller l'attention des auditeurs.

EXEMPLES.

« La gloire des actions du grand Turenne efface celle de sa naissance ; et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre Maison de la Tour d'Auvergne, qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princes à toutes les Cours de l'Europe, et des Reines même à la France. Mais que dis-je ? Il ne faut pas l'en louer ici. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée : il recevoit, avec ce beau sang, des principes d'erreur et de mensonge ; et parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer et de combattre la vérité. »

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

ŒNONE.

Quoi, Madame !

PHÈDRE.

Insensée ! Où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu ; les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage,
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Dans un autre endroit de la même Tragédie.

Il faut perdre Aricie ; il faut de mon Epoux,
Contre un sang odieux réveiller le courroux ;
Qu'il ne se borne pas à des peines légères,
Le crime de la sœur passe celui des frères ;
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ! Où ma raison se va-t-elle égarer !
Moi, jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon Epoux est vivant et moi je brûle encore !
Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

Dans la Tragédie d'Andromaque.

Etrangère.... Que dis-je ? Esclave dans l'Epire.

Dans la même Tragédie, Hermione en proie aux transports d'une fureur jalouse, et justement irritée contre l'infidelle Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque, ne peut cependant se résoudre à le laisser périr sous les coups d'Oreste qu'elle a chargé du funeste emploi de lui ôter la vie.

Le perfide triomphe, et se rit de ma rage,
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
Il croit que toujours foible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main ;
Il juge encor de moi par mes bontés passées,
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas :
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non ; encore un coup, laissons agir Oreste ;
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir ;
A le vouloir ? Eh quoi ! c'est donc moi qui l'ordonne ?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?

Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,
Avec tant de plaisir, redire les exploits,
A qui même en secret je m'étois destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée;
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'Etats,
Que pour venir si loin préparer son trépas.
L'assassiner, le perdre! Ah! devant qu'il expire...

Cette figure est propre à exprimer le choc des passions opposées, les combats de l'amour et de la raison. On voit dans ce dernier exemple, et dans les deux précédens de la Tragédie de Phèdre, des projets insensés que l'amour enfante et que la raison détruit.

Voici une correction extrêmement ingénieuse dans la Tragédie de Bajazet. Roxane, amante de ce Prince, vient sonder Atalide qu'elle soupçonne d'être sa rivale, et lui montre un écrit du Sultan, qui demande la tête de Bajazet. Atalide frappée comme d'un coup de foudre à cette vue, peut à peine retenir ses larmes; la pénétrante Sultane qui s'aperçoit de son trouble, achève de l'accabler, en lui déclarant qu'elle a résolu d'obéir à cet ordre cruel. Atalide, désespérée de cette résolution, essaie de lui inspirer des sentimens plus doux. Quoi! dit-elle, ce Prince aimable.... qui vous aime.

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!

Quel art dans cette correction! Atalide se laissoit d'abord entraîner au dangereux penchant de sa tendresse qui la portoit à dire du bien de son amant; mais bientôt elle

sent qu'elle va exciter la jalousie de sa rivale, elle s'arrête, elle change de style, et ne présente aux yeux de la Sultane que l'amour de ce Prince, objet seul capable de la fléchir.

De la Description.

Voici la plus belle et la plus étendue de toutes les figures : c'est elle qui raconte avec tant de feu, qui peint avec des couleurs si vives, qui présente des tableaux si naïfs, qu'on ne croit plus entendre l'Orateur, ni lire un Ouvrage, mais voir réellement l'objet représenté. C'est ici qu'on distingue l'homme éloquent et sensible, de l'Ecrivain ordinaire. Le commun des Auteurs ne sait que dire les choses ; le grand écrivain les décrit, les peint. Homère, Virgile, Racine, Voltaire, Bossuet, font voir tous les objets ; leurs moindres détails sont presque toujours pittoresques. Cette figure se subdivise en plusieurs espèces. Avant d'entrer dans ce détail, voici deux portraits généraux, tracés par le plus grand Peintre moral, La Bruyère.

Caractère du Riche

« Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort

loin, et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie, il occupe à la table et à la promenade plus de place qu'un autre : il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite : s'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser ses jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace : il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talens et de l'esprit : il est riche.

Caractère du Pauvre.

« Phébon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle : il conte briévement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que

les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légérement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et n'ose les lever sur ceux qui passent ; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle ; il recueille furtivement ce qui s'est dit, et il se retire si on le regarde ; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rue ni de galerie si embarrassée et si remplie de monde où il ne trouve moyen de passer sans efforts, et de se couler sans être aperçu : si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'une chaise : il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des Ministres et du Ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer ; ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment : il est pauvre. »

Il y a quatre sortes de descriptions. La Démonstration, l'Ethopée, la Prosographie et la Topographie.

De la Démonstration.

C'est une description de chose, comme l'exposition d'un fait particulier, la relation d'un événement, la peinture d'une tempête, d'une bataille, etc. Toutes ces peintures doivent être extrêmement animées.

Madame de Sévigné excelle dans cette partie. Elle peint tout, on voit tout ce qu'elle dit. Quelle force dans cette peinture du désespoir de Madame de Longueville, à la mort de son fils tué dans l'expédition du passage du Rhin.

« Madame de Longueville fait fendre le cœur; Mademoiselle de Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit qu'à se montrer; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste : en effet, dès qu'elle parut, ah! Mademoisselle, comment se porte M. mon frère? sa pensée n'osa aller plus loin. Mad. il se porte bien de sa blessure : et mon fils? On ne lui répondit rien. Ah! Mademoiselle, mon fils! mon cher enfant! répondez-moi, est-il mort sur le champ? N'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! et la dessus elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur

peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le Ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte. »

Voici un tableau aussi gai que le précédent est touchant. C'est dans un détail de ce passage du Rhin.

« Le Chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval, il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache: ce cheval le mène à bord; il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard. »

Saint Jérome fait une éloquente peinture des combats que lui livroient ses passions dans le fond de sa solitude.

« Hélas! combien de fois m'est-il arrivé dans l'affreux désert où je suis, et dans l'horrible solitude où je me suis enterré moi-même, combien de fois, dis-je, m'est-il arrivé de me trouver en esprit et en imagination au milieu des plaisirs que l'on goûte à Rome? Un rude sac couvroit tout mon corps, et ma chair brûlée par les ardeurs du soleil, étoit toute noire et toute desséchée; mes yeux répandoient à tous momens des torrens de larmes, et mon cœur accablé poussoit sans cesse vers le Ciel de lugubres, de pitoyables gémissemens. Si quelquefois

le sommeil m'arrêtoit malgré moi, je brisois mes os contre les pierres sur lesquelles j'étois couché. Je ne parle point de la nourriture que je prenois ; un peu d'eau étoit ce qui me soutenoit ; car dans nos plus grandes maladies, ce seroit un crime pour nous de manger quelque chose de cuit. Après tout cela, j'avoue que dans cette effroyable prison où je m'étois condamné pour éviter les cachots éternels des enfers, n'ayant point d'autre compagnie que les serpens et les scorpions qui m'environnoient, j'avoue, dis-je, que ma chair rebelle et mon imagination révoltée me représentoient les danses impudiques des filles Romaines : mon corps étoit atténué de jeûnes, et mon cœur étoit tout prêt de brûler de sales désirs ; l'amour profane étoit allumé dans un corps tout froid, et la cupidité dans une chair déjà morte avant la mort même. »

Quelle vivacité dans la description du combat de Télémaque contre Hyppias !

« A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hyppias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jeta sur le jeune fils d'Ulysse pour la lui arracher : l'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisissent et se serrent l'un l'autre ; les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer : le feu brille dans leurs yeux, ils se raccourcissent, ils s'alongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entre-

lacés paroissent n'en faire qu'un : Mais Hyppias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque hors d'haleine sentoit ses genoux chancelans. Hyppias le voyant ébranlé, redouble ses efforts; c'étoit fait du fils d'Ulysse; il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur. »

Voici cinq descriptions de tempêtes, dont chacune est un exemple parfait de démonstration. Le goût du Lecteur décidera de la prééminence.

La première est traduite d'Homère par Boileau.

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles frémit :
La mer blanchit d'écume et l'air au loin gémit.
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mer qui l'environne.

La seconde est tirée de la Henriade. Elle paroît en quelques endroits imitée de Virgile.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit :
L'air siffle, le Ciel gronde et l'onde au loin gémit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues,
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs et l'abyme des flots,
Montrent par-tout la mort aux pâles matelots.

La troisième est traduite, par une main habile, d'une très-touchante Elégie d'Ovide,

Mais quel bruit effrayant sort du gouffre des mers ?
Les Aquilons fougueux s'élancent dans les airs :
L'onde gémit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent.
Déjà sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus et les mâts chancelans
Deviennent le jouet des ondes et des vents.
Du Ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées,
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le Chef des matelots
Laisse le gouvernail à la merci des flots.

La quatrième est faite par Oreste, Tragédie d'Electre.

Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance,
L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde ;
Et comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portent sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abymes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne :
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise et nage enfin sur les eaux dispersé.

La dernière est tirée de l'Idoménée, du même M. de Crébillon.

Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers ;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au Ciel poussées,

Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux;
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée,
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux,
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.

Voici d'autres Tableaux pleins de feu, ou d'horreur, ou de noblesse, ou de douceur.

ANDROMAQUE.

Dois-je oublier Hector privé des funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'Autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlans,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage:
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans; (mourans,
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue:
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'Epoux que tu me veux donner.

Châtillon, Tragédie de Zaïre.

Ciel! si vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané;
Nos pères, nos enfans, nos filles et nos femmes,
Aux pieds de nos Autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans!
Lusignan, le dernier de cette auguste Race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,

Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidelle à tout moment trempée,
Et de l'autre, à nos veux montrant avec fierté
De notre sainte Foi le signe redouté,
Criant à haute voix : François, soyez fidelles :
Sans doute, en ce moment le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissoit sa route, et marchoit devant lui.

Josabet (Tragédie d'Athalie) raconte au Grand-Prêtre comment elle avoit arraché Joas tout sanglant des bras de ses Meurtriers.

Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit :
De Princes égorgés la chambre étoit remplie :
Un poignard à la main, l'implacable Athalie,
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui contre les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et, foible, le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant : en baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et, soit frayeur encor, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

Voici un tableau effrayant dans une Tragédie du Poëte Eschyle, intitulée : *Les Sept Chefs devant Thèbes.*

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger ;
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars et Bellone.

Voici deux tableaux un peu semblables, qu'on pourra comparer. Le premier est tiré de l'Electre de M. de Crébillon.

A peine aux Autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le Temple retentit d'un funèbre murmure ;
(Je ne suis cependant meurtrier ni parjure.)
J'embrasse les Autels, rempli d'un saint respect :
Le Prêtre épouvanté, recule à mon aspect,
Et sourd à mes souhaits, refuse de répondre.
Sous ses pieds et les miens, tout semble se confondre ;
L'Autel tremble, le Dieu se voile à nos regards ;
Et de pâles éclairs brillent de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre.
. . . . . .
A tant d'horreurs enfin succède un long silence.
. . . . . .
Enfin parmi les pleurs et parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots :
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste :
» Pour en être éclairci tu m'implores en vain ;
» Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste ;
» Redoute pour toi-même un semblable destin.
» Appaise cependant les manes de ton père ;
» Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux.
» D'une main qui lui fut bien fatale et bien chère ;
» Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux.

Le second est tiré d'Œdipe.

Pour la première fois, par un don solennel,
Mes mains jeunes encore, enrichissoient l'Autel :
Du Temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent,
De longs ruisseaux de sang les marbres se couvrirent.
De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une invisible main repoussoit mes présens ;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté,
» Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejeté,
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies.
» Va porter tes présens aux Autels des Furies,
« Conjure leurs serpens prêts à te déchirer ;
» Va, ce sont-là les Dieux que tu dois implorer.

Ce qui contribue le plus sensiblement au mérite de cette espèce de description qu'on nomme démonstration, c'est l'usage des sons imitatifs, c'est-à-dire, des mots ou des phrases, qui par leur douceur ou par leur dureté, par leur lenteur ou leur vîtesse, présentent l'image même et l'expression imitative de l'objet qu'on veut peindre. On en peut voir des traces dans ces morceaux de l'Oraison funèbre de M. de Turenne, dans Fléchier.

« Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie.. venoit tous les ans comme le moindre des Israëlites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du Sanctuaire, etc.

» Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence. . . . . ,

» A ces cris, Jérusalem redouble ses pleurs; les voûtes du Temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : Comment est mort cet homme, etc. »

Mais c'est principalement dans les Poëtes qu'on trouve des Tableaux presque entiers, composés de ces sons imitatifs. Si Virgile décrit la lutte d'Entelle et de Darès dans le cinquième Livre de l'Eneïde, les vers s'élèvent se courbent, se dressent, se brisent, se hâtent, se roidissent, s'alongent et présentent tous les mouvemens des Athlètes. Veut-il peindre les cinquante gueules béantes d'une hydre, il accumule les bâillemens,

les *hiatus*, les *h* dont l'aspiration rude peint à l'oreille la rude image de ce monstre. Dans un autre endroit il fait entendre par les sons, les cris douloureux, les coups qui retentissent dans les airs et le bruit affreux des chaînes traînées par des misérables. La pesanteur de la chute d'un bœuf, la légéreté de la course d'un cheval; tout chez ce Peintre admirable est reproduit par des sons imitatifs et caractéristiques. Nos plus grands Poëtes sont ceux qui lui ressemblent le plus de ce côté-là. Ces vers de Boileau,

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

ont une lenteur pesante et vraiment figurative.

Sa Muse *déréglée* en ses Vers *vagabonds*,

et dans le même genre, aussi-bien que ces Vers.

Les Chanoines *vermeils* et *brillans* de santé,
S'engraissoient d'une *longue* et sainte oisiveté.

Peut-on peindre d'une manière plus sensible l'inconstance du Maréchal de Joyeuse, que l'a fait M. de Voltaire dans ces deux vers de la Henriade ?

Vicieux, Pénitent, Courtisan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Quel choix d'expressions molles et douces dans ce tableau de la douceur et de la mollesse !

Etes-vous en ces lieux, foibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs et couchés sur les fleurs,
Sans fiel et sans fierté, couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés par la mollesse.

Ce dernier vers sur-tout est admirable. Racine est plein de ces Tableaux sensibles, formés par des sons figuratifs.

Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.

Dans le récit de la mort d'Hyppolite :

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des Coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Sang glacé; crin s'est hérissé; s'élève à gros bouillons : l'onde approche, se brise; son front large est armé; sa croupe se recourbe; replis tortueux; longs mugissemens; trembler avec horreur; recule épouvanté : tous ces mots ont le caractère imitatif.

Il en est de même de ces deux vers excellens du même récit.

L'essieu *crie et se rompt*, l'intrépide Hyppolite
Voit voler en éclats tout son char fracassé.

Rousseau a beaucoup de ces traits pittoresques.

Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux,
Et les frémissemens de l'Enfer irrité,
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

C'est peut-être dans la Cantate de Circé, qu'il faut chercher le morceau de notre Poésie, où l'on a tiré le plus grand parti des sons imitatifs.

Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare.
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate et l'horrible Alecton.
Sur un Autel sanglant l'affreux bûcher s'allume.
La foudre dévorante aussitôt le consume,
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour,
Les astres de la nuit interrompent leur course,
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.
Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante,
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La Lune sanglante
Recule d'horreur.

De l'Ethopée.

L'Ethopée est la peinture d'un caractère.

Caractère de Cromwel.

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné

finé autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance; d'ailleurs si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions qu'elle lui a présentée; enfin un de ces esprits remuans et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. »

Caractère du Duc de Guise, dit le Balafré.

On vit paroître Guise, et le Peuple inconstant
Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant:
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, fait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les yeux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Impérieux et doux, cruel et populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la misère,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux:
Le pauvre alloit le voir, et revenoit heureux:
Souvent il prévenoit la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence;
Il savoit captiver les Grands qu'il haïssoit.
Terrible et sans retour alors qu'il offensoit;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus et même par ses vices;
Connoissant les périls et ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince, et mauvais citoyen.

Caractère du grand Prêtre Oroës dans Semiramis.

Obscur et solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son Temple, et jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa Tiare auprès du Diadème;
Moins il veut être grand, plus il est révéré.

Portrait de Rhadamiste, fait par lui-même.

Et que sais-je, Hieron? Furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connois-je moi-même?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter:
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine?
J'ai perdu Zénobie; après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrois me venger de la nature entière:
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur,
Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Ce portrait est admirable, parce qu'il est affreux.

Portrait du Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance;
Je porte dans les yeux un feu vif et brillant;
J'ai de la foi, de la constance:
Je suis prompt, je suis fier, généreux et vaillant:

Rien n'est comparable à ma gloire ;
Le plus fameux héros qu'on vante dans l'histoire
Ne me la sauroit disputer.
Si je n'ai pas une Couronne,
C'est la fortune qui la donne ;
Il suffit de la mériter.

On peut prendre pour modèle de cette figure quatre Portraits insérés dans le premier volume des Œuvres de Madame de Lambert, et celui que fait M. l'Abbé de Vertot de ce fameux Vasconcellos, Ministre Espagnol, misérablement massacré dans cette grande révolution qui chassa la Maison d'Autriche du Trône de Portugal, pour y faire monter la Maison de Bragance à qui il appartenoit suivant les loix du Pays.

De la Prosopographie.

La Prosopographie est la peinture d'un objet considéré par rapport à ses qualités extérieures.

Portrait du Vieillard Thermosyris.

« Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt où j'aperçus tout-à-coup un Vieillard qui tenoit un Livre à la main : ce Vieillard avoit un grand front chauve et un peu ridé ; une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture : sa taille étoit haute et majestueuse, son teint étoit encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçans, sa voix douce, ses paroles simples et aimables ; jamais je n'ai vu un si vénérable Vieillard. »

Portrait de Bocchoris mourant.

« Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. »

Portrait de Calypso, agitée, jalouse et furieuse.

« En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges et enflammés, ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit; ils avoient je ne sais quoi de sombre et de farouche : ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires et livides; elle changeoit à chaque moment de couleur; souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source, et à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues : sa voix étoit rauque, tremblante et entrecoupée. »

Portrait de Télémaque dompté et accablé par l'amour.

« Il demeuroit souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères et poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion : il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient

pleins d'un feu dévorant ; à le voir pâle, abattu et défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyoient loin de lui ; il périssoit. Telle qu'une fleur qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers le soir, ses vives couleurs s'effacent ; elle languit ; elle desseche, et sa belle tête se penche ne pouvant plus se soutenir : ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort. »

Cette comparaison ajoute encore à la beauté du Tableau.

Portrait du Prélat dans le Lutrin.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à triple étage :
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Du Chanoine Fabri dans le même Poëme.

Mais tout cède aux efforts du Chanoine Fabri ;
Ce guerrier dans l'Eglise, aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.

Portrait de la Chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse Grand'Salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des Plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté :
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Heurle tous les matins une Sybille étique :
On l'appelle *Chicane :* et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.

La Disette au teint bléme et la triste Famine,
Les Chagrins dévorans et l'infame Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublant l'air d'alentour de longs gémissemens:
Sans cesse feuilletant les Loix et la Coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et dévorant Maisons, Palais, Châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour:
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe,
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain pour le dompter, le plus juste des Rois
Fit régler le chaos des ténébreuses Lois.
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Voici quelques portraits où l'Etopée se trouve jointe avec la Prosopographie.

Portrait de Pygmalion, Roi de Tyr, dans Télémaque.

« Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour: les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être; il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais, il est seul, triste, abattu au fond de son Palais; ses amis

même n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects : il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce ; la joie fuit loin de lui et refuse d'entrer dans son cœur : ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche ; ils sont sans cesse errans de tous côtés ; il prête l'oreille au moindre bruit, il se sent tout ému ; il est pâle et défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le degoûtent : ses enfans, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur, il en a fait ses plus dangereux ennemis ; il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. »

Portraits de la Politique, dans la Henriade.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction :
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paroît simple et tranquille ;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse ;
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours ;
Le mensonge subtil règne en tous ses discours,
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

Portrait de l'Envie.

Au pied du Mont où le fils de Latone
Tient son Empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons,
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé:
Là, de Serpens nourrie et dévorée,
Veille l'Envie honteuse et retirée,
Monstre ennemi des mortels et du jour;
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne se nourrit que du fiel qui le tue:
Ses yeux caves, troubles et clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tout temps:
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un noir poison qui les gèle et les brûle,
Et qui de là porté dans tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts:
Son front jaloux et ses lèvres déteintes,
Sont le séjour des soucis et des craintes:
Sur son visage habite la pâleur,
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son ame infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.

Rousseau.

Voici le même portrait par M. de Voltaire.

Le plus cruel de tout dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à-la-fois et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'Envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer.
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable.
Semblable à ce Géant si connu dans la Fable,

Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
Lancant en vain les feux dont il est embrasé,
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde,
Il croit pouvoit donner des secousses au Monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé:
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

Portrait de Clarice, par M. de Fontenelle.

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas:
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.
Je disois quelquefois: Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, et dont l'air vif soit sage,
Où règne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage:
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.
Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Sans prétendre à ce caractère;
Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément:
Un peu timide seulement,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire:
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former;
Comme, en aimant, je prétends estimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve et pure:
Qu'on me la trouve, et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayois tout le monde:
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de Bergère,

Qui, d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet :
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès :
Oh ! que l'amour a de malice !

De la Topographie.

La Topographie est la description d'un lieu particulier.

Description de la Bétique.

« Le fleuve Bétis coule dans un Pays fertile, et sous un Ciel pur qui est toujours serein : le Pays a pris son nom du Fleuve qui se jette dans l'Océan assez près des Colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues, sépara autrefois la Terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'Age d'or ; les hivers y sont tièdes ; les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais ; l'ardeur du soleil y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour ; ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printemps et de l'Automne qui semblent se donner la main. »

Description de la Grotte de Calypso.

« Cette Grotte étoit taillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles et de coquilles ; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de

tous côtés. Les doux zéphirs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la Grotte étoit environnée : là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les Saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer : là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut du rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie. »

Description du Temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais respecté par les temps;
La Nature en posa les premiers fondemens,
Et l'Art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers;
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore:
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons;
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,

De sa main bienfaisante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs foiblesses:
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple, à l'envi, s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main;
Près du Temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons:
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance;
Les plaisirs amoureux et les tendres désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour, un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La haine et le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main:
La malice les voit, et d'un souris perfide,
Applaudit en passant à leur troupe homicide:
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux baignés de pleurs.

Tous ces personnages allégoriques sont extrêmement ingénieux, pleins de moralité, et forment chacun en particulier des images frappantes, indépendamment du grand tableau.

Boileau dans sa sixième Epître décrit agréablement la campagne où il vivoit.

Oui, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la Ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile :
Du lieu qui m'y retient, veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit Village, ou plutôt un Hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine aux pieds des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières :
Tous ses bords sont couverts de Saules non plantés,
Et de Noyers souvent du passant insultés.
Le Village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre ;
Et dans le roc qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée ;
Le Soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.

Description burlesque de Paris, par Scarron.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Portes, Grilles, Palais, Prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues :
Force gens noirs, blancs, roux, grisons ;
Des prudes, des filles perdues ;
Des meurtres, et des trahisons ;
Des gens de plume aux mains crochues :

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble:

Pages, Laquais, Voleurs de nuit;
Carrosses, Chevaux, et grand bruit:
Voilà Paris. Que vous en semble?

La Chartreuse de M. Gresset est un exemple excellent de Topographie.

L'art de peindre avec les couleurs de l'éloquence est le plus beau et le plus difficile de tous les arts; c'est encore un coup celui qui distingue le vrai génie du talent médiocre. Timante, Peintre célèbre fit un tableau du sacrifice d'Iphigénie, dans lequel ayant peint l'affliction sur le visage de Calchas, ayant représenté Ulysse plus triste, ayant épuisé son art pour exprimer la douleur de Menelas, il prit le parti de voiler le visage d'Agamemnon, laissant le spectateur juger de l'excès de la passion d'un Père. C'est ainsi qu'Homère, après avoir fait un portrait admirable d'Agamemnon, peint Achille d'un seul trait; *mais Achille est le rempart des Grecs*. Par cet artifice heureux, le portrait d'Achille s'embellit de toutes les couleurs qui ont élevé Agamemnon au-dessus de tous les hommes.

La Description parle à l'imagination son véritable langage; mais elle ne doit point la flatter aux dépens du jugement et du goût. Il faut éviter avec soin l'excès des ornemens; il faut choisir les traits qu'on emploie, il faut les assortir au sujet; il faut tout peindre, sans montrer le dessein de peindre.

Quand on dit qu'il faut tout peindre, cela se borne toujours à ce qui mérite d'être peint.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Il y a des objets dégoûtans qui ne peuvent jamais leur plaire, et des objets si petits, si frivoles, qu'ils ne méritent point d'attirer les regards; il ne faut jamais perdre de vue ces préceptes de Boileau.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions,
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance:
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou * qui, décrivant les Mers,
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient:
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

On sent que les tableaux qui peignent le caractère ou les qualités extérieures d'une personne, doivent les produire sous des couleurs propres et distinctives. Le plus grand défaut seroit de ne rien peindre en voulant tout peindre.

De la Dubitation.

La dubitation est une figure par laquelle l'Orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire, ou de ce qu'il doit faire.

---

* Saint-Amand.

EXEMPLE.

Dans un sermon du Père Bourdaloue, sur la Nativité.

« J'annonce un Sauveur humble et pauvre, mais je l'annonce aux grands du monde et aux riches du monde..... Que leur dirai-je donc, Seigneur, et de quels termes me servirai-je pour leur proposer le Mystère de votre humilité et de votre pauvreté ? Leur dirai-je, *Ne craignez point ?* Dans l'état où je les suppose, ce seroit les tromper. Leur dirai-je, *Craignez ?* Je m'éloignerois de l'esprit du Mystère même que nous célébrons et des pensées consolantes qu'il inspire et qu'il doit inspirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je, *Affligez-vous*, pendant que tout le monde chrétien est dans la joie ? Leur dirai-je, *Consolez-vous*, pendant qu'à la vue du Sauveur qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raisons de s'affliger ? Je leur dirai, ô mon Dieu! l'un et l'autre, et par-là je satisferai au devoir que vous m'imposez : je leur dirai affligez-vous, consolez-vous, car je vous annonce une nouvelle qui est toute-à-la-fois pour vous un objet de crainte et de joie. »

Irrésolution de Calypso qui voudroit troubler une partie de chasse, où Télémaque et la Nymphe Eucharis se sont donné rendez-vous.

« Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans en déclarant que je veux être de cette chasse ? en serai-je ?

Irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne ? Faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis ? O malheureuse ! qu'ai-je fait ? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le ramènera en Ithaque. Mais que dis-je ? Et que deviendrai-je quand Télémaque sera parti ? Où suis-je ? que reste-t-il à faire ? ô cruelle Vénus ! Vénus ! vous m'avez trompée. O perfide présent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant, amour empesté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque ; et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir ! Mes Nymphes sont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh, si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta Nymphe le verra, et je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Calypso ! que veux-tu ? faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abyme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau fatal dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Failloit-il empoisonner son cœur ! Il m'eût quittée ! Hé bien, ne faudra-t-il pas qu'il

me quitte, ou que je le voie plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers, laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort; laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis.

Mithridate ayant découvert que son fils Xipharès est son rival, et un rival aimé, demeure flottant entre la tendresse qu'il doit à son fils, et la colère que les mépris récens de Monime viennent encore d'allumer.

Elle me quitte! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite aprouver l'insolence,
Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté,
Ne me condmne encor de trop de cruauté.
Qui suis-je? Est-ce Monime, et suis-je Mithridate?
Non, non; plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnois:
Immolons en partant trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome; et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices;
Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de support.
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur, et qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier! Qui? Malheureux! ton fils,
Un fils que Rome craint, qui peut venger son père!
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse:
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.

Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire :
Je brûle, je l'adore ; et loin de la bannir. . . . . .
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes sentimens timides ?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?
O Monime ! ô mon fils ! inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidelle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !
Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ai su par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie :
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées,
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

Rien n'égale l'expression du trouble et de la fureur irrésolue d'Orosmane, lorsqu'il a surpris le billet fatal adressé par Nérestan à Zaïre.

Cours chez elle à l'instant ; va, vole, Corasmin,
Montre lui cet écrit... Qu'elle tremble... Et soudain
De cent coups de poignards que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... Ah, cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené.... Non.... Je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je succombe à l'excès de ma rage.

Quelle agitation ! quel beau désordre ! quel combat de passions !

On peut dire de la dubitation ce que l'on a dit de la correction. Ces deux figures ont

beaucoup de ressemblance. L'art et l'usage de l'une et de l'autre sont les mêmes ; l'une et l'autre ont pour but de réveiller l'attention des Auditeurs ; l'une et l'autre expriment noblement le choc des passions tumultueuses qui déchirent l'ame divisée contre elle-même, et la font voler rapidement de parti en parti, de pensée en pensée, de sentiment en sentiment.

On peut dire que la dubitation est une correction répétée : elle tient aussi un peu de la communication, en ce que l'Orateur irrésolu semble consulter son auditeur sur le parti qu'il doit prendre, et le prier de fixer à quelque objet certain, son imagination égarée et vagabonde. C'est principalement dans la peinture des passions les plus tumultueuses que cette figure a lieu. Elle est sur-tout d'un grand usage dans les Monologues de Tragédie.

De l'Exclamation.

L'exclamation est une figure assez semblable à l'apostrophe : même vivacité, même véhémence. L'Orateur élève tout-à-coup la voix par un mouvement imprévu et surprenant, propre à exprimer l'étonnement, la douleur, l'indignation, la colère.

EXEMPLES.

Philoctète exprime à Télémaque la fureur dont il fut transporté quand Ulysse et Néoptolème voulurent emporter ses armes.

« Alors je me sentis comme une lionne à qui l'on vient d'arracher ses petits ; elle

remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ! Oh, si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ! Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidelle ami ; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérables ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase. »

Exclamation d'Œnone quand Phèdre lui a avoué sa passion pour Hyppolite.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné, rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

ANDROMAQUE.

O manes d'un époux ! ô Troyen ! ô mon père !
O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !

L'Epiphonème se rapporte à cette figure. C'est une sentence ou une réflexion vive, qui termine ou un raisonnement ou un récit. En voici des exemples.

Dans M. Bossuet, Oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Orléans.

« J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à Très-Haute et Très-Puissante Princesse Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans! Elle, que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa Mère, devoit être sitôt après le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère! O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! »

Et dans M. Fléchier.

« On éloigne les derniers Sacremens comme si c'étoient des Mystères de mauvais augure; on rejette les vœux et les prières que l'Eglise a institués pour les mourans, comme si c'étoient des vœux meurtriers et des prières homicides. La Croix de Jesus-Christ, qui doit être un sujet de confiance, devient à ces esprits lâches un objet de terreur; et pour toute disposition à la mort, ils n'ont que l'appréhension ou la peine de mourir. Quels funestes égards! quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger; et lors même qu'ils sont mourans, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié qui les perd, de peur de les effrayer! Crainte funeste, qui les rend insensibles à leur salut. »

Zaïre à l'aspect de Lusignan qui revoit la lumière après vingt ans de captivité, se trouble, s'attendrit, verse des pleurs dont elle ignore la cause, et s'écrie :

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue :
Ainsi que ce Vieillard j'ai langui dans les fers.
Qui ne sait compâtir aux maux qu'on a soufferts !

Dans Oreste, Iphise annonce à Electre qu'on s'émeut en faveur du sang d'Agamemnon.

Les Gardes dont Egysthe est sans cesse entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux soldats qui servoient sous le Père,
S'attendrir sur le Fils et frémir de colère :
Tant au cœur des humains la justice et les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix !

M. de Fénélon, dans son Ode sur les avantages de la solitude.

Des Grecs je vois le plus sage,
Jouet d'un indigne sort,
Tranquille dans son naufrage
Et circonspect dans le port :
Vainqueurs des vents en furie ;
Pour sa sauvage Patrie,
Bravant les flots nuit et jour :
Oh ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour !

Madrigal de Mademoiselle Deshoulières.

Dans ces lieux, rêvons à loisir ;
Rien n'y peut troubler le plaisir
De penser au Berger que j'aime.
Hélas ! que ce berger charmant
Ne pense-t-il à moi de même ?
Qu'il y penseroit tendrement !

Extrait d'une Idylle de Deshoulières.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'Amour je me vis asservie !
Ici, j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois :
Ici, j'ai soupiré pour la première fois.
Mais, tandis que pour lui je craignois mes foiblesses,
Il appeloit son chien, l'accabloit de carresses :
Du désordre où j'étois, loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir:
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette ;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette ;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant,
Ce que fait le soleil des vapeurs qu'il attire.
N'avoit-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ?

On sent assez que l'Epiphonème ne consiste que dans les derniers Vers de tous ces exemples.

De la Gradation.

La Gradation est une figure par laquelle l'Orateur s'élève, comme par degrés, de pensées en pensées qui vont toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au degré d'élévation où il veut parvenir.

Fléchier, Oraison funèbre de M. de Turenne.

« Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire, cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de

de votre éternité ; recevez ces désirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ces désirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et le salut de ses frères ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple ; voilà le sang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné, voilà le sang qu'il a si généreusement répandu pour nous ; et pour dire encore plus, voilà le sang que Jesus-Christ a versé pour lui. »

Dans l'Oraison funèbre de M. le Maréchal de Noailles, par le Père de la Rue.

« Tout le Vivarais étoit en alarmes. Le Duc descendant le Rhône, apprit que les séditieux, au mépris de l'amnistie qu'ils venoient de recevoir de la clémence du Roi, avoient tiré sur ses troupes. Il aborde, et sans différer marchant aux rebelles, il essuie leur feu, les charge, les met en fuite, et les force enfin dans les Villes et les Bourgs, qui leur servoient de retraite. »

ARISTIE *à Pompée.*

Mon feu qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître :
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant,
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.

Cantate d'Adonis.

Que désormais Mars en fureur,
Gronde, menace, tonne, éclate, etc.

Rousseau.

OROSMANE *à Zaïre.*

J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux.

Le second chant du Lutrin finit par une gradation qui forme un Tableau parfait.

. . . . . La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ces mots, sent sa langue glacée;
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

La Gradation se fait aussi en descendant. Comme dans ces vers d'Oreste à Hermione,

Vous voulez qu'un Roi meure, et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

On peut remarquer la Gradation dans des morceaux beaucoup plus étendus, dans des tirades, quelquefois même dans des scènes entières.

Il y a une gradation bien sensible dans les mouvemens de rage qui saisissent Atrée, lorsqu'il reconnoît son frère.

Quel son de voix a frappé mon oreille!
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille
D'où naissent à-la-fois des troubles si puissans!
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens!
Toi qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel! rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix.
Voilà ces traits encore. Ah! c'est lui que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine.
Il fait, pour se cacher, des efforts superflus:
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

C'est par une gradation à-peu-près semblable, c'est du moins par un développe

ment graduel de sentimens vifs et tendres, qui passent du désir à l'espérance, et de l'espérance à la certitude, qu'Electre reconnoît Oreste, dans M. de Crébillon.

La reconnoissance de Zaïre et de Lusignan, celle de Rhadamiste et de Zénobie se font aussi par des gradations habilement ménagées, sur-tout la première; car celle de Rhadamiste et de Zénobie, comme celle de Mérope et d'Egysthe, tiennent plus du coup de Théâtre que de la Gradation.

Voyez avec quels ménagemens graduels et habilement filés, Phèdre avoue sa passion à Œnone et ensuite à Hyppolite lui-même. Voyez aussi l'exemple de la Gradation la plus fine et la plus heureuse dans la scène du dédit du Flatteur de Rousseau, scène qui ne dépareroit pas les chefs-d'œuvre de Molière: voyez aussi dans Molière même les scènes où Scapin emprunte de l'argent d'Argante et de Géronte.

Voilà la Gradation considérée en grand: dans les premiers exemples nous l'avons considérée en petit, c'est-à-dire, dans des détails et des morceaux très-courts.

Dans l'usage oratoire, cette figure peut être employée utilement lorsqu'on veut amener avec art une proposition hardie, qui sans ces ménagemens, auroit un air de Paradoxe rebutant et insoutenable.

De l'Imprécation.

Le nom de cette figure contient sa définition. En voici des Exemples.

Calypso, à l'exemple de Didon dans Virgile, vomit des violentes imprécations contre Télémaque.

« Je conjure les Puissances célestes de me venger. Puisses-tu, au milieu des Mers, suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso que ton supplice comblera de joie ! »

Philoctète, dans Télémaque.

« O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te. . . . . ! Mais les Dieux me m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri. »

Azarias dans la Tragédie d'Athalie.

Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu ! ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

Les fureurs et les imprécations de Camille dans l'Horace de Corneille, sont célèbres en ce genre.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome, à qui ton bras vient d'immoler mon amant !
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
Sapper ses fondemens encor mal assurés;
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;

Que cent Peuples unis des bouts de l'Univers,
Passent pour la détruire et les monts et les mers :
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles :
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux :
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre !
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre !
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Imprécation de Palmyre contre Mahomet.

Monstre dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides,
De ma foible jeunesse infame séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur !
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête ;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs ? Entends-tu ces éclats ?
Mon père te poursuit des ombres du trépas,
Le peuple se soulève et s'arme en ma défense,
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang !
Puissent la Mecque ensemble, et Medine et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie !
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise et soit vengé !
Que ta Religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future !
Que l'Enfer dont tes cris menaçoient tant de fois
Quiconque osoit douter de tes indignes Lois ;
Que l'Enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparé, soit ton juste partage !
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, et les vœux que je fais.

Œdipe fait, au premier Acte, contre le meurtrier de Laïus, des imprécations d'au-

tant plus terribles qu'elles doivent retomber sur sa tête au cinquième.

Punissez l'assassin, Dieu ! qui le connoissez ;
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire :
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'Univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers !
Et que son corps sanglant privé de sépulture,
Des Vautours dévorans devienne la pâture !

Brutus fait aussi des imprécations qui lui deviennent funestes en tombant sur ses fils.

Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître
Qui regrettât les Rois et qui voulût un Maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens;
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans que Rome entière abhorre.

Les Psaumes fournissent une multitude d'exemples de cette figure.

De l'Interrogation.

L'Interrogation est une figure par laquelle nous faisons diverses questions à notre adversaire, ou à celui que nous voulons persuader, moins pour nous informer de ce qui fait l'objet de ces questions, que pour le presser, le convaincre, ou le confondre.

M. Gilbert conseille à l'Orateur du Barreau d'engager ses Juges à interrompre la plaidoierie de son adversaire par ces sortes d'interrogations, afin qu'il ne puisse faire usage de l'Eloquence qu'il a préparée. Mais seroit-il juste de déconcerter l'éloquence

d'un Orateur, quand on a laissé une libre carrière à celle de son adversaire ? Il paroît que tout l'usage qu'on puisse faire au Barreau de cette Figure, est de presser son adversaire par des questions auxquelles il ne puisse répondre. On en fait aussi le même usage dans la Chaire contre les ennemis qu'on est en possession d'y combattre.

EXEMPLES.

Dans le Prophète Michée, chap. 6, c'est Dieu qui parle à son Peuple par la bouche de ce Prophète.

« Mon Peuple, que vous ai-je fait ? En quoi vous ai-je donné sujet de vous plaindre ? Répondez-moi. Est-ce à cause que je vous ai tiré de l'Egypte, que je vous ai délivré d'une maison d'esclavage, et que j'ai envoyé, pour vous conduire, Moïse, Aaron et Marie, etc. »

Philoctète à Télémaque.

« Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs : jouis de ton bonheur avec les Atrides, laisses-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir, que mes cris et l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? »

CLYTEMNESTRE *à Agamemnom.*

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous, par des pleurs, prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire !
Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélene on poursuit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille ;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle ardeur du plus pur de mon sang ?

ACHILLE *à Agamemnon, toujours pour les mêmes intérêts d'Iphigénie.*

Juste Ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours !
Et que m'a fait à moi, cette Troye où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur

Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur? (faites?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous que j'ai fait nommer et leur Chef et le mien,
Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre Armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à son époux?
Depuis quand pense-t-on, qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé?

CASSIUS *à Brutus.*

Un seul mot de César a-t-il éteint en toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi?
En disant ce secret ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? En es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des Conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil esclave d'amour,
Ait séduit Servilie et t'ait donné le jour?

BAJAZET *à Roxane.*

Que suis-je? J'attends tout du Peuple et de l'Armée;
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs, au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères?

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir.
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.

Car enfin qui m'arrête ? et quelle autre assurance
Demanderai-je encor de son indifférence ?
L'ingrat est-il touché de mes empressemens ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens ?

De l'Interruption.

L'Interruption est une figure qui ne convient guère qu'à certaines situations Dramatiques, à l'étonnement, à la surprise, à la douleur. En voici des exemples.

NÉRESTAN *à Châtillon.*

Dieu s'est servi de moi, Seigneur: sa Providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur.
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse ?
Dieu me voit et m'entend, il sait si dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur:
Je faisois tout pour lui, j'espérois de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste Foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
Du sérail des Sultans sauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens;
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattois... espérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuse Cour,
Où Louis des vertus a fixé le séjour.
Déjà même la Reine, à mon zèle propice,
Lui tendoit de son Trône une main protectrice.
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité,
Qui la tiroit du sein de sa captivité.
On la retient.... que dis-je ? Ah !.... Zaïre elle-même
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime....

N'y pensons plus.... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

Et plus bas :

Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis.... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

Dans la Tragédie d'Oreste; Electre n'osant avouer à Clytemnestre que l'un des deux Etrangers arrêtés par l'ordre d'Egyste, est Oreste, s'embarrasse dans la vivacité des transports avec lesquels elle conjure sa mère de sauver ces étrangers.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le Ciel vous les confie, et vous répondez d'eux; (reux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheu-

Endymion à Diane, lorsque cette Déesse qu'il aime, lui avoue l'amour qu'elle a pour lui.

Déesse, est-il donc vrai! Quelle ardeur!.. Quel hommage!
Tout mon cœur.... De mon trouble entendez le langage.

Rien n'étoit en effet plus éloquent que ce trouble.

L'embarras de Zaïre, lorsqu'elle est reconnue pour Fille de Lusignan, et qu'Orosmane, qui ne sait rien de cet important secret, vient la presser de lui donner la main, est exprimé par des interruptions accumulées avec goût.

ZAIRE.

Seigneur, si vous m'aimiez; si je vous étois chère;

OROSMANE.

Si vous l'êtes ! Ah, Dieu !

ZAIRE.

Souffrez que l'on diffère....
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous ! ô Ciel ! Est-ce vous qui parlez, Zaïre !

ZAIRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre !

ZAIRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Excusez ma douleur ... Non, j'oublie à-la-fois
Et tout ce que je suis et tout ce que je dois ;
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue,
Je ne puis... Ah ! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.

Mérope interrogeant un jeune homme qui est son fils, sans qu'elle le sache, s'attendrit au récit de ses aventures, et laisse échapper des pleurs ; Euriclès lui dit :

Eh, Madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissoit, tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte.... O Ciel !.... j'ai cru.... que j'en rougis de honte.
Oui, j'ai cru démêler quelques trais de Cresfonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image, et des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir ! quel vain songe m'abuse ?

MÉROPE *lui demande ensuite.*

En quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

EGYSTE.

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Elide ! ah ! peut-être....
L'Elide... répondez.... Narbas vous est connu ;
Le nom d'Egyste au moins, jusqu'à vous est venu.
Quel étoit votre état, votre rang, votre père ?

Que tout ce désordre exprime bien les mouvemens que la nature excitoit alors dans l'ame de cette tendre mère !

L'interruption est aussi d'usage dans la Comédie.

Madame PERNELLE, *dans l'Imposteur.*

Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
C'est véritablement la Tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea....
Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà ?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire ;
Et sans... Adieu, ma Bru, je ne veux plus rien dire.

GERONTE *à Ariste, dans le Méchant.*

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas....
Je sors.... Car je dirois ce que je ne veux pas.

MÉNECHME *à Araminte, dans Régnard.*

En vérité, Madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... et que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois... car enfin vos appas, (fondre,
Quoiqu'un peu .. dérangés... pourroient bien me con-
Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne sais que répondre.

De l'Obsécration.

L'Obsécration est une figure par laquelle on demande une grace avec un empressement plein d'ardeur.

L'art consiste à présenter à ceux qu'on veut fléchir, tous les objets les plus capables de les émouvoir et de les attendrir.

EXEMPLES.

Prière de Philoctète à Néoptolème.

« O mon fils! je te conjure par les manes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y auroit de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme; mène-moi dans ta Patrie ou dans l'Eubée qui n'est pas loin du Mont AEta, de Trachine, et des bords agréables du Fleuve Sperchius: rends-moi à mon père. Hélas! je crains qu'il ne soit mort? Je lui avois mandé de m'envoyer un Vaisseau; ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère ne l'ont point fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux. »

Dans *la Mort de César*, ce Héros et Brutus son fils se font l'un à l'autre de très-vives instances.

CÉSAR.

Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'Etat et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée,
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure,
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien! Tu détournes les yeux!

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, grands Dieux!
César. ..

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus! Ton ame est amollie?
Ah, mon fils!

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
(*Il se jette à ses genoux.*)
Que le salut de Rome, et que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds,
César, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au Monde et Rome seule à toi?
Ne me rebute pas.

Les instances que fait Electre à Oreste son frère déguisé sous le nom de Tidée, sont extrêmement touchantes. Le faux Tidée lui dit:

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamède avoit vu cet empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frère est-il le seul que le destin poursuit ?
Vous-même sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un Port dans le naufrage ?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce Palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs ;
Qui les auroit versés ? qui l'eût couvert de fleurs ?
Qui l'eût orné d'un fer ? Quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux Manes de mon père ?
Mais quoi ! vous vous troublez : ah ! mon frère est ici.
Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir ? Pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreste, Seigneur ; un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse :
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere ?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des lois,
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille ?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille ?
Une mère en fureur la hait et la poursuit,
Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit :
Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste,
Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il est même en ces lieux ;
Gardez-vous cependant....

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux,
Oreste, se peut-il qu'Electre te revoie?
Montrez-le moi, dussé-je en expirer de joie.

Tout-à-coup elle ouvre les yeux : l'amitié, la nature, tout lui apprend que le témoin de sa tendresse en est aussi l'objet, et que Tidée est Oreste lui-même.

Mais, hélas! n'est-ce point lui-même que je voi?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frère et mon Roi.
Au transport qu'en mon cœur sa présence a fait naître,
Eh! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître!
Je te revois enfin, cher objet de mes vœux!
Momens tant souhaités! ô jour trois fois heureux!
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes:
Ah! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frère!

Oreste ne peut résister à des transports si doux et si pressans; il laisse échapper son secret, il s'écrie :

Ah! ma sœur!
Mon amitié trahit un important mystère:
Mais, hélas! que ne peut Electre sur son frère!

La beauté de ce morceau nous a engagé à le rapporter ici tout entier, quoiqu'il n'appartienne pas tout entier à l'obsécration; mais cette figure y domine; c'est elle qui anime les transports d'Electre et qui attendrit Oreste. Or il sera aisé de reconnoître cette figure par-tout où elle se trouve, sans que nous prenions la peine superflue de marquer où elle commence et où elle finit. Nous avons déjà dit que cette Scène prise dans

une certaine généralité, appartenoit aussi à la gradation. (Voyez l'article de la Gradation.)

Quelle vivacité de sentimens dans ces instances de Rhadamiste à Zénobie!

Quoi! loin de m'accabler, grands Dieux, c'est
Qui craint de me haïr et qui s'en justifie! (Zénobie
Ah! punis-moi plutôt : ta funeste bonté
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore!
Prive-moi du bonheur de te revoir encore!
(*Il se jette à genoux.*)
Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour tout veut que je périsse;
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe; mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

On pourroit trouver seulement que ces instances prises à la lettre ne sont point sincères, mais elles peignent le délire de la passion.

ŒNONE *à Phèdre.*

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

CHIMÈNE *à Rodrigue.*

Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;

Et si jamais l'Amour échauffa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Les instances de Pauline à Félix en faveur de Polyeucte sont du même ton ; et le modèle de toutes ces obsécrations se trouve dans le quatrième livre de l'Enéide, lorsque Didon implore l'amour et la pitié d'Enée pour l'engager à rester.

De l'Optation.

L'Optation est une figure qui exprime le désir.

EXEMPLES.

Psaume 54.

« Qui me donnera les ailes de la Colombe pour m'élever vers le lieu de mon repos ! »

Fléchier, Oraison funèbre de Lamoignon.

« Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la Ville et du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Baville ! »

ATALIDE *parlant de Bajazet et de Roxane.*

Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime :
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens.

Rousseau, Ode à Duché.

O ! que ne puis-je sur les ailes
Dont Dédale fut possesseur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

M. Gresset, dans la Chartreuse.

Dans ces solitudes riantes,
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

Monime s'entretenant avec sa confidente, de la crainte qu'elle a d'avoir exposé Xipharès à la fureur de Mithridate, en déclarant à ce Roi jaloux ses sentimens pour ce Prince, témoigne ainsi la vivacité de sa tendresse et l'impatience de ses désirs.

Ma Phœdime, et qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis dont tu sais tout le poids,
Quoi ! je puis respirer pour la première fois !
Quoi ! cher Prince, avec toi je me verrois unie !
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si long-temps combattu ?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime !
Que ne viens-tu ! . . . . . .

De la Figure appelée Parallèle.

Cette figure a quelque rapport avec la similitude, un des lieux oratoires dont il est parlé au premier Livre. Elle en diffère en ce que dans les parallèles la comparaison règne bien plus long-temps que dans la similitude, et se soutient sur beaucoup plus de membres. Ce sont deux objets que l'on pèse dans une juste balance, dont on apprécie la valeur relative, dont on examine tous les rapports et toutes les contrariétés.

EXEMPLES.

Fléchier, Oraison funèbre de M. de Turenne.

« Quelle étoit sa joie, lorsqu'après avoir forcé des Villes, il voyoit son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des Eglises sous les ordres d'un Roi aussi pieux que puissant ? L'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la Religion ; l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des Autels ; l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Israël : puis unissant ensemble leurs vœux comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'Etat, et l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Eglise. »

Parallèle de Charles XII Roi de Suède, et du Czar Pierre Alexiowitz.

« Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus célèbres Monarques qui fussent alors dans le monde ; Charles XII, illustre par neuf années de victoires ; Pierre Alexiowitz par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire ; Alexiowitz ne

fuyant point les périls, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le Monarque Suèdois libéral par grandeur d'ame ; le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue. Celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son Pays, aussi terrible à ses Sujets qu'admirable aux Etrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'invincible qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient déjà donné à Pierre Alexiovitz le nom de GRAND, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires. »

Comparaison du Vicomte de Turenne avec le Chevalier d'Aumale.

D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux :
Turenne est plus adroit et moins impétueux,
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il songe à fatiguer son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur ;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur :
Turenne qui l'observe aperçoit sa foiblesse,
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse,
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang ;
Il tombe, et de l'Enfer tous les monstres frémirent.
Ces funèbres accens dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le Trône est renversé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé. »

Du Cardinal de Richelieu avec Mazarin.

Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marchèrent à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami;
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre, aux flots irrités opposant son courage;
Des Princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux hais du peuple, et tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

D'un Chien avec l'Amour.

Savez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la ressemblance?
La chose est assez d'importance.
Pour percer le mystère, et vous y faire jour,
Examinez Marquès, son humeur, sa figure:
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous? Il ressemble à l'Amour.
A l'Amour! direz-vous: la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Un chien avec l'Amour! Hé bien, il faut tâcher
D'en faire un parallèle exact et sans reproche.
Marquès sur vos genoux a mille privautés;
Entre vos bras il se loge à toute heure:
Et c'est-là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu par vous autres Beautés.
On voit Marquès se mettre aisément en colère,
Et s'appaiser fort aisément.
Connoissez-vous l'Amour? Voilà son caractère:
Il se fâche, il s'appaise en un même moment.
Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez assez frugalement,

Et le pauvre Marquès qui fait toujours diète,
Subsiste je ne sais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance,
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant :
Et, s'il ne vivoit d'espérance,
Je crois qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse ;
En folâtrant, ce petit chien vous mord :
On joue avec l'Amour, il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient de naître ;
Et de peur qu'il ne croisse, on y prend mille soins ;
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marquès parce qu'il est petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

De la Prétermission.

La Prétermission est une figure par laquelle l'Orateur feint de passer sous silence, ou au moins de ne toucher que légérement et en passant, des faits ou des circonstances sur lesquelles néanmoins il insiste fortement ; c'est en cela que consiste l'art de cette figure, dont voici des exemples.

Fléchier, Oraison funèbre de Turenne.

« N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées,

phées, que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion et de la patrie éplorées. »

Oraison funèbre de Madame d'Aiguillon.

« Je pourrois vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misère et la pauvreté, où se présentent tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondans de sa piété. Je pourrois ici la décrire dans ces lieux sombres et retirés, où la honte tient tant de langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secrètes sur des familles désespérées qu'une sainte curiosité lui faisoit découvrir pour les soulager ; je pourrois vous marquer ce zèle avec lequel elle animoit les ames les plus tièdes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et rallumoit la charité en un siècle où elle est non-seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce seroit là le sujet du Panégyrique d'un autre, c'est la moindre partie du sien. »

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne vous ferai point de reproches frivoles ;
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus, en un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirai que ce que vous savez.

Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.

ALZIRE *à Zamore.*

Je pourrois t'alléguer, pour affoiblir mon crime,
De mon Père sur moi le pouvoir légitime.
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas,
Que, des Chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.

Henriade, Chant 2.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

De la Prosopopée

La Prosopopée est une figure noble, véhémente et hardie. C'est elle qui donne une ame et des sentimens aux êtres insensibles, qui rappelle les morts du tombeau pour toucher ou instruire les vivans, qui anime toute la nature d'une éloquence imposante et sublime, qui rend présens les objets absens ou éloignés, qui rend sensible la communication de l'homme avec les esprits, avec la Divinité même.

Fléchier, Oraison funèbre de Madame la Duchesse de Montausier.

« Plût à Dieu que cette illustre morte pût encore vous exhorter elle-même ! Elle vous diroit : ne pleurez pas sur moi. Dieu m'a retirée, par sa grace, des misères d'une vie mortelle. Pleurez sur vous qui vivez encore dans un siècle où l'on voit, où l'on souffre, et où l'on fait tous les jours beaucoup de mal. Apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes ; ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau. Que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels ; que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans le Livre de vie ! Que les Rois de la terre vous honorent ; il vous importe seulement que Dieu vous reçoive dans ses Tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent ; malheur à vous, si vous ne louez Dieu dans le Ciel avec ses Anges ! Ne perdez pas ces momens de vie qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuse. »

Saint Cyprien, dans son Sermon sur l'Aumône.

« Représentez-vous le Démon au milieu de tous ses Sectateurs, qui a l'audace de dire à Jesus-Christ d'un air triomphant : Je n'ai rien souffert pour tous ceux qui se sont donnés à moi ; je n'ai point été fla-

gellé pour eux, je n'ai point reçu de soufflets, je n'ai point été couronné d'épines, je n'ai point été crucifié, je n'ai point versé mon sang pour eux, je ne leur ai point promis de récompense éternelle; et cependant ils m'ont suivi, ils m'ont adoré. Vous êtes mort pour eux, Seigneur; et qu'ont-ils fait pour vous? Vous ont-ils revêtu et nourri quand vous avez été nu, et que vous avez eu faim dans la personne de vos pauvres? Le nombre de ceux qui vous ont obéi, approche-t-il de celui de mes serviteurs, ou plutôt de mes esclaves volontaires? Que répondrons-nous à cela, mes chers frères? »

L'éloge funèbre des Officiers morts dans la guerre de 1741, nous offre un exemple admirable de Prosopopée.

« O peuples heureux! donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendroient la parole pour vous dire : C'est ici que ce modeste et intrépide Luttaux, chargé d'années et de services, déjà blessé de deux coups, affoibli et perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* : et ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est là que le Colonel des Gardes Françoises en allant

le premier reconnoître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, et périt en faisant des souhaits pour le Monarque et pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre Archevêque de Cambray, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable. »

Dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, l'éloquent Bossuet, après avoir honoré d'un juste éloge la mémoire du grand et malheureux Roi Charles I, adresse cette tendre et consolante apostrophe au cœur de la Reine son épouse.

« Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres désirs quand je célèbre ce Monarque ; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher. »

Ce mouvement si pathétique placé dans un endroit si intéressant, dut arracher à tout l'auditoire des larmes de douleur et de plaisir.

Le fils de Brutus prêt à sacrifier sa Patrie à sa Maîtresse, flotte dans l'agitation cruelle de ses remords et de ses désirs.

Je le sais... Mais... du Ciel, qui tonne sur ma tête,
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête !
Tu trahis ton pays. Non, Rome ! non Brutus !
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus !

Ce morceau peut aussi se rapporter à l'interruption, car les passions accumulent les figures ; celui de Bossuet est mêlé d'a-

postrophes aussi-bien que l'exemple précédent, et celui de Fléchier commence par une Optation.

Œdipe ayant connu toute l'horreur de sa destinée, se livre à son désespoir.

Je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des Parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi,
L'enfer s'ouvre. . ô Laïus ! ô mon Père ! est-ce toi ?
Je vois, je reconnois la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres,
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.

On sent que l'usage ordinaire de cette figure est réservé aux Tragédies, aux Sermons, aux Oraisons funèbres, en un mot, aux grands Ouvrages où l'éloquence peut déployer tout ce qu'elle a de mouvemens touchans, pathétiques et terribles.

On en trouve pourtant aussi des exemples dans la Comédie ; car, grace au contraste universel de la nature, et au mélange de grandeur et de foiblesse qui se trouve dans l'homme, les genres les plus sublimes n'ont point de mouvement imposant et majestueux qui ne puisse être parodié par le genre Comique. Ainsi dans le Joueur, Nerine dit à Angélique :

S'il venoit à l'instant
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connoissez; que d'un ton pathétique
Il vous dit à vos pieds : « Non, charmante Angélique,
» Je ne veux opposer à tout votre courroux

» Qu'un seul mot : Je vous aime, et je n'aime que vous.
» Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
» Vous ne me dites rien, vous détournez la vue.
» Vous voulez donc ma mort, il faut vous contenter.»

De la Réticence.

La Réticence est une figure mystérieuse qui, par un silence affecté, en dit plus que les discours les plus énergiques. C'est ainsi qu'Aricie, par une réticence adroite, embarrasse Thésée qui s'étoit laissé prévenir contre Hyppolite par les calomnies d'Œnone.

Prenez gardez, Seigneur, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre,
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever ;
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

ATHALIE *à Joad.*

Te voilà, séducteur ;
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul a mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes Puissances,
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé ;
De ton esprit frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et son Temple et ta vie.
Je devrois sur l'Autel, où ta main sacrifie,
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

AGRIPPINE *à Néron.*

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée :
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
Qui depuis... Rome alors estimoit leurs vertus.

Cette dernière formule de réticence a été adoptée par M. de Voltaire, et appliquée avec goût au jeune Duc de Biron dans le Poëme de la Henriade.

Biron, dont le nom seul répandoit les alarmes,
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... Mais alors il étoit vertueux.

Dans le même Poëme, Henri III expirant sous les coups du fanatique Clément, avertit par une réticence prophétique Henri IV son successeur, du malheur qui devoit lui arriver un jour.

Vous connoissez la Ligue, et vous voyez ses coups.
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juste Ciel! épargnez une vertu si rare.

Dans le Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry.

« Il n'en fallut pas davantage à des Courtisans lâches et mercenaires ; ils roulent dans leur esprit le dessein de répandre le sang du juste ; ils songent aux récompenses qu'ils espèrent, et non pas au crime qu'ils font. Thomas est l'oint du Seigneur, mais il est l'ennemi du Prince ; il est innocent, il est vrai, mais le Roi veut qu'il soit coupable : ils partent de la Cour, ils passent la mer, ils arrivent, ils entrent dans l'Eglise où le Saint célébroit l'Office, et s'avançant vers lui la fureur dans le cœur, le feu dans les yeux, le fer à la main, sans respect des Autels, ni du Sanctuaire de Jesus-Christ, ni de ses Ministres..... Vous

entendez presque le reste, Messieurs, et je voudrois pouvoir me dispenser de vous rapporter un si pitoyable spectacle. »

On sent qu'il y a un rapport assez marqué entre la réticence et l'interruption.

De la Subjection.

La subjection est une figure par laquelle l'Orateur s'interroge et répond lui-même à ses propres questions. Cette figure sert à prévenir et à réfuter les objections qui peuvent être proposées par un adversaire.

EXEMPLES.

Dans l'Oraison funèbre du Premier Président de Lamoignon.

« Quelles pensez-vous que furent les voies qui conduisirent cet illustre Magistrat à des fins si nobles ? La faveur ? il n'avoit d'autre relation à la Cour que celle que lui donnoient ou ses affaires ou ses devoirs. Le hasard ? on fut long-temps à délibérer, et dans une affaire aussi délicate, on crut qu'il falloit tout donner au conseil, et ne rien laisser à la fortune. La cabale ? il étoit du nombre de ceux qui n'avoient suivi que le parti de leur devoir. »

Rousseau, *Epigramme XXVII.*

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un Peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en régnant par la peur ?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son Maître.

Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre et réprimer les flots
De son orgueil : c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon Héros.

Il y a une autre espèce de subjection fort usitée dans les dialogues, et fort familière sur-tout aux Auteurs Dramatiques. C'est lorsque les interlocuteurs s'attaquent, se défendent avec la même vivacité, et n'emploient dans leurs attaques et dans leurs réparties qu'un nombre de paroles à-peu-près égal.

EXEMPLES.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline ?

POLYEUCTE.

Vous préférez la vie à la bonté divine ?

PAULINE.

Va, cruel ! va mourir : tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde et me laissez en paix.

BRITANNICUS *à Néron.*

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les empoisonnemens, le rapt et le divorce !

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON

Elle se tait du moins, imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de son régne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens
Ne mériteront pas ses applaudissemens.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un Rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la. C'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours, etc.

PHARNACE, *parlant de Xipharès à Monime.*

Il sait vos sentimens. Me trompois-je, Madame?
Voilà cet interêt si puissant sur votre ame;
Ce Père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentimens cachés.
Mais je m'y soumettrois, sans vouloir rien prétendre
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien, et moi je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici ? vous y pourriez rencontrer votre perte.

Voici un exemple qui peint la vertu dans tout son éclat.

VARUS, MARIAMNE.

VARUS.

Craignez encor Hérode armé du désespoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, et je sais mon devoir.

VARUS.

Quoi ! faudra-t-il toujours que Varus vous offense ?
Je vais donc malgré vous servir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous respectez,
Je revole au combat, et mon bras. . . .

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable;
Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respecta-
C'est lui de qui les droits. . . . (ble.

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints. . . .

VARUS.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare,
Sauvez tant de vertus. . . .

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

VARUS.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait et ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

L'exemple suivant exprime le désespoir d'Œdipe, lorsqu'il reconnoît qu'il a tué Laïus, sans savoir encore que Laïus étoit son Père.

ŒDIPE *à Jocaste.*

Prenez ce fer, instrument de ma rage,
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage.
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse.
Ecoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah ! je n'écoute rien.
J'ai tué votre Epoux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

ŒDIPE.

O trop funeste hymen ! O feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

De la Sustentation.

La Sustentation est une figure par laquelle l'Orateur tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, et prolonge avec art l'incertitude où il les laisse sur ce qu'il va dire.

Cette figure est fort propre à réveiller l'attention et à soutenir l'intérêt. Il y en a de deux sortes ; l'une sincère dans ses paroles, tient fidellement ce qu'elle promet, et surpasse même souvent l'attente qu'elle a fait naître : l'autre badine et enjouée se joue de l'attention de ses auditeurs, les trompe, et leur donne une plaisanterie au lieu d'un trait important qu'elle avoit fait attendre. Voici des exemples de la première.

PHÈDRE *à Œnone.*

Tu le veux. Lève-toi.

ŒNONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel ! que vais-je lui dire, et par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! ô fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère !

ŒNONE.

Oublions-les, Madame, et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame, et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime... à ce nom fatal je tremble.... je frissonne....
J'aime.....

ŒNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-temps par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte, grands Dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Dans cette Scène terrible où le mystère de la naissance d'Œdipe se développe, Phorbas apprenant qu'Œdipe est celui dont il avoit sauvé l'enfance, le fils de Laïus et de Jocaste, le meurtrier de son Père et le mari de sa mère, veut du moins épargner à ce malheureux Prince l'affreuse connoissance de tant d'horreurs.

Seigneur, (*dit-il*) permettez-moi de fuir votre pré-
Et de vous épargner cet horrible entretien. (sence,

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans et la Reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
En montrant Icare.
Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel étoit son pays?

PHORBAS.

Thèbe étoit sa Patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étois point son père!

PHORBAS.

Hélas! il étoit né
D'un sang plus glorieux et plus infortuné!

ŒDIPE.

Quel étoit son pays!

PHORBAS *se jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste étoit sa Mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux !

ŒDIPE.

Je n'attendois pas moins.

Zénobie, après bien des combats, se découvre enfin à Arsame.

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre père ?
Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs.
Sati-fait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme ?
Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé !
Quoi ! toujours des rivaux, et n'être point aimé !
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie :
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi !
Quel est donc ce rival ? dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore !
Me refuseroit-on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ;
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi,
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi ! vous ne rompez point ce barbare silence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
Dieux ! est-on sans pitié pour être sans amour ?

ZENOBIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, il faut vous satisfaire;
Je me dois, plus qu'à vous, cet aveu nécessaire:
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux
Que d'abuser encor votre amour malheureux;
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste Ciel!

ZÉNOBIE.

Et l'Epoux à qui l'Hymen me lie,
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME.

Ah! dans mon désespoir fût-ce César lui-même....

ZENOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié:
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux:
Rhadamiste, en un mot.

ARSAME.

Mon frère!

ZÉNOBIE.

Et mon Epoux.

Les exemples suivans se rapportent à la seconde espèce de Sustentation.

Madame Deshoulières à Madame Dussé, fille de M. de Vauban.

Quelqu'un qui n'est pas votre Epoux,
Et pour qui cependant, (soit dit sans vous déplaire)
Vous sentez quelque chose et de vif et de doux,
Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère(lère,
Pour.... mais dans vos beaux yeux je vois de la co-
. . . . . Appaisez-vous.
Ce quelqu'un n'est, Iris, que votre illustre père.

CHANSON.

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux ;
J'avouerai désormais, grands Dieux !
Qu'il n'est rien d'incroyable.
J'ai vu sans mourir de douleur,
J'ai vu... (Siècles futurs, vous ne pourrez le croire !)
Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur ;
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire.

La lettre par laquelle Madame de Sévigné apprend à M. et Madame de Coulanges le prochain mariage de Mademoiselle avec M. le Duc de Lauzun, et dans laquelle elle épuise agréablement toutes les Epithètes pour qualifier cette grande nouvelle, tient de la Sustentation sérieuse par la singularité et l'importance de l'événement qu'elle annonce, et de la Sustentation badine par l'enjouement que Madame de Sévigné a su y répandre.

SECTION II.

Des Figures des mots.

LES Figures de mots donnent aux pensées des tours vifs et brillans qui en relèvent beaucoup l'éclat.

Il y a deux sortes de figures de mots : les unes consistent dans un certain emploi de mots qui conservent leur signification propre et naturelle ; on en traitera dans la Section suivante : les autres consistent dans des mots transportés de leur propre signification

à une signification étrangère ; comme lorsqu'on dit : *Un courage bouillant, un cœur enflammé de colère, une riante verdure, etc.* et ce sont celles-là que l'on appelle *Tropes.*

Dans presque toutes les Langues, il y a une infinité de choses et de modifications de choses qui manquent de termes propres ; d'autres en ont, mais ils ne sont point assez énergiques. Cette disette de mots a obligé de recourir à des tours étrangers ; et de là est venue l'origine des Tropes dont l'usage ayant été justifié par l'éclat, la grace et la force qu'ils répandoient sur les discours, on s'en est servi dans la suite autant et plus pour le simple ornement que pour la nécessité. Tel est le sort de la plupart des inventions humaines ; c'est d'abord la nécessité, ou du moins l'utilité qui les introduit ; peu à peu on s'accoutume à en faire usage pour la commodité, pour l'agrément et pour le plaisir.

En général les mots s'emploient ou dans le sens propre ou dans le sens figuré. Le sens propre des mots, c'est leur première signification : un mot est pris dans le sens propre lorsqu'il signifie la chose pour laquelle il a été institué ; par exemple, *le feu brûle, la lumière nous éclaire*, lorsqu'il est véritablement question du feu matériel et de la chaleur, et de la lumière qu'il produit. Mais si ces mêmes mots passent de leur signification première et propre, à une signification étrangère, ils sont employés dans le sens figuré ; par exemple, si l'on disoit des pas-

sions, source de tant de bien et de tant de mal; *c'est un feu qui brûle et dont la lumière nous éclaire.* Or ce passage de la signification propre, à une signification étrangère, est ce qu'on appelle *Trope.* Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prenne en quelque sens figuré. Le rapport qui se trouve en de certaines idées est la source des divers sens figurés qu'on donne aux mots. Le nom propre de l'idée accessoire, est souvent plus présent à l'esprit que le nom de l'idée principale; souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De là le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent; de là enfin tous les Tropes. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même, comme nous l'avons dit, plus vive et plus agréable, parce qu'elle parle aux sens, parce qu'elle fait tableau. Les Tropes en général enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot, richesse qui vaut beaucoup mieux qu'une stérile abondance de mots qui signifieroient exactement la même chose avec les mêmes circonstances. De pareils synonymes, s'il y en a dans aucune Langue, ce qui n'est pas trop décidé, n'auroient d'autre avantage

que celui de faire éviter la répétition d'un même mot ; au lieu que les Tropes multiplient réellement le même mot, en lui donnant deux ou plusieurs significations absolument différentes, en l'unissant avec d'autres mots auxquels souvent il ne peut se joindre dans le sens propre, en l'employant par extension et par ressemblance, pour suppléer aux termes qui manquent dans la Langue. Les Tropes donnent plus d'énergie à l'expression, plus d'éclat et de noblesse au discours ; ils déguisent les idées dures, désagréables, tristes, ou contraires à la modestie. Les Tropes qui ne produisent point ces effets, sont défectueux : ils doivent s'offrir naturellement, il faut qu'ils sortent du sujet, que les idées accessoires les fassent naître, ou que les bienséances les inspirent. Nous ne pouvons trop recommander ici la lecture de l'excellent Traité des Tropes de M. du Marsais.

Il y a autant de Tropes qu'il y a de manières différentes de donner à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot : mais nous ne nous engagerons point dans l'examen de cette multitude infinie de Tropes ; nous nous arrêterons aux principaux et aux plus connus ; tels que la Métaphore et l'Allégorie, l'Hyperbole et l'Ironie.

De la Métaphore.

La Métaphore est un Trope par lequel on tire un mot de sa signification propre et na-

turelle, pour exprimer une chose approchante de celle qu'il signifie.

La Métaphore, dit Quintilien, doit trouver vacante la place dont elle se saisit; ou si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

EXEMPLES.

S. Paul 1. Ep. aux Corinthiens.

« Vous êtes le champ que Dieu cultive, » et l'édifice que Dieu bâtit. »

PHÈDRE *à Œnone.*

. . . Hippolyte aime, et je n'en puis douter,
. . . . . .
Ce Tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un Vainqueur.

ZÉNOBIE.

Arsame conduisant la terreur sur ses pas,
Vint la foudre à la main désoler nos climats.

Voici une tirade de Vers de Rousseau où l'on voit briller à tout moment quelque nouvelle métaphore.

Epître à M. le Baron de Breteuil.

Comme eux alors apprenti Philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurois bien pu du Bonnet doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres,
Mes froids dizains rédigés en Chapitres:
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis et bien intitulés,
Faire servir votre nom d'Episode,
Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode,
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes Sermons l'ennuyeuse beauté.

Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoue,
Et ne sait point, Prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade;
Et qui traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

JOAD *à Josabet.*

Il faut que sur le Trône un Roi soit élevé,
Qu'il se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres,
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et *de David éteint rallumé le flambeau.*

Il seroit inutile de donner plus d'exemples de cette figure. Elle est d'un usage universel; on peut dire que c'est le Trope par excellence.

La Métaphore, comme toute autre figure, doit être naturelle; elle est vicieuse, si elle est tirée de trop loin, si sa signification propre ne se présente d'abord à l'esprit: elle doit aussi avoir une certaine noblesse, et n'être jamais tirée d'aucun objet bas ou dégoûtant; il faut encore qu'elle soit soutenue, qu'elle remplisse une idée, qu'elle ne saute pas brusquement d'une image à une autre, comme dans ce vers.

Prends la foudre, Louis, et va comme un lion.

M. Rollin, dans son Traité des Etudes, à l'article des figures, et le Père Bouhours, dans le livre de la manière de bien penser, ont dit tous deux de très-bonnes choses sur les Métaphores. On peut les consulter.

Le Père Bouhours montre, par un exemple

ple sensible, en quoi consiste la Métaphore, et en quoi elle diffère de la comparaison.

« Quand Homère dit qu'Achille va comme un lion ; c'est une comparaison ; mais quand il dit du même Héros, *ce lion s'élançoit*, c'est une Métaphore. Dans la comparaison le Héros ressemble au lion, dans la Métaphore le Héros est un lion. »

De l'Allégorie.

L'Allégorie n'est que la Métaphore soutenue et continuée. La métaphore ne porte que sur un mot et ne présente qu'une image ; l'Allégorie étend, développe la métaphore et accumule les images relatives au même objet et dépendantes de la même métaphore. C'est proprement la métaphore oratoire et poétique : car la métaphore simple appartient à la conversation la plus familière ; elle est par-tout dans la Langue, elle est à l'usage de l'ignorant et de l'homme du peuple qui l'emploie sans la connoître, comme du plus habile Rhéteur et de l'Orateur le plus éloquent, qui ont le plus réfléchi sur sa nature : mais l'allégorie demande de l'art, et un enchaînement heureux d'idées et d'images assorties.

Exemples.

M. Mascaron.

« C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. »

M. Fléchier.

« Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût et la défiance. »

Dans un autre endroit.

« Ses vertus le firent connoître au Public et produisirent cette première fleur de réputation qui répand une odeur plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie. »

La Fontaine, dans son Elégie sur la disgrace de M. Fouquet, exprime par une allégorie bien noble la dangereuse confiance que la faveur inspire.

Lorsque sur cette Mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

CÉSAR *à Brutus, en parlant de Rome.*

Ce Colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'Univers, est lui-même ébranlé ;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

M. de Marmontel a peint, par une allégorie éloquente, les avantages que son génie a tirés du commerce utile de Messieurs de Voltaire et de Vauvenargues.

Tendre arbrisseau planté sur la rive féconde
Où ces fleuves mêloient les trésors de leur onde,
Mon esprit pénétré de leurs sucs nourrissans
Sentoit développer ses rejetons naissans.

Dans la Tragédie de Brutus, Arons dit en parlant des nouveaux Républicains de Rome.

Ces Lions que leur Maître avoit rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous;
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du Monde.

Cette figure est fort agréable quand elle est bien placée, bien soutenue, et qu'elle n'est pas trop obscure, car pour lors c'est plutôt une énigme qu'une figure.

De l'Hyperbole.

L'Hyperbole est une figure menteuse qui abuse de la crédulité des auditeurs et leur exagérant les choses avec excès, soit en bien, soit en mal, soit en augmentant, soit en diminuant.

Comme cette figure est extrêmement hardie, elle a souvent besoin de quelque lénitif qui modifie ce qu'elle a d'incroyable et d'excessif. Ces lénitifs sont, par exemple : *Il semble que, pour ainsi dire, s'il est permis de parler ainsi, etc.*

Le ton enjoué de Voiture, et les ménagemens qu'il prend dans ses hyperboles, les font recevoir avec plaisir.

EXEMPLES.

Dans sa Lettre à M. le Cardinal de la Valette.

« Au sortir de table, le bruit des violons fit monter tout le monde en haut où l'on

trouva une chambre si bien éclairée, qu'il sembloit que le jour, qui n'étoit plus sur la terre, s'y fût retiré tout entier.»

Plus bas.

« Le bal continuoit avec beaucoup de plaisir, quand tout-à-coup un grand bruit que l'on entendit dehors, obligea toutes les Dames à mettre la tête à la fenêtre, et l'on vit sortir d'un grand bois qui étoit à trois cents pas de la maison, un tel nombre de feux d'artifices, qu'il sembloit que toutes les feuilles et tous les troncs d'arbres se convertissent en fusées, que toutes les étoiles du Ciel tombassent, et que la sphère du feu voulût prendre la place de la moyenne région de l'air. Ce sont, Monseigneur, trois hyperboles, lesquelles appréciées et réduites à la juste valeur des choses, valent trois douzaines de fusées. »

Boileau, Epître à M. de Lamoignon.

Dieu sait comme les Vers chez vous s'en vont couler!
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler;
Et dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend les Villes.

Voici des exemples dans le genre burlesque, genre qu'il est bon de connoître afin de l'éviter.

1.° Sur le trophée que les ennemis érigèrent après la défaite des François à Hoschstedt en 1704.

Maugrebleu du fat qui t'a fait,
Vaine Pyramide d'Hoschstedt!
Ah! si pour pareille vétille,
Chaque bataille, assaut, prise de ville,

Louis, ce Héros si parfait,
Avoit fait dresser une pile,
Le Pays ennemi seroit un jeu de Quille.

2.° Sur le prix de mille écus proposé à celui qui célébreroit le mieux les victoires du grand Condé.

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts-faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'est pas un sou par victoire.

Cette figure qui ne devroit jamais être employée sans des précautions infinies, n'est que trop prodiguée, soit dans l'éloge, soit dans la satyre. Au reste, il y a dans toutes les Langues de petites hyperboles d'usage dont tout le monde connoît la juste valeur, et qu'il seroit ridicule de vouloir supprimer.

De l'Ironie.

L'Ironie est une figure piquante, pleine de sel, souvent même de fiel, qui, sous des paroles équivoques, cache un sens opposé au sens naturel que ces paroles expriment. Il y a deux espèces d'ironie. L'une badine et enjouée, raille avec art, sans aigreur, souvent même d'une manière flatteuse; l'autre mordante et envenimée assaisonne ses railleries du fiel le plus amer. Voici un exemple de la première.

Lettre de Voiture au Comte d'Avaux, Plénipotentiaire du Roi de France, à Munster.

« A ce que je vois, vous autres Plénipotentiaires, vous vous divertissez admira-

blement à Munster ; il vous prend envie de rire une fois en six mois. Vous faites bien de prendre le temps, tandis que vous l'avez, et de jouir des douceurs de la vie que la fortune vous donne. Vous êtes là comme rats en paille, dans les papiers jusqu'aux oreilles, toujours lisant, écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haranguant, consultant, dix ou douze heures par jour, dans de bonnes chaises à bras, bien à votre aise, tandis que nous autres pauvres diables sommes ici marchant, jouant, causant, veillant, et tourmentant notre misérable vie. »

Les exemples qui vont suivre sont dans le genre amer.

HERMIONE *à Pyrrhus.*

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que voulant lier un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un Conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi ! sans que ni serment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne,
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector !
Couronner tour-à-tour l'Esclave et la Princesse !
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un Héros qui n'est point esclave de sa foi ;
Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître :

Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur;
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie;
Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joie;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue,
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé,
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
Dans les ruisseaux de sang Troye ardente plongée,
De votre propre main Polyxène égorgée,
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous:
Que peut-on refuser à ces généreux coups!

On peut remarquer que le commencement de cette tirade ironique, est imité de ce reproche d'Aristie à Pompée dans Sertorius.

Sur-tout ce privilége acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de Maris ou de Femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'Univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

L'Ironie amère est d'un assez grand usage chez les Poëtes Tragiques. Créon s'en sert à l'égard de Médée dans la Tragédie de Corneille, qui porte ce nom :

AXIANE *dans Alexandre, dit à Taxile.*

Approche, puissant Roi,
Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

Les reproches d'Agrippine à Néron, contiennent une Ironie cruelle :

J'ignore de quel crime on a pu me noircir;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Et ces crimes sont tous les bienfaits dont elle a comblé ce Prince ingrat.

Bérénice accable Titus des traits de l'Ironie, quand elle lui dit :

Retournez, retournez vers ce Sénat auguste....
Eh bien ! avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Etes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours ;
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

Roxane emploie l'Ironie avec Bajazet, lorsqu'indignée de ce refus, elle lui dit :

Je vois mon imprudence,
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance....
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Le périls plus certains où vous vous exposez ?

Et avec Atalide, dans ces Vers :

Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,
Et je veux un moment y penser sans témoins.

Elle joint à l'Ironie une équivoque cruelle dans ces Vers à la même Atalide.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice,
Je me connois, Madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.

Pharnace emploie l'Ironie en accusant Xipharès :

Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit....
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre,
Que des mêmes ardeurs, etc.

Eriphile se croyant aimée d'Achille repousse les reproches d'Iphigénie avec une ironie dont celle-ci sent vivement l'amertume.

Phèdre exagère ironiquement son crime pour l'affoiblir en effet, dans ces vers :

La Veuve de Thésée ose aimer Hyppolite ! (per.
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échap-

Mathan embarrasse Josabet par une Ironie très-vive et très-pressante, lorsqu'il dit :

Du sort de cet Enfant on n'a donc nulle trace....
Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

Mais l'Ironie la plus hardie qui soit dans Racine, est celle de Porus à Alexandre au sujet de la reconnoissance que celui-ci témoigne des services de Taxile.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins,
Ce qu'il a fait pour toi ne méritoit pas moins ;
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire,
Il t'a donné sa sœur, il t'a vendu sa gloire :
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille ;
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

Le troisième chapitre de la Genèse nous offre l'exemple d'une Ironie terrible que Dieu lui-même emploie contre Adam après son péché.

SECTION III.

Des Figures de mots qui ne sont point Tropes.

CES figures sont proprement celles que l'on nomme *figures de mots ;* elles consistent dans des mots qui conservent leur signification propre et naturelle. De ce nom-

bre sont l'Allusion, la Conjonction et la Disjonction, la Périphrase, la Répétition.

De l'Allusion.

L'Allusion n'est qu'un certain jeu de mots et de pensées qui flattent agréablement et l'oreille et l'esprit.

EXEMPLES.

Dans une Chanson de M. Rousseau.

Par un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,
De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix,
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe,
Ainsi je doute encor de ma félicité : (songe,
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un men-
Mais il dura trop peu pour une vérité.

M. de Fontenelle qui avoit fait une scène entre Psyché et l'Amour, fait parler ainsi Psyché à sa Maîtresse.

Ma chère sœur, nous ne nous devons rien ;
En même cas nous sommes l'une et l'autre ;
Votre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

Dans le Sonnet sur l'Avorton.

Toi que l'Amour fit par un crime,
Et que l'Honneur détruit par un crime à son tour !
Funeste ouvrage de l'Amour,
De l'Honneur funeste victime.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Deux Tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'Amour, malgré l'Honneur, te fit donner la vie,
L'Honneur, malgré l'Amour, te fit donner la mort.

Dans une Epître de M. de Voltaire à M. le Président Hainault.

Il ne faut pas s'en faire accroire,
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du Temple de Mémoire;
Aux sots vous sûtes vous cacher;
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Comme il entre presque toujours quelqu'affectation dans cette figure, on ne doit s'en servir que dans de légers badinages, et dans de petits ouvrages de galanterie, où il est permis à l'imagination de jouer sur les mots et sur les idées.

De la Conjonction et de la Disjonction.

Voici deux figures qui, par des moyens contraires, produisent le même effet, et donnent toutes deux une égale vivacité au discours; l'une en liant toutes les parties par la particule conjonctive *et*; l'autre en les produisant toutes détachées et séparées les unes des autres.

EXEMPLES DE CONJONCTION.

Dans la Tragédie d'Esther.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à-la-fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père!

Dans le Poëme de la Henriade, Saint Louis parle ainsi à Henri IV de feu M. le Duc de Bourgogne.

Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux, et la femme, et la mère, et le fils !

Dans la Henriade, le fantôme qui apparoît au fanatique Clément sous la figure du Duc de Guise, lui dit après lui avoir rapporté l'histoire de Judith :

Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter ;
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée. . . . .
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris et Rome, et l'Univers et moi.

Dans le Lutrin.

Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.

EXEMPLES DE DISJONCTION.

M. Mascaron dans l'Oraison funèbre du Vicomte de Turenne.

« Les dehors même de la guerre, le son des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différens des vaincus et des vainqueurs attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connoît plus ni Dieu ni elle-même. »

Dans l'Ode de Rousseau à une Veuve.

Sous un plus heureux auspice,
La Déesse des Amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours ;
Déjà le bûcher s'allume :
L'Autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'Amour même la consume ;
Le mystère s'accomplit.

Dans une Idylle du même Rousseau.

DAPHNIS.

Qui l'eût cru ? De nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux où se plaît la Nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Nos troupeaux, nos forêts, nos prés, nos pâturages,
Sont pour eux désormais de trop viles images :
Ils savent seulement chanter sur leurs hautbois,
Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillans, où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue,
Enfin, te le dirai-je ? ô mon cher Palémon !
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

Et plus bas.

Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois,
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silènes tardifs, les humides Nayades,
Et le Dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons !

Dans la Cantate d'Adonis.

La froide Nayade
Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer :

Faune d'un sourire
Approuve leur choix:
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois;
Et Pan qui soupire,
Brise son hautbois.

ORESTE *à Hermione.*

Si je vous aime ! O Dieux ! mes sermens, mes parju-
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures, (res,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés,
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez !

ALZIRE *à Gusman.*

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)

La Piété dans le Prologue d'Esther.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander.

Etrennes à Madame la Marquise du Châtelet.

Une Etrenne frivole, à la docte Uranie
Peut-on la présenter? Oh ! très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie,
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'Opéra, les procès, le bal et la physique.

On sent que dans ces deux derniers exemples (et un peu encore dans celui d'Oreste à Hermione,) la disjonction n'est, pour ainsi dire, que dans la forme extérieure du discours, mais qu'au fond c'est l'antithèse qui domine.

De la Périphrase.

La Périphrase est une figure fort ordinaire sur-tout aux Poëtes : ils s'énervent pour

étendre et enrichir une idée qui eût pu être exprimée plus simplement, mais avec beaucoup moins de noblesse.

EXEMPLES.

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de trois ans.

BOILEAU.

Tout cela réduit à la proposition simple, signifie qu'il a cinquante-huit ans accomplis.

Nérestan, pour dire qu'il avoit porté les armes sous Saint Louis contre les Anglois, se sert d'un tour très-noble et très-harmonieux.

Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque des fiers Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés
Satisfit, en tombant, aux Lis qu'ils ont bravés.

Saint Grégoire peint l'Amour d'une manière extrêmement éloquente, à la faveur d'une belle périphrase.

« Cette fièvre cruelle qui a son froid et ses ardeurs, ses langueurs et ses accès, ses foiblesses et ses redoublemens, ses rêveries, ses transports, ses fureurs, cette fièvre, dis-je, qu'on appelle Amour, etc. »

Adoam racontant à Télémaque la mort d'Astarbé, lui dit :

« Ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau

dans des vases percés, où Ixion tourne à jamais sa roue, où Tantale brûlant de soif ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres, où Sisyphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse, et où Titie sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes un vautour qui les ronge. »

Dans la Semiramis de M. de Voltaire, l'effet du contre-poison est exprimé par une Périphrase très-éloquente et très-poétique.

Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore ;
Bienfaits nés dans ces champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate, avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés.

Madame Deshoulières, dans une Pièce de vers allégoriques, emploie deux belles Périphrases pour signifier l'Orient et l'Occident.

Du rivage heureux *
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la Nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats **
Où sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

* Orient.
** Occident.

Ce n'est pas pour le seul ornement qu'on se sert de cette figure. L'usage en est souvent nécessaire, tantôt pour exprimer noblement une chose qui de sa nature est basse, tantôt pour couvrir, ou du moins pour adoucir la dureté de certaines propositions qui choqueroient, si elles étoient présentées nuement et simplement. M. Rollin, dans son Traité des figures, a donné des exemples de chacun de ces différens cas.

De la Répétition.

La Répétition est une figure qui consiste à répéter plusieurs fois les mêmes termes avec grace et dignité.

EXEMPLES.

Dans le récit épisodique que Philoctète fait de ses aventures à Télémaque.

« Après avoir entendu ces paroles, je m'écrirai : O heureux jour ! douce lumière ! tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis, je pars, après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphe de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette Mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, Promontoires, où écho répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis. »

S. Paul, 1. Ep. aux Cor. chap. 13.

« Quand j'étois enfant, je parlois en enfant; je jugeois en enfant, je raisonnois en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenoit de l'enfant. »

Bossuet, Oraison funèbre du Grand Condé.

« Combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baisant la croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement? C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui rassure le Chrétien. »

Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« Là, on expie ses péchés; là on épure ses intentions; là, on transporte ses désirs de la terre au ciel; là, on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. »

Fléchier, Oraison funèbre de Madame d'Aiguillon.

« Moment fatal pour tant de pauvres dont elle étoit la protectrice et la mère! Moment heureux pour elle qui entroit en possession de l'éternité! Moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et mourir comme elle! »

Oraison funèbre de M. de Montausier.

« Je vis ce visage que la crainte de la mort ne fit point pâlir, ces yeux qui cher-

chèrent la croix de Jesus-Christ, et ces lèvres qui la baisèrent. Je vis un cœur brisé de douleur dans le Tribunal de la Pénitence, pénétré de reconnoissance et d'amour à la vue du saint Viatique, touché des saintes Onctions et des Prières de l'Eglise. Je vis un Isaac levant avec peine ses mains paternelles, pour bénir une fille que la nature et la piété ont attachée à tous ses devoirs, aussi estimable par la tendresse qu'elle eut pour lui, que par l'attachement qu'il eut pour elle, et des enfans qui firent sa joie et qui feront un jour sa gloire. Je vis enfin comme meurt un Chrétien qui a bien vécu. »

Le vieux Nestor dans l'Odyssée, pleure le trépas de son cher Antiloque.

Là gît le grand Ajax et l'invincible Achille ;
Là de ses ans Pélée a vu borner le cours ;
Là mon fils, mon cher fils, a terminé ses jours.

JOAD.

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits ;
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des Rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les Temples :
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

ERIXÉNE, *dans la Tragédie d'Idoménée.*

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante.
Lieux encor teint du sang qui me donna le jour,
Du Tyran de la Crète infortuné séjour,
Eternels monumens d'une douleur amère,

Lieux terribles, témoins de la mort de mon père!
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colère un utile secours,
Retracez-moi sans cesse une triste peinture,
Contre un honteux amour défendez la nature.

Cette figure est propre à exprimer le caractère des passions violentes, dans lesquelles l'esprit fortement occupé de son objet, s'y attache avec une espèce d'opiniâtreté, ne le perd pas un moment de vue, et par cette raison, répète souvent les termes qui le représentent.

Voici quelques exemples d'une figure qui a rapport à celle-ci, et qui est pleine d'agrémens; on peut l'appeler *retour* ou *refrain*.

Madrigal de Mademoiselle Deshoulières.

Chère ombre de Tirsis, hélas! où fuyez-vous?
Ecoutez mes soupirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le temps toujours jaloux.
Mais vous n'arrêtez point. Que d'affreuses alarmes!
N'êtes-vous plus sensible à des transports si doux?
Ma voix pour mon amant n'a-t-elle plus de charmes?
Chère ombre de Tirsis, hélas, où fuyez-vous!

AIR, *par la même.*

Taisez-vous, Rossignols, votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.
Tirsis à son départ, sous ce même feuillage,
Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs,
Mêloit en me parlant ses soupirs à mes pleurs.
Hélas! d'un si touchant langage,
Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs,
Tirsis de l'Achéron a vu l'affreux rivage.
Taisez-vous, Rossignols, votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.

Dans la Pastorale d'Endimion, Ismène qui, désespérée des mépris de ce Berger, s'étoit fait recevoir parmi les Nymphes de Diane, dans l'espérance de recouvrer la liberté et la paix du cœur que l'amour lui avoit ravies, s'entretient ainsi seule avec ses ennuis.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse !
Doux asile où coulent mes jours !
Plaisirs nouveaux, qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.
Qui peut me rendre incertaine, inquiète ?
J'aimois un infidèle, et ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté ;
Cependant, sans savoir ce que mon cœur souhaite,
Je le sens toujours agité.
Sombres Forêts qui charmez la Déesse !
Doux asile où coulent mes jours !
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Voici les seuls vers tendres de Boileau ; il s'agit d'une personne qu'on dit qu'il avoit aimée.

Voici les lieux charmans où mon ame ravie
Passoit à contempler Sylvie,
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidelle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?
C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisoit des présens si tendrement reçus.
Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidelle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

Le refrain étoit autrefois d'usage dans la Tragédie même. On en trouve beaucoup d'exemples dans Corneille ; nous ne citerons que le suivant. Il est d'un goût singulier, qu'il seroit dangereux d'imiter, mais il est noble et imposant.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux,
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentimens, je ne veux plus vous croire
Quoiqu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius : (plus.
Je suis au grand Pompée; et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais Seigneur, répondez.
Faites parler ce cœur, qu'enfin vous me rendez,
Plus de Sertorius. Hélas ! quoique je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, *plus d'Emilie.*
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'est vous que je veux croire, etc.

Il y a encore plusieurs autres figures, tant de pensées que de mots ; mais ou elles sont d'un moins fréquent usage que celles qu'on vient de voir, ou elles se rapportent plus à la Grammaire qu'à la Rhétorique.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

De la Prononciation, ou Eloquence du Geste et de la Voix.

ON ne peut donner sur cette partie de l'éloquence que des préceptes éloignés et généraux, dont l'application à chaque sujet particulier n'est pas facile. Comment régler le ton de la voix ? Comment déterminer le degré de vivacité ou de modération que doit avoir le geste dans telle et telle figure, dans telle et telle passion ? Sur les autres parties de la Rhétorique, on a du moins la ressource des exemples qui rendent les préceptes sensibles, qui en facilitent l'application, et qui fournissent à l'éloquence les secours d'une imitation soit directe, soit détournée ; mais qui pourra nous dire de quel ton et de quel air Demosthène prononçoit ses Philippiques et Ciceron ses Catilinaires ? On ne peut tout au plus que recueillir à cet égard, des traditions mortes en comparaison de la vivacité de l'exemple, par lequel on montre comment l'éloquence de ces Orateurs animoit les sujets qu'ils traitoient. Nous savons tous les soins que prit Démosthène pour perfectionner sa prononciation ; nous savons que ces soins furent heureux : mais quelle forme donnèrent-ils à son action ? C'est ce que chacun est maître d'imaginer à son gré.

C'est par les parties de l'Eloquence qui appartiennent à l'esprit, qu'on passe à la postérité ; il ne reste de l'autre qu'un souvenir que le temps affoiblit tous les jours et détruit bientôt entièrement ; c'est par l'invention et par l'élocution, que Désmosthène et Ciceron sont immortels. L'action et la prononciation conservent à la vérité et soutiennent le mérite du discours, quelquefois l'exagèrent et en déguisent les défauts par une illusion heureuse ; elles ajoutent à l'éclat du succès présent, mais elles ne donnent par elles-mêmes aucun succès solide ni durable ; l'ouvrage dépose toujours contre le prestige de l'action qui l'a trop embelli, et le chef-d'œuvre de ce prestige qui est tout au plus de faire aimer à entendre un Orateur qu'on ne peut lire, est un triomphe trop passager, pour qu'on puisse fonder sur sa durée l'espérance d'une vraie réputation, lorsque les autres parties manquent. Il est donc certain que l'action ajoute aux autres parties de l'éloquence, qu'elle les fait valoir ; mais qu'elle ne peut les suppléer jusqu'à un certain point. Un Auditeur exercé est plutôt ébloui qu'aveuglé par le charme de la voix, par les graces de l'action qui ne portent pas sur un fonds solide. D'ailleurs la presse, toujours prête à venger le véritable Orateur des torts d'un organe ingrat et infidèle, ne l'est pas moins à punir l'Orateur sans génie, de l'illusion qu'avoit faite une action séduisante : elle le dépouille des vains honneurs qu'il avoit usurpés, elle

élève

élève une barrière insurmontable entre lui et la postérité.

Lors donc que Démosthène interrogé quelle étoit la première et la plus excellente partie de l'Orateur, répondoit que c'étoit l'action ; quelle étoit la seconde, l'action encore ; la troisième, encore l'action ; il est évident qu'il ne songeoit point à la postérité, et qu'il ne s'occupoit que du moyen de se procurer les succès les plus flatteurs, c'est-à-dire, les plus sensibles, les plus sous la main, et ceux par conséquent dont on jouit le plus.

Mais puisque ces succès, s'ils ne sont pas les plus solides, sont les plus flatteurs, que ne doit-on pas faire pour se les procurer ; sur-tout pour triompher de ces défauts naturels qui peuvent absolument être corrigés par une longue étude, par un travail pénible et opiniâtre ? Quelles difficultés n'a pas surmontées ce célèbre Démosthène ? Il gravissoit contre des montagnes et des rochers escarpés, récitant d'une seule haleine les Périodes les plus longues ; il faisoit lutter sa voix contre les flots de la mer irritée, et s'efforçoit d'en surmonter le bruit ; il s'enferma pendant des mois entiers dans un cabinet souterrain, passa des jours et même des nuits, à former et à perfectionner devant un miroir l'action de son visage, de ses yeux, de ses mains, de tout son corps. Il seroit difficile de décider jusqu'à quel point tout cela doit être imité. En général, c'est la nature seule que l'on doit suivre dans la

prononciation, dans les différens gestes, dans les diverses inflexions de la voix, plutôt que les préceptes, souvent vagues et stériles de la plupart des Rhéteurs. Tout dépend donc de la manière plus ou moins forte, plus ou moins délicate dont la nature se fait entendre à tel ou tel Orateur. Il semble que toutes choses d'ailleurs égales, l'Orateur le plus éloquent dans la composition devroit être aussi le plus éloquent dans la prononciation, puisque le même génie qui a su puiser dans la Nature les traits et les mouvemens qui convenoient au sujet, semble devoir y puiser aussi les tons vrais qui conviennent à ces mouvemens; cependant il y a des exemples du contraire, mais ces exemples pourroient bien n'être qu'une exception à la règle.

La belle prononciation fait sentir toutes les beautés du discours, elle en relève l'éclat et en cache les défauts aux yeux des spectateurs. L'action donne de la force aux raisons, excite les mouvemens, touche les cœurs, et fait passer dans l'ame des auditeurs toutes les passions dont l'Orateur est agité. On sent assez que pour produire ces effets, l'Orateur doit bien entrer lui-même dans les passions qu'il veut exciter, varier son geste et le ton de sa voix, selon la diversité des mouvemens qu'il veut inspirer, y conformer l'air de son visage, montrer des yeux ardens et enflammés dans l'indignation et dans la colère, doux et pleins d'un tendre feu dans l'amitié, rians dans la

joie, tristes et abattus dans la douleur. Voulez-vous que je pleure ? dit un Auteur ancien, il faut que vous pleuriez vous-même le premier ; alors étant convaincu de votre infortune, j'en serai vivement touché. En un mot, tous les sentimens, toutes les passions doivent se produire dans le geste, dans la voix, dans l'air du visage, et sur-tout dans les yeux.

Que votre œil avec vous me convainque et me touche:
On doit parler de l'œil autant que de la bouche:
Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour,
Comme sur un Théâtre, y règnent tour-à-tour.

Les Rhéteurs distinguent trois sortes de gestes ; le geste imitatif, qui contrefait le geste d'une personne ; le geste indicatif, qui n'exprime que la pensée ; et le geste affectif, qui est le tableau de l'ame, la vie du discours, et qui seul fait triompher l'éloquence et développe la Nature toute entière. Il n'y a pas une passion, pas un mouvement de chaque passion, pas une seule partie de ce mouvement, qui n'ait son geste et son ton particulier, sa modulation, ses degrés de gestes et de tons. Une langue, quelque énergique, quelque riche qu'elle soit, reste souvent au-dessous de l'idée qu'elle veut exprimer. Souvent elle ne fait que dessiner ce qui devroit être peint, ou même profondément gravé. Un seul cri nous émeut jusqu'au fond des entrailles ; il en est de même des gestes. Un coup d'œil dit plus vîte et plus que tous les discours. Une attitude,

un maintien peut nous convaincre, et nous expliquer à la fois mille choses que le discours seul ne débrouilleroit pas si facilement. Le langage de la déclamation est aussi fécond et aussi riche qu'il est énergique. Il a des expressions pour figurer avec les paroles et les tours de toute espèce. Il n'y a pas une seule figure, soit de pensées, soit de mots, à laquelle il ne réponde aussi une figure de gestes et de tons, mais celles de pensées et de mots se présentent nettement dans des exemples, au lieu que les figures de gestes et de tons, comme nous l'avons déjà remarqué, ne peuvent être ni tracées sur le papier, ni montrées dans des exemples particuliers, ni même prescrites par des préceptes certains : on ne peut sur cet article que recommander une étude délicate et profonde de la Nature.

Les Juges de l'Aréopage se défioient, dit-on, du geste, et pour en éviter la séduction, ils n'écoutoient les Orateurs que dans les ténèbres ; ainsi ils ne pouvoient être entraînés que par les charmes de la voix.

Le beau geste charme les yeux, la belle voix enchante les oreilles, la peinture des mouvemens les excite. Heureux ceux qui ont reçu ces talens de la nature ! Elle seule peut les donner. Mais l'art, le goût, l'étude peuvent corriger, diriger, perfectionner dans ce genre comme dans tous les autres.

RÉSUMONS en deux mots les préceptes épars dans ce Livre. Les ouvrages du ressort

de l'éloquence se réduisent à deux espèces; les uns sont des ouvrages de simple agrément où l'éloquence n'emploie que ce qu'elle a de plus doux, de plus fin, de plus léger, de plus aimable; les autres sont des ouvrages sérieux et nobles où l'éloquence déploie tantôt toute la tendresse du sentiment, tantôt toutes les richesses de la sublimité.

Pour les ouvrages de simple agrément, point de leçons; le goût est le seul précepteur : l'art de dire de bons mots, de plaisanter avec finesse, de disserter avec grace, est un art entièrement naturel, qui peut seulement être cultivé par la lecture de Madame de Sévigné, de Madame de Lambert, de M. de Fontenelle, de Saint-Evremont, de M. de Voltaire. Proposer ces modèles est tout ce que la Rhétorique peut faire.

A l'égard des ouvrages sérieux, elle vous exhorte 1.° à puiser dans les lieux oratoires ou plutôt dans la Nature, les pensées, les raisons, les sentimens, les argumens qui conviennent au sujet que vous traitez; elle vous avertit 2.° de disposer ces matériaux dans un ordre régulier qui les fasse valoir, de prévenir favorablement vos Auditeurs, vos Lecteurs, vos Juges par un exorde modeste et intéressant, de narrer avec précision et clarté un fait ordinaire; avec force, avec sublimité, un fait héroïque; de déployer toutes vos forces dans la Confirmation, de les resserrer avec vigueur dans la péroraison.

3.° Elle vous dit de donner à tous ces matériaux ainsi disposés, l'ame, l'expression, le coloris de l'élocution, d'embellir votre discours par le nombre et l'harmonie des périodes, de le varier par l'assortiment délicat des différens styles, de l'animer par la vivacité des Figures.

4.° Enfin elle vous donne la Nature et la vérité pour règles de tous vos tons et de tous vos gestes.

Si vous vous plaignez de la généralité vague de ces Préceptes, si vous demandez qui vous indiquera le choix de ces styles, de ces figures, de ces tons et de ces gestes, je vous répondrai, ce sera le goût perfectionné par la lecture et l'imitation des Bossuet, des Racine, des Voltaire, des Orateurs les plus éloquens, et des plus excellens Acteurs.

Tels sont les préceptes de Rhétorique les plus communs, et en même-temps les plus utiles; préceptes plus aisés à donner qu'à mettre en pratique.

Fin du quatrième et dernier Livre.

TABLE

DES CHAPITRES

ET

DES MATIÈRES

Contenus dans ce Livre.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. *Définition de la Rhétorique*, page 1
CHAP. II. *Des parties de la Rhétorique*, 13
CHAP. III. *Des Lieux oratoires intérieurs*, 14
Section première. *De la Définition*, 15
Section II. *De l'énumération des parties*, 21
Section III. *De la Similitude*, 28
Section IV. *De la Différence*, 31
Section V. *Des Circonstances*, 40
CHAP. IV. *Des Lieux Oratoires extérieurs*, 45
De l'Imitation, 46

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *De la Disposition*, 59
CHAP. II. *De l'Exorde*, 60
CHAP. III. *De la Narration*, 70
CHAP. IV. *De la Confirmation*, 84
CHAP. V. *De la Péroraison*, 94

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. *De l'Elocution, et de ses parties*, 102
CHAP. II. *De la pureté du Langage*, 105
CHAP. III. *Des Périodes*, 108
Section I. *Des parties de la Période*, 109
Section II. *Des diverses espèces de Périodes*, 112
Section III. *Du Nombre*, 118
CHAP. IV. *Des Styles*, 120
Section I. *Du Style sublime*, 122
Du sublime des Images, 126
Du sublime des Pensées, 130
Du sublime des Sentimens, 133
Du sublime des Paroles, 138
Section II. *Du Style simple*, 146
Section III. *Du Style tempéré*, 160
Section IV. *Du Style Laconique*, 179
Section V. *Des Défauts du Style*, 190
CHAP. V. *Des trois genres d'Eloquence*, 197

Section. I. *Du Genre judiciaire*, 198
Section II. *Du Genre délibératif*, 214
Section III. *Du Genre démonstratif*, 226
CHAP. VI. *Des Figures*, 227
Section I. *Des Figures des Pensées*, 229
De l'Antithèse, ibid.
De l'Apostrophe, 233
De la Communication, 239
De la Concession, 244
De la Correction, 246
De la Description, 250
De la Démonstration, 253
De l'Ethopée, 264
De la Prosographie, 267
De la Topographie, 274
De la Dubitation, 279
De l'Exclamation, 284
De la Gradation, 288
De l'Imprécation, 291
De l'Interrogation, 294
De l'Interruption, 298
De l'Obsécration, 302
De l'Optation, 307
De la Figure appelée Parallèle, 308
De la Prétermission, 312
De la Prosopopée, 314
De la Réticence, 319

De la Subjection, 321
De la Sustentation, 326
Section II. *Des Figures des mots*, 331
De la Métaphore, 334
De l'Allégorie, 337
De l'Hyperbole, 339
De l'Ironie, 341
Section III. *Des Figures de mots qui ne sont point Tropes*, 345
De l'Allusion, 346
De la Conjonction et de la Disjonction, 347
De la Périphrase, 350
De la Répétition, 353

LIVRE QUATRIÈME.

De la Prononciation, ou Eloquence du Geste et de la Voix, 359

Fin de la Table des Chapitres et des Matières.

MAC 2014730

fr. 3.70.